
6
35 a
25

BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE
6
12
I
5



[illegible]

[illegible]

[illegible]



L'ESPION CHINOIS.

TOME TROISIEME.

L'ESPION CHINOIS

OU



L'ENVOYÉ SECRET
DE LA COUR DE PÉKIN,

POUR EXAMINER L'ÉTAT PRÉSENT DE L'EUROPE.

TRADUIT DU CHINOIS.

TOME TROISIEME.





A COLOGNE.

M. DCC. LXXIV.



L'ESPION CHINOIS.



LETTRE PREMIERE.

Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandari* Kié-tou-na, *à Pékin*.

De Paris.

LA mesure de la population en France si petite, qu'elle contient à peine les ux tiers de la nation. De vingt-cinq llions d'habitants qu'il devroit y avoir ns cette Monarchie, il y en a à peine ze; & il ne tient pas au Gouverne-ent qu'il y en ait beaucoup moins. Tant de causes concourent à la dé-pulation, que, si le physique ne don-it des hommes à la France, il n'y en

auroit point. Heureusement la nature végete de tous côtés, sans quoi elle seroit un désert. On peut dire que les peuples qui naissent en France, ne sont point enfants de la République, mais fils du climat.

La religion, de concert avec la politique, semble concourir à la destruction de l'espece; le culte l'anéantit tous les jours.

Cinq cents mille célibataires, de l'un & de l'autre sexe, qui s'enterrent avec toute leur postérité dans des cloîtres, font mourir tous les siecles la trentieme partie de la nation : de maniere qu'on peut calculer d'avance la destruction générale, & prouver géométriquement que, dans trois mille ans, il n'y aura pas un seul François sur la terre.

C'est la religion elle-même qui conjure contre l'Etat, & qui rend le Gouvernement criminel de leze-humanité; je pourrois dire de leze-divinité.

Il est humiliant pour la raison humaine, que des hommes ayent imaginé que, pour vivre éternellement dans le ciel, il fallût faire mourir à jamais sa postérité sur la terre.

Comment a-t-on pu supposer que l'E-

e suprême se trouvât honoré par la
ɛstruction de ceux qu'il a créés, & que
grandeur fût dans l'anéantissement de
on ouvrage?

L'unité de religion en France coupe
nerf de la population : c'est le corps
u Christ, qui fait qu'il y a peu de corps.
faut croire que Dieu, après sa résur-
ection, s'est fait homme pour défaire
es hommes.

Le Roi veut que tous ceux qui pré-
endent à faire des enfants dans l'Etat,
oient de sa communion : ce qui fait que
s François, qui sont d'un sentiment op-
osé, vont porter ailleurs leur progéni-
ure.

L'obligation d'entendre la Messe, les
blige à s'enfuir; & ils vont vivre &
ourir dans d'autres climats.

LETTRE II.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

LA France est remplie de loix, de
églements, d'ordonnances; on y pro-

tege tout ce qui peut contribuer à la ſociété ; il n'y a que la population qu'on a oublié d'y encourager.

Cette premiere branche de l'adminiſtration eſt livrée à elle-même ; le Gouvernement ne s'en mêle point ; on diroit que ce n'eſt pas ſon affaire. Ici les hommes naiſſent comme ils peuvent ; & c'eſt toujours par haſard qu'ils viennent au monde.

Les exemples des peuples les plus ſages de l'univers ſur cette partie de l'adminiſtration, n'ont aucune influence dans le Gouvernement. Les François ont tout pris des Romains, excepté les moyens qu'ils mettoient en uſage pour encourager les mariages : c'eſt-à-dire, la voie directe de propagation.

Il eſt ici permis à un citoyen de ne pas ſe marier, & de faire mourir avec lui toute ſa poſtérité, ſans que la République s'en formaliſe, & ſans que celui, qui ne donne point d'enfants à l'Etat, en ſoit moins eſtimé.

Un célibataire, qui, en finiſſant ſon exiſtence, finit celle d'une génération entiere, peut poſſéder les premieres charges, & tenir un rang diſtingué dans la Monarchie.

Il eſt vrai qu'au milieu du ſiecle paſſé, Roi de France accorda une penſion x peres de famille qui auroient douze fants mâles. C'étoit commencer l'enuragement par où l'on auroit dû le ir. Il ne s'agiſſoit pas de porter le ciyen à faire des prodiges; mais d'exer la génération de l'eſpece. Tout home qui ſe marie peut ſe promettre deux ı trois enfants; mais il ne doit point ttendre qu'il aura le nombre fixé pour récompenſe.

LETTRE III.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

Our que la propagation dans un Etat t toute ſon activité, il faut que les ›mmes ſoient à une certaine diſtance ; uns des autres. La répartition géoétrique eſt abſolument néceſſaire ; car utes les parties de la génération doi:nt avoir enſemble des rapports anagues. Si elle eſt diviſée par branches parées, elle manque de ce jeu général

qui donne de l'élaſticité à tous ſes reſſorts. Dans ce dernier cas, on peut dire que la propagation d'un peuple eſt de pieces & de morceaux.

Paris, & quelques autres principales Villes, regorgent d'habitants, tandis que le reſte du Royaume en manque. Tous les Grands, ainſi que les premiers de l'Etat, font leur réſidence ordinaire à Paris : les citoyens les plus riches y établiſſent leur domicile. Non-ſeulement les gens aiſés, mais même ceux qui manquent de moyens, s'y rendent de toutes parts pour y faire fortune.

Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que Paris, cette même Ville qui dépeuple la France, ſe dépeuple continuellement elle-même. Sans les colonies que les Provinces lui font paſſer chaque année, elle deviendroit un déſert. C'eſt que le trop grand nombre d'hommes, aſſemblés dans un même lieu, eſt auſſi défavorable à la population, que le trop petit nombre lui eſt nuiſible.

LETTRE IV.

Le mêne, au même à Pékin.

De Paris.

LEs causes morales dépeuplent plus [l]a France que les politiques. La cor[r]uption des mœurs, qui porte ici le [n]om de galanterie, absorbe la généra[ti]on. La fréquentation des deux sexes [g]êne la propagation dans l'un & dans [l']autre. On voit trop de femmes, pour [p]ouvoir espérer d'avoir beaucoup d'en[f]ants. A force de diviser la propaga[t]ion, on l'éteint.

En France, l'hymen lui-même est [c]ontraire aux vues de la population. [U]ne nombreuse famille embarrasse; elle [g]êne les aises & les commodités de la [v]ie. On ne se marie plus pour avoir des [e]nfants; mais pour vivre avec une [f]emme sans enfants. Cela s'appelle au[j]ourd'hui la bénédiction nuptiale.

Les femmes trouvent que la grossesse use leur beauté; & que d'accoucher souvent, c'est flétrir leurs char-

mes : & à cause de cela, la plupart s'abstiennent d'habiter avec leur mari. Il y en a même qui ne se marient jamais, crainte que le mariage ne gâte leur teint.

La manie qu'on a en France d'être sociable, est cause de la destruction de la société. On ne se voit beaucoup que pour se plaire davantage ; & la corruption est tout près de ce penchant. Ce n'est pas pour plaire à une seule femme, que les hommes font leurs efforts pour se rendre aimables ; mais pour plaire à plusieurs.

De ce desir général, naît la fréquentation des courtisannes; commerce défavorable à la population.

Les enfants qui naissent ici des mariages légitimes, sont en si petite quantité, qu'ils balancent à peine le nombre des morts. Ce qui fait que l'espece dégénere tous les jours en France. D'ailleurs, ces enfants sont si maladifs, qu'ils meurent presque tous en naissant : ils ne font, pour ainsi dire, que paroître dans le monde.

La plupart des femmes de France, en se mariant, n'ont qu'une affaire, qui est d'accoucher; celle de nourrir leurs

enfants ne les regarde point. Ce ſoin, le premiers de tous les ſoins, eſt remis à autrui. On le confie à des nourrices mercenaires, qui, pour un modique ſalaire, ſe chargent d'allaiter des enfants qui ne leur appartiennent pas.

Le mal eſt qu'elles deviennent elles-mêmes un obſtacle à la population; car tandis qu'elles nourriſſent, elles n'accouchent pas.

LETTRE V.

Le même au même à Pékin,

De Paris.

DE toutes les cauſes qui diminuent le nombre des hommes, le luxe eſt une des plus grandes. Il coupe les nerfs de la population générale. Tu auras peut-être de la peine à le croire; il fait plus de mal, lui ſeul, que la guerre, la peſte & la famine enſemble.

Depuis qu'il a paſſé dans toutes les claſſes, preſque perſonne n'a la faculté de ſe marier; ou, ſi on ſe marie, on n'a pas le moyen de faire des enfants.

Les habits, les parures, les diamants éteignent par avance la poſtérité.

Tout ce qui environne ce luxe, eſt défavorable à la population. On a un grand nombre de domeſtiques en hommes & en femmes, qui ne ſe marient jamais; ce qui forme un vuide immenſe dans l'eſpece.

Un homme qui a quarante mille livres de rente, empêche que vingt citoyens ne naiſſent tous les ans. Il n'y a aucune femme de condition en France qui n'ait quatre ou cinq filles autour d'elle, qui vieilliſſent & meurent ſans poſtérité. Quelle perte immenſe pour la ſociété, que ce nombre prodigieux de célibataires de l'un ou de l'autre ſexe!

Les ſoldats en France, qui ſont encore en plus grand nombre que les laquais, ne ſe marient point non plus. Il eſt défendu à ceux qui contribuent à la gloire de la Couronne, de contribuer à la puiſſance de l'Etat. Cette claſſe d'hommes, qui périt par les guerres, & encore plus par les travaux & les peines, & qui a beſoin d'être renouvellée tous les vingt ans, diſparoît de deſſus la terre, ſans laiſſer aucune poſtérité après elle.

Tandis que d'un côté une foule de causes empêche les hommes de naître, de l'autre, une maladie honteuse les anéantit. C'est la débauche, qui a répandu son venin dans toutes les classes. Elle a affoibli la nature au point qu'elle ne produit plus que des hommes malades, pour la plupart incapables de remplir l'objet de la propagation. Les peres la laissent à leurs enfants pour héritage, & ceux-ci la font passer à la postérité. Il n'est pas besoin d'avoir les mœurs gâtées, pour être attaqué de ce mal; il suffit d'être né d'un pere qui les a corrompues.



LETTRE VI.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

LE gouvernement domestique, en France, n'est pas moins défavorable à la population que le politique.

La loi de chaque famille particuliere gêne la propagation générale. Il n'est point permis aux fils de donner des en-

fants à la République sans l'avis de leur pere. Les mariages contractés sans leur consentement, sont susceptibles de dissolution. Ici les enfants n'acquierent la liberté d'engendrer qu'à vingt-cinq ans; c'est-à-dire, lorsque la plupart n'en ont presque plus la faculté, & qu'ils ont perdu les années les plus fécondes de leur âge.

Les Européens, qui supputent tout, ont calculé que la vie des hommes, prise en général, n'est que de vingt-deux ans pour chaque individu. Sur ce pied-là, on peut dire qu'en France il n'est permis aux citoyens de faire des enfants que trois ans après leur mort.

Cette loi, qui met entre les mains des peres le pouvoir de disposer des desirs de leurs enfants, a des conséquences funestes pour la population. Je veux parler des mariages qui ne s'accordent pas avec l'inclination; car les peres, sans s'arrêter à assortir les goûts, ne pensent qu'à assortir les biens.

La disproportion de l'âge n'est point un obstacle, pourvu que la proportion des biens y soit. Il est assez ordinaire

n France de voir marier des hommes e vingt-cinq ans, avec des femmes e quarante-cinq ; c'eſt-à-dire, lorſqu'el-es ne ſont preſque plus en état d'en-endrer.

Les richeſſes tiennent lieu de tout ans les mariages ; la laideur, & le égoût qui l'accompagne preſque tou-ours, ſont comptés pour rien. Ce qui ait que ces unions en général donnent i peu d'enfants à la République.

De ce pouvoir deſpotique des pe-es, il réſulte un autre inconvénient ; e veux dire qu'un pere qui a ſix en-ants, n'en conſacre qu'un à l'état du nariage, deſtine les autres à la guerre, ou les condamne au célibat. C'eſt-à-lire, qu'il détruit, de ſon autorité pri-vée, cinq générations, pour en favo-iſer une. S'il a quatre filles, il en en-ferme trois dans un couvent, & per-met à la quatrieme d'avoir un mari.

Quelle idée peut-on avoir d'un Gou-vernement qui ſemble ignorer que les enfants appartiennent plus à la Répu-blique qu'à leur pere ? car s'ils ſont re-devables de la vie à ceux-ci, ils doi-vent leur ſûreté à celle-là, ſans la-quelle la vie devient inutile.

LETTRE VII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

IL courut derniérement un bruit que l'eſclave favorite étoit diſgraciée, & qu'il y avoit une place vacante dans les petits appartements de Verſailles. Auſſi-tôt toutes les jolies femmes de Paris ſe mirent en campagne, & parurent ſur les rangs : le nombre des poſtulantes fut conſidérable. Tout ce que la nature & l'art peuvent employer tour à tour dans ce ſexe, pour piquer le goût de l'autre, fut mis en uſage. Il y eut, je t'aſſure, de quoi travailler pour tout le monde : les marchandes de modes, les agrémaniſtes, les coëffeuſes paſſerent les nuits ; on ne vendit jamais tant d'étoffes, de rubans, de dentelles, de pompons. On eût dit que toutes les femmes étoient veuves, & qu'elles ſe préparoient à paſſer en ſecondes noces. On prit les bains, & on ſe parfuma à tout événement. De

la parure, elles passerent à ce qui fait qu'elle plaît. Elle se prépareront à avoir de l'esprit; elles relurent les endroits tendres des romans, sur-tout ceux qui affectent le plus; étudierent des reparties, & composerent des inpromptus.

Avant qu'on eût appris la chûte de cette favorite, toutes les femmes de Paris se portoient à merveilles : à cette nouvelle, elle se trouverent attaquées soudain d'une migraine affreuse; la plupart se rendirent à Versailles pour changer d'air.

Quelques-unes, qui savoient que la premiere entrevue du Roi & de l'esclave disgraciée s'étoit faite en courant le cerf, voulurent voir cette chasse, pour laquelle elles n'avoient témoigné jusques-là aucune curiosité.

Plusieurs jeunes veuves qui, depuis la mort de leurs maris, s'étoient retirées dans des couvents, dans l'intention d'y finir leurs jours, en sortirent à l'occasion de cette vacance, pour aller faire un tour dans ce château, avant que de s'ensevelir dans la retraite.

Le point principal étoit d'être vue du Monarque, & de lui parler : on em-

ploya la ressource ordinaire des mémoires. Le stratagême avoit réussi sous le regne précédent; un mémoire adressé au Roi par une veuve, qui lui demandoit une pension de quinze cents livres, lui avoit valu la Couronne de France. Tous ces billets doux, qui furent donc écrits à ce Prince, commençoient ainsi : *supplie humblement Votre Majesté.*

Les suppliantes étoient si galamment mises, & avoient un air si coquet, qu'elles avoient lieu d'espérer d'aller plus loin que leurs mémoires. Tandis qu'elles se donnoient tout le mouvement possible pour remplir la place vacante, on apprit qu'elle ne vaquoit point; & qu'au contraire la favorite étoit plus que jamais dans les bonnes graces du Roi. Alors les mémoires finirent, & la migraine leur ayant passé tout d'un coup, elles s'en retournerent à Paris.

Celles qui avoient eu quelque goût pour la chasse au cerf, le perdirent; & les jeunes veuves rentrerent dans leurs couvents jusques à nouvel ordre.

Voilà déja plusieurs fois que ces faux bruits se répandent ici. On dit que

c'eſt cette favorite qui les fait courir elle-même, & qu'elle s'en divertit enſuite avec le Roi. Il faut être bien ſûre de ſon fait, pour ſe jouer ainſi de la faveur.

LETTRE VIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

On fit mourir ici, ces jours paſſés, un citoyen chez qui on avoit trouvé quelques placards. Ce ſont des écrits contre le Gouvernement, que des mécontents affichent aux coins des rues, pour apprendre au public ce qu'il ſait déja.

Il n'y a point de rémiſſion en France pour ce délit; car il décele toujours un vice dans l'adminiſtration générale, ou quelque défaut particulier dans ceux qui gouvernent l'Etat.

On trouve des tempéraments à l'égard de tous les autres crimes; mais il n'en eſt point pour celui-ci.

Les voleurs publics, les aſſaſſins,

les incendiaires ne ſont ſouvent condamnés qu'aux galeres; mais les faiſeurs de placards ſont toujours punis de mort.

Un Anglois, qui faiſoit ſa réſidence à Paris, étant las de vivre, & n'ayant pas la force de ſe tuer lui-même, demandoit à un François comment il devoit s'y prendre pour mourir? Faites un placard, lui dit celui-ci; vous ne ſauriez par-là manquer votre coup; car vous ſerez ſûr alors d'être pendu.

Les repréſentations aux Miniſtres ſur le mauvais état des affaires, ſont regardées comme autant de placards & punies de même. Ces Meſſieurs diſent, pour leur raiſon, que le déſordre de l'Etat n'eſt pas l'affaire des particuliers. Il faudroit donc leur envoyer les exacteurs des taxes & des impôts; puiſque ces charges ne ſont établies que pour remédier aux déſordres dont ils ſont leur affaire perſonnelle.

Il en eſt de même des remontrances au Prince, dont un ſujet ne ſauroit revenir; c'eſt dans ce Gouvernement un crime de leze-Majeſté au premier chef: ce qui revient à peu près au même, que ſi un pere de famille fai-

oit mourir ſes enfants, parce qu'ils voudroient s'aviſer de lui expoſer le mauvais état de ſa famille.

Si quelque particulier a aſſez de courage pour s'adreſſer au Prince, dans le deſſein de lui indiquer quelque leçon de la police générale, alors toute la nation des Miniſtres eſt ſur le qui-vive : elle craint qu'il n'apprenne au Roi le mavais état des choſes, & ne lui révele le ſecret de l'Etat. Auſſi ſait-elle bien empêcher que de tels mémoires ne parviennent juſques à lui. Tout ſeroit perdu, ſi quelqu'écrit patriote portoit le Souverain à jetter ſes regards ſur l'adminiſtration. Je vis traîner derniérement à la Baſtille un citoyen, chez qui on avoit trouvé des papiers contenant des remontrances au Roi. Il eſt vrai que cet écrit eſt bien ſéditieux ; je t'en envoye une copie, afin que tu en juges toi-même.

Très-humbles remontrances au Roi de France, Louis XV, par le plus fidele de ſes ſujets.

»SIRE,

» Si les Rois ſont les peres des peu-

» ples, il doit être permis aux peuples » de s'adresser aux Rois ; car à qui au- » roient-ils recours dans leurs calami- » tés ? A leurs Ministres ; ces hom- » mes durs, impitoyables, qui sacri- » fient tout à l'ambition, & qui ont » toujours un intérêt personnel de ca- » cher au Souverain le désordre de » l'Etat ?

» Pierre le Grand de Moscovie per- » mit à ses sujets de lui présenter re- » quête, quand ils auroient quelque » sujet de mécontentement ; avec cette » clause, que si ceux qui s'adresseroient » à lui déguisoient la vérité, ils se- » roient punis de mort. Je me soumets » ici à cette loi : j'offre de mourir, » si j'en impose en rien à Votre Ma- » jesté.

» Au reste, Sire, je n'enfreins point » les loix de l'Etat. Votre Bisaïeul, de » glorieuse mémoire, permit à ses su- » jets de s'adresser à lui. Ce Prince leur » ouvrit lui-même un chemin au trône, » & leur fraya une voie pour arriver » jusqu'à lui.

» Avant que d'entrer en matiere, » je vous préviens, Sire, que vous » êtes adoré de vos peuples. Vos ra-

res qualités vous ont attiré la bienveillance générale ; cette modération, cette affabilité, cette belle ame, n'ont pu être sans effet : ces vertus vous ont gagné le cœur de tous vos sujets ; il n'en est aucun qui ne versât pour vous jusqu'à la derniere goutte de son sang.

» On se plaint seulement de cette fatalité, qui fait que, sous le meilleur de tous les Rois, les François sont les plus malheureux de tous les peuples.

» L'infortune des nations est que les Souverains ne savent jamais l'état des choses. Ceux qu'ils choisissent pour leur aider à supporter le poids de leur couronne, ont toujours des raisons particulieres pour les leur cacher. Ils ignorent encore plus leurs ressources.

» Sire, la Providence vous a placé sur un trône, fait pour être le plus puissant de l'univers ; vous régnez sur des contrées immenses : mais ce grand corps politique est perclus de la plupart de ses membres. Il n'y a qu'une petite portion de ce vaste continent, qui soit cultivée : tout le



» reste est en friche. Il vous manque » dix millions de sujets que le défaut » de loix sur l'agriculture retient dans » le néant. Chaque génération tue un » million de François. C'est-à-dire, que » la France qui devroit être le plus » puissant Etat du monde, n'est pas en » proportion de forces relatives avec » le plus foible de l'Europe.

» Vos finances ne sont pas en meil- » leur état; elles sont dérangées au point, » qu'à moins d'un miracle économi- » que, il est impossible de les réta- » blir. Eh! le moyen, Sire, que cela » puisse être autrement? on diroit que » cette partie de l'administration est au » pillage : chaque financier à une clef » de votre trésor, d'où il tire les som- » mes qu'il veut.

» Le numéraire de la France est de » douze cents millions. Pour qu'il y » eût de l'ordre dans les finances, il » faudroit que cette somme fût répar- » tie géométriquement ; c'est-à-dire, » qu'elle fût en proportion du nom- » bre des citoyens : & je pourrois » vous citer six particuliers qui posse- » dent à eux seuls quatre cents mil- » lions; c'est-à-dire, qu'ils ont le tiers

du total des richesses, & par-là ont dans leurs coffres les portions de six millions de vos autres peuples. Il y a un grand nombre de vos sujets qui n'ont jamais vu votre effigie sur une monnoie d'or.

» A cette misere universelle, se joint un mécontentement général. La France est humiliée de voir une race d'hommes qui s'engraissent des malheurs publics. Soixante traitants fouillent continuellement dans la poche de vos autres sujets, & en retirent chacun tous les ans une somme de trois cents mille livres.

» Les guerres inutiles qu'un sage conseil pourroit prévenir, achevent d'arracher à vos peuples le peu que l'avidité des fermiers leur avoit laissé. Les impôts réitérés pour subvenir aux fraix des batailles, accablent vos peuples. La plupart, hors d'état de payer les charges, & ne trouvant aucune compassion auprès de ceux qui les levent, s'enfuyent, & vont chercher ailleurs les moyens de vivre que leur patrie leur refuse. Un grand nombre passe dans l'étranger; & en diminuant les forces de l'Etat,

» augmente celles de vos ennemis. La » guerre présente a réduit l'Etat dans » une désolation, qu'aucun de vos Mi» nistres n'a eu le courage de vous re» présenter. Les campagnes n'ont pres» que plus de laboureurs ; les ména» gers ont péri dans les combats ; les » Provinces sont désertes, & les Vil» les dépeuplées d'habitants ; les be» soins physiques manquent à vos peu» ples ; ils n'ont pas de pain. Plusieurs » milliers de vos sujets sont obligés de » brouter l'herbe comme les bêtes.

» Tous ces malheurs sont d'autant » plus accablants, que ceux qui les » causent ne se mettent pas en devoir » d'y remédier ; mais au contraire cher» chent à en augmenter le joug qui » devient tous les jours plus pesant.

» L'amour que nous vous portons, » Sire, nous feroit supporter patiem» ment nos afflictions, s'il n'y avoit » un mal dans l'Etat plus grand encore » que nos malheurs ; je veux dire le » despotisme de vos Ministres, qui se » donnent un plein pouvoir sur nos » vies & nos libertés. Ce sont les Pa» chas de la France. Ils font punir & » arrêter ceux de vos sujets qui leur déplaisent

léplaifent. Les prifons font remplies iujourd'hui de François, dont Vo-re Majefté n'a jamais entendu pro-ioncer les noms.

» Ils fe fervent de votre autorité ɔour commettre envers nous toutes ortes de violences. Votre nom, fi loux & fi cher aux oreilles fran-:oifes, eft devenu la terreur de la rance. Des citoyens, dont la con-luite ne fauroit être fufpecte, font raînés dans des prifons, fans autre notif que celui d'avoir déplu à des iommes en place, ou à quelques-.nes de leurs créatures.

» Ce qui nous confole, Sire, dans ios afflictions, c'eft que toutes ces exations vous font inconnues, & u'elles font faites à votre infu: nais nos malheurs n'en font pas noins grands, parce que vous les gnorez.

» Si ces très-humbles remontrances arviennent jamais jufques à vous, lufieurs de vos fideles fujets vous applient ici en mon nom de créer n Confeil extraordinaire, pour exa-niner l'état préfent de la France; fin qu'après vous en avoir rendu

» compte, Votre Majesté donne ses » ordres, pour y apporter le remede » que l'état des choses présentes peut » permettre. »



LETTRE IX.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

LE sujet de cette lettre cadre parfaitement avec ma précédente ; il est question d'un projet de prisons dénominatives. Le plan est très-beau, & mérite l'attention du Gouvernement François ; je ne doute pas aussi qu'il ne soit adopté ; car cette administration ne laisse gueres échapper les beaux établissements.

On ignore qui en est l'auteur, & je crois qu'il fera fort bien de le laisser ignorer ; car il pourroit bien être le premier pensionnaire de l'établissement qu'il propose.

Le mémoire est adressé au premier Concierge des prisons de la France ; c'est-à-dire, au Ministre d'Etat, qui lâche les lettres de cachet.

» Monſeigneur,

» Les ſujets du Roi très-Chrétien ſe plaignent, avec raiſon, d'être arrêtés tous les jours, ſans ſavoir pourquoi; ce qui rend l'inquiſition de cette Monarchie auſſi terrible que celle d'Eſpagne, qui employe la même tyrannie. C'eſt une eſpece de conſolation pour un ſujet coupable, qui eſt arrêté, de connoître la cauſe de ſa détention.

» Tous les crimes, en France, ſont enſevelis dans la même priſon; ce qui confond les idées. Pour prévenir les abus qui naiſſent de cette confuſion, je propoſe au Gouvernement un plan de priſons dénominatives, ſur la porte deſquelles ſeroient écrits les noms des perſonnes en faveur offenſées, pour leſquelles on ſeroit détenu, où on liroit ces mots en gros caracteres : *Priſon de Madame la M...; priſon de Monſeigneur l'Abbé de B...; priſon de Monſieur le Comte de St. Fl....; priſon des Secretaires d'Etat ; priſon des Chefs de Bureau.*

» Il faudroit aussi en faire bâtir quel-
» ques petites, pour les sous-secretai-
» res, les agents, les commis, les la-
» quais ou filles de chambre de ces
» mêmes personnes en place, ou en
» faveur. A l'égard d'une prison pour
» le Roi, ainsi que d'écriteau, il n'en
» seroit pas besoin ; car on n'est jamais
» arrêté pour lui.

» Il conviendroit aussi, pour l'or-
» dre général, d'accompagner ces ins-
» criptions d'une seconde qui désignât
» les crimes de leze-Majesté, pour les-
» quels on est détenu, par ces mots :
» *Prisonniers d'Etat, qui ont parlé mal*
» *de la M...; criminels de leze-Ma-*
» *jesté, qui ont fait des vers contre elle ;*
» *sujets arrêtés, pour avoir fait des cou-*
» *plets de chansons contre l'administra-*
» *tion ; criminels, qui les ont chantés ;*
» *coupables d'état, qui les ont notés ;* &c.



LETTRE X.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

Il y eut derniérement un grand débat dans cette République. Deux partis ſe formerent, & l'on diſputa longtemps : il s'agiſſoit de ſavoir ſi trois hommes devoient être les maîtres de la liberté, de la vie & de la mort des ſujets.

L'hiſtoire de l'Europe ne dit point qu'aucun peuple ait accordé une autorité ſi abſolue à trois citoyens qu'on appelle ici Inquiſiteurs d'Etat. Il faut aller juſques en Turquie, pour ſe former une idée d'un pouvoir qui réponde à celui de ce tribunal.

Dans tous les Gouvernements qui s'éloignent de la ſervitude, on a évité de donner une trop grande puiſſance à un corps compoſé d'un petit nombre d'hommes; car, comme le remarque

fort bien un politique Italien : (*) *peu sont corrompus par peu.*

Il eſt vrai que la République de Veniſe ſemble avoir des raiſons particulieres pour cet établiſſement. Comme les familles des nobles ſont en grand nombre, qu'il y en a de puiſſantes, & qui pourroient cabaler contre l'Etat, il faut un tribunal terrible qui les tienne en reſpect, & qui les faſſe rentrer ſur le champ dans l'ordre de la ſubordination ordinaire. Je dis qu'un Gouvernement eſt bien malheureux, qui a beſoin d'un reſſort ſi violent.

Deux choſes principalement rendent ce tribunal odieux ; le défaut de formalité, & l'étendue immenſe de ſon pouvoir.

Quelques informations ſecretes ſont les pieces les plus authentiques contre les citoyens accuſés de crime de leze-Majeſté. Les témoins ne leur ſont point confrontés : ils perdent la vie, ſans voir ni connoître les auteurs de leur mort.

Trois hommes s'aſſemblent dans une

(*) Il eſt à préſumer que c'eſt Machiavel.

hambre obscure ; là, après quelques ourtes délibérations, ils envoyent enever les premiers de la République, & les releguent dans une prison.

Le premier est contre le droit des gens des citoyens, dont la liberté consiste principalement dans les formalités de la justice.

Le second est contre le droit des nobles, qui, étant les fils aînés de la République, ne doivent pas être en bute à l'animosité de trois particuliers.

Quand un citoyen a passé par les premieres charges de l'Etat, & qu'il a rendu des services importants à sa patrie, il doit avoir sa maison pour asyle; on doit le distinguer de ceux qui ne lui en ont point rendus ; c'est comme une récompense que l'Etat paye à sa vertu. L'exception à la regle générale est nécessaire, & l'égalité ici peut être nuisible.

Il y a dans toutes les Républiques de petites ames, qui voyent avec chagrin les citoyens qui s'y distinguent. On en veut à leur capacité; on ne leur pardonne pas leur mérite. Il faut mettre de tels citoyens à couvert de l'envie. Si les grands d'un Etat, qui se

ſont diſtingués par leurs ſervices, viennent à prévariquer, il faut apporter plus de circonſpection dans leur jugement, que dans celui des citoyens ordinaires. C'eſt la République elle-même qui doit les juger, & non pas un tribunal particulier. La liberté & la vie des citoyens ne doit pas être une affaire arbitraire, qui dépende de quelques juges.

Une République, qui accorde les jugements définitifs à un petit tribunal, n'eſt pas en sûreté. Trois juges ſe préviennent aiſément ; on peut les corrompre d'autant plus facilement, qu'il ne s'agit que de concilier un petit nombre d'intérêts. Pour que la frayeur ne ſe répandît pas ſur tous les fronts, il faudroit ſuppoſer que ces trois hommes, à qui on donne un pouvoir ſans limites, n'en abuſeront pas ; qu'ils laiſſeront derriere eux toutes les conſidérations humaines ; que rien ne les portera à abuſer de leur miniſtere : en un mot, qu'ils ne ſeront point des hommes, mais des anges. L'expérience démontre tous les jours que trois Magiſtrats ne ſuffiſent pas pour voir clair dans certaines affaires d'Etat, ſur-tout quand il s'a-

git de punir un grand criminel ; car, pour l'ordinaire, ceux qui veulent le perdre, ont pris d'avance de telles précautions, qu'un petit nombre de Juges ne sauroit les dévoiler. C'est pour cela que, dans tous les Gouvernements où regne la liberté, il est permis à l'accusé d'appeller de la sentence d'un tribunal ordinaire, pour porter l'affaire devant un plus grand.

Mais pour revenir au débat dont j'ai d'abord parlé, il fut décidé, à la pluralité des voix, que les trois Inquisiteurs d'Etat seroient, comme auparavant, les Pachas de la République. Comme, pour l'ordinaire, dans les disputes sur la puissance des corps, on remonte à leur origine, on découvrit que le pouvoir des Inquisiteurs d'Etat étoit une corruption de la constitution, & non une suite de l'institution. Cette découverte, qui auroit pu faire ouvrir les yeux à la République, ne servit qu'à les lui faire fermer : on prononça en faveur des Inquisiteurs ; &, par ce décret, on fit une loi de ce qui n'étoit auparavant qu'une concession.



LETTRE XI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarn* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

LEs Auteurs François parlent beaucoup des tribunaux établis par la légiſlation, & aucun ne fait mention du tribunal de la toilette, le plus abſolu de tous, & où les affaires d'Etat ſont jugées tous les jours en dernier reſſort. Le Roi lui-même eſt ſujet à ſes arrêts; & ſes déciſions ſont la loi ſuprême.

La bravoure & le courage perdent leurs droits devant lui. On y voit ſouvent de braves Officiers s'y montrer tout décontenancés. Tel Général, dont l'intrépidité ne s'eſt jamais démentie devant le plus fier ennemi, y eſt quelquefois interdit & confus. De ſéveres Magiſtrats, qui ſont trembler à leurs tribunaux, tremblent à leur tour devant celui-ci.

De tous les ingrédients qui entrent dans la compoſition du tribunal de la

toilette, *le blanc* & *le rouge* ſont ceux dont le pouvoir eſt le plus tyrannique, & qui dictent les arrêts les plus abſolus. Les loix de l'Empereur Juſtinien ont beaucoup moins d'empire ſur les François.

La boîte à mouche y a un grand aſcendant. Ce ſont de petits atômes noirs qui cauſent les plus grandes impreſſions ſur les hommes. Quelques-uns de ces corpuſcules, placés adroitement ſur le viſage d'une femme, dictent ſouvent des arrêts ſans appel. On m'a montré ici le tombeau de pluſieurs petits-maîtres François, qui ont ſouffert la mort par des ſentences portées par des mouches preſque imperceptibles; car plus l'atôme eſt petit, plus l'exécution eſt grande.

Ce n'eſt point dans les audiences des particuliers de ce tribunal, qu'on connoît le plus ſon pouvoir; les grands coups ſe portent au ſortir du conſeil de la toilette: après que l'art a mis la derniere main à la nature, & que toutes les batteries des charmes ſont dreſſées, alors malheur à tout mortel qui rencontre le niveau d'un tel viſage. Tu croirois peut-être que c'eſt ici un

badinage ; mais sache que c'est l'affaire la plus sérieuse de la nation Françoise.



LETTRE XII.

Le même, au Chef de la Religion, à Pékin.

De Paris.

C'Est une grande difficulté, dans la Religion chrétienne, de distinguer les péchés qui mettent Dieu en colere, de ceux qui le rendent seulement de mauvaise humeur ; je veux dire les péchés qui l'offensent mortellement, de ceux qui l'offensent véniellement. Il y a ici pour cela un grand nombre de Docteurs, qu'on appelle casuistes, dont l'occupation est de travailler à cette distinction. Chaque Couvent de Bonzes en a un, qui n'a d'autre emploi que de manger, de boire, & de réfléchir sur les différentes manieres par lesquelles on peut se damner.

Outre les casuistes réguliers, il y en a d'autre séculiers, qui offrent leurs services à ceux qui en ont beson. On va les consulter sur tous les cas de consc-

cience. Un chrétien, qui a inſulté la Divinité, apprend d'eux à quel degré eſt l'offenſe : il n'en eſt informé qu'après que le caſuiſte le lui a dit.

On peut regarder ces Docteurs comme les thermometres des conſciences ; ils indiquent le degré de réprobation où elles ſont. Ce ſont proprement les juges de la loi du Chriſt ; leur charge les met en droit d'y donner la tournure qu'ils veulent.

Ces gens-là ſont fort utiles à la ſociété. Ils peuvent calmer des ames qui, ſans eux, ſeroient allarmées, & permettre qu'on commette tranquillement certains péchés. La ſeule difficulté que j'y trouve, c'eſt qu'ils ne ſont pas d'accord entr'eux ſur ce qu'on appelle, en terme de l'art, *la gravité des cas*. Il en eſt de ſi difficiles, qu'ils ne s'accommodent de rien. Il faut faire quelquefois vingt caſuiſtes, avant que d'en rencontrer un qui vous permette d'offenſer Dieu ſans remords. Il eſt vrai qu'il y en a avec qui on s'accommode très-aiſément.

Les ſentences de ce tribunal s'expédient gratis ; les caſuiſtes ne les vendent pas ; ils permettent ſeulement

qu'on les leur achete par des présents.

Ce bureau est beaucoup moins fréquenté, depuis que plusieurs faux freres ont mis en évidence la science des ames. Autrefois les cas de conscience étoient un secret; mais on les a fait imprimer, & par-là ils sont devenus publics. Les pécheurs consultants les lisent aujourd'hui dans un grand Dictionnaire, où ils sont rangés par ordre alphabétique. C'est une grande perte pour les casuistes; car on peut se passer d'eux. Par exemple, on trouve à la lettre A, tous les cas qui regardent l'amour; à la lettre B, ceux de bigoterie, brigandage, bestialité; au C, tout ce qui concerne la continence & le concubinage; ainsi des autres jusqu'à la derniere lettre de l'alphabet.

Il n'y a point aujourd'hui de pécheur, un peu réglé, qui, parmi ses livres d'impiété, n'ait un Dictionnaire de cas de conscience.

Avant que les casuistes se fussent mis ainsi à découvert, ils avoient fait une autre grande perte. Les Rois de France leur demandoient autrefois la permission d'être injustes. Ils les consultoient sur les moyens qu'il y auroit d'usurper des

Etats en toute sûreté de conscience; cela étoit fort commode pour des Monarques qui jouissoient gratuitement de leur ambition. On crut pouvoir se passer d'eux, & on les remercia. Aujourd'hui leurs chalands ordinaires sont quelques hommes foibles & timides, qui flottent continuellement entre la crainte & l'espérance, qui voudroient goûter les douceurs du ciel, sans abandonner les plaisirs de la terre.

Les casuistes, pour se rétablir, mirent il y a quelque temps un grand projet sur le tapis. Il fut question de prouver à une race d'hommes, qu'on appelle ici financiers, que leur bien étoit mal acquis, & qu'ils ne pouvoient gagner le paradis, sans le restituer. C'étoit un coup d'Etat pour eux, qui leur eût donné de la considération dans le Royaume; mais malheureusement pour les docteurs, les financiers ne s'embarrassent ni de Dieu, ni du diable : ils ne croyent qu'à leur argent.





LETTRE XIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE me trouvai derniérement dans une maison, où deux politiques s'entretenoient ensemble sur la guerre présente. » Voilà bien des difficultés à applanir, » disoit l'un, pour parvenir à la paix » générale. Des Royaumes abymés, » des Etats dévastés, des peuples dé- » solés, des continents immenses qui » ont changé de maîtres, &c. Cependant » on parle d'un congrès général. Com- » ment s'y prendre? Et par où com- » mencer l'ouvrage de la tranquillité » universelle?

» Je ne dis point, reprit l'autre, qu'il » n'y ait beaucoup d'obstacles à surmon- » ter : vous en direz néanmoins ce qu'il » vous plaira ; mais pour moi, qui con- » nois le génie des négociateurs, je » crains moins les intérêts des Princes, » que ceux de leurs Ministres. Si le con- » grès, dont on parle, a lieu, qu'en

» va-t-il arriver ? Que les Plénipoten-
» tiaires s'assembleront, se verront, se
» parleront, se brouilleront, & se sépa-
» reront.

» Pour l'ordinaire, ces Messieurs sui-
» vent graduellement les progrès des
» armes de leurs maîtres : quand elles
» prosperent, ils sont d'une hauteur in-
» supportable. *Nous avons une puissante*
» *armée à opposer à vos desseins*, dit
» fiérement le Plénipotentiaire d'un
» Prince qui a la supériorité, à l'agent
» de celui qui est plus foible ; *nous ex-*
» *terminerons votre pays ; nous mettrons*
» *tout à feu & à sang.* Voilà leur lan-
» gage ordinaire. Sans compter qu'à la
» paix, les négociateurs ne sont rien,
» & que, pendant la guerre, ils sont
» quelque chose.

» Les Souverains ont beau avoir de
» bonnes intentions, & souhaiter ar-
» demment la tranquillité générale ;
» cela ne suffit pas : il faut encore que
» leurs Ministres la veuillent. Il ne sert
» de rien aux Rois de leur manifester
» leurs volontés par écrit, & de leur
» prescrire des loix ; faute de discus-
» sions sur les intérêts des Princes, ils
» en feront naître sur les préséances

» des rangs. Un banc, l'emplacement » d'un tabouret ſuffit le plus ſouvent » pour rompre la négociation la plus » avantageuſe à l'Europe, & remettre » les armes à la main de toutes les na» tions.

» *Il me faut un fauteuil*, dit un mi» ſérable Plénipotentiaire ; *ma chaiſe eſt* » *hors de ſon rang. Je n'écouterai au*» *cune propoſition de paix, que je ne ſois* » *à ma place. Périſſent tous les peuples* » *de l'Europe ; mais je ne ſouffrirai pas* » *que la Couronne que je répreſente ici*, » *perde ſes droits : les prérogatives de* » *mon maître ſont d'un droit ſupérieur* » *au droit des gens des nations, & aux* » *loix de la guerre.*

» Si ces difficultés ſont applanies, ils » en font bientôt naître d'autres. Je » défie à toutes les Puiſſances de la » terre, unies enſemble, de donner la » paix à l'Europe, ſi deux ou trois » chétifs Miniſtres, qui s'entendent en» tre eux dans un congrès, veulent la » guerre. »



LETTRE XIV.

Le même, au même, Pékin.

De Paris.

NOs Ministres, me disoit dernièrement un François, sont la cause de tous nos malheurs. Leur histoire est celle de la décadence de la Monarchie.

Richelieu, qui nous gouvernoit il y a plus de cent ans, étoit un ambitieux, qui rapportoit tout à lui-même. Jamais sujet n'eut plus d'ascendant sur son maître. Il avoit détrôné Louis XIII, & régnoit à sa place. Ce Ministre fit de grandes choses; mais ces grandes choses n'étoient pas celles qu'il falloit faire.

Il établit le despotisme absolu en France. Depuis ce temps-là, la nation n'a rien fait de grand; car que peut-on attendre d'un peuple composé d'esclaves?

Avant lui, il y avoit une puissance dans l'Etat, qui balançoit le pouvoir de nos Rois, & les empêchoit d'être les maîtres absolus de nos biens & de nos

vies. Richelieu l'abolit. Ce Cardinal eût été un des plus célebre Pachas de l'Empire Ottoman. On ne vit jamais un plus grand promoteur du pouvoir absolu. Il chercha à abolir toutes les compagnies qui pouvoient balancer l'autorité suprême ; &, comme le remarque fort bien un Auteur, quand cet homme n'auroit pas eu le despotisme dans le cœur, il l'auroit eu dans la tête.

Il s'acharna contre la Maison d'Autriche, & passa sa vie à imaginer des moyens propres à diminuer son pouvoir. Ce Ministre ne vit pas un petit Etat républicain, appliqué dès-lors à former une marine, qui devoit devenir un jour fatale à la France. Il faisoit des comédies, dans le temps qu'il auroit fallu faire des vaisseaux.

Mazarin, qui lui succéda, fourbe & rusé comme un Italien, étoit un malhonnête homme : il dépouilla l'Etat de ses richesses, & se les appropria. Son ministere est un tissu de crimes. Il avoit une armée à lui, & faisoit la guerre aux dépens de l'Etat, contre ceux qui lui disputoient son autorité. Il bouleversa le Royaume, & laissa les finances dans un désordre affreux.

Fouquet, qui adminiſtra après lui, donnoit des fêtes au Roi, qui lui coûtoient ſeize millions. On punit Fouquet; mais le péculat reſta.

Colbert ne vit point la maniere; il n'apperçut que la forme. Il éleva l'édifice avant que de placer l'échafaud : au-lieu d'encourager l'agriculture, il perfectionna les arts, qui n'en ſont qu'une ſuite. Il commença par où il falloit finir. Son application fut celle de changer les laboureurs en artiſans. Il trouva la France en friche, & il la laiſſa ſans culture.

Louvois n'avoit que des paſſions : il s'occupa toute ſa vie de ſes vengeances, ou de celles de Louis XIV. Miniſtre dur, cruel & impitoyable, il regardoit le genre-humain comme l'inſtrument de ſon ambition : aimant le ſang, & portant ſon maître à le répandre, s'il n'y avoit pas eu des hommes en Europe, il lui auroit fait faire la guerre aux morts. Son adminiſtration étoit celle des bombes & des canons. Quand il s'agiſſoit de ſieges & de batailles, les places étoient fournies dans un clin-d'œil de tous les uſtenſiles deſtructifs de l'humanité; c'étoit le pre-

mier homme du monde pour dépeupler une Monarchie.

Seignelay étoit trop occupé de ſes plaiſirs, pour penſer à l'Etat; il faiſoit la débauche quand il falloit expédier.

Chamillard n'entendoit rien aux affaires : il déſoloit la Monarchie par ſon incapacité. Charles XII, Roi de Suede, ayant appris qu'il y avoit quelque diviſion dans le Sénat de Stockolm, lui écrivit qu'il leur enverroit une botte pour les gouverner. Chamillard gouvernoit la France comme une botte.

Du Bois étoit un ſacripant; ſes débauches & ſes crimes le rendoient incapable d'aucune application ſérieuſe: entiérement occupé à chercher des femmes de mauvaiſe vie pour le Régent ſon maître, il n'avoit pas le temps de ſonger à l'Etat. Et ce fut peut-être un bonheur pour la Monarchie, que ſes mœurs dépravées ne lui euſſent donné qu'un génie de proſtitution; car avec l'aſcendant qu'il avoit ſur celui qui gouvernoit alors la France, il eût tout déſolé.

Law, à qui on confia les finances, étoit un aventurier qui cherchoit à faire fortune aux dépens du premier

Etat qui voudroit lui confier les ſiennes. Vous devez juger par-là du peu de cas que notre Gouvernement a fait de tous temps de l'adminiſtration, pour l'avoir ainſi confiée à un tel étranger. Le ſyſtême de la banque ne convenoit que dans une République, où tous les citoyens ſont garants du dépôt des finances ; mais il étoit impraticable dans un Etat comme la France, où, lorſqu'il y a un fonds qui repréſente le papier, le papier bientôt ne repréſente rien.

Fleury, qui avoit toutes les qualités qui ſervent à former un honnête homme, n'en avoit aucune de celles qui ſervent à faire le grand Miniſtre. Un génie de pédanterie dans les affaires d'Etat, le rendoit incapable de les gérer. On peut le regarder comme le maître d'école de la France. Il étoit trop économe pour enrichir la Monarchie : il la ruina à force d'épargnes. Toutes ſes vues étoient meſquines : c'étoit la plus petite ame qui eût jamais occupé le corps d'un Miniſtre. Sa léſine le porta à détruire le reſte de notre marine, lorſqu'il eût fallu prodiguer de grandes ſommes pour la rétablir.

Fagon avoit des vues, mais il étoit trop fabricant : la feule chofe qu'il avoit en tête, comme Colbert, étoit la forme. Il parloit & rêvoit manufactures. Nos gens en place, depuis un fiecle, s'imaginent qu'il n'y a qu'à faire des étoffes, & encourager les arts, pour rendre l'Etat floriffant.

Chauvelin enfantoit des projets; il engendroit, pour ainfi dire, des fyftêmes : mais il n'avoit pas affez de génie pour imaginer les moyens de les exécuter. C'étoit un véritable Miniftre de cabinet.

Maurepas rendit des fervices à la France : il rétablit la marine, autant qu'il pouvoit la rétablir, dans un temps où tout le monde s'oppofoit à fon rétabliffement. La branche maritime du Levant, qui fe foutient encore malgré les efforts des Anglois, eft de lui. Il avoit bien commencé; mais une femme l'empêcha de finir.

Je tire le rideau, ajouta-t-il, fur ce flux & reflux d'hommes en place, qui nous ont gouvernés il n'y a pas longtemps, & dont quelques-uns nous gouvernent encore. C'eft le tableau de la défolation de l'adminiftration. On y voit

voit de petits Abbés devenus Ministres d'Etat, & que l'on fait Cardinaux, à l'occasion de quelques vers galants & de jolies saillies d'esprit; des fils ou des petits-fils de peintres, de barbiers ou de marchands de draps, sans génie, sans talents, & que la faveur seule éleve au Ministere : on en voit qui, des lanternes, passent aux vaisseaux, & des filles de joye au Contrôle des finances, & qui, après n'avoir pas bien administré la police, gouvernent mal l'Etat.

LETTRE XV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Venise.

LE Gouvernement de cette République est tout simple. Il n'a point fallu d'imagination pour le former. Les nobles se sont emparés de la puissance politique & civile, & l'ont conservée dans leurs familles : voilà le Gouvernement vénitien.

On peut dire, en quelque maniere,

que la constitution est nulle ; car, chez un peuple où tout est anéanti, jusques au droit des gens des citoyens, il n'y a point d'Etat.

Il est vrai que la République agit : mais son travail n'est pas pour étendre les privileges du peuple ; mais pour mettre des bornes au pouvoir des nobles. C'est le despotisme général qui veille sur lui-même pour prévenir la tyrannie particuliere. C'est-là l'unique, la grande & presque la seule affaire de la République.

Dans le grand Conseil, le peuple n'a point de représentation, & il ne doit pas en avoir ; car, comme il n'a ni droits ni privileges, il est censé être anéanti ; c'est comme s'il n'existoit point.

Le Sénat est isolé : il ne tient pas à l'Etat ; il subsiste indépendamment de la République. Tous les pouvoirs intermédiaires subordonnés & dépendants, sont détruits. Le Clergé, le Tiers-Etat, les peuples ne sont rien. Les nobles se sont emparés de la puissance législative, de l'exécutrice & de celle des jugements. Le même pouvoir qui fait les loix, les fait exécuter, & a l'arbitrage des peines.

Il faut pourtant un principe de constitution, & il est établi à Venise : le Sénat distrait le peuple par des spectacles & des divertissements continuels, afin de lui ôter le loisir de porter ses regards sur l'administration.

La crainte, la suspicion & la méfiance, sont la base de ce Gouvernement. Venise regarde toutes les Couronnes de l'Europe comme ses ennemis secrets, & ses Ministres comme des hommes dangereux. Chaque membre de l'Etat, dans cette République, est l'espion d'un autre.

Une bouche de pierre s'ouvre à Venise à tous les délateurs. On diroit, comme le remarque un Auteur François, que c'est celle de la tyrannie. Il est défendu ici à un homme de parler à un autre, sous peine de la vie. Juge d'un Gouvernement qui, pour établir les vertus civiles, détruit les morales, & qui, pour faire un bon citoyen, est obligé de faire un méchant homme.

La fortune à Venise décide des talents : toutes les charges de la République se jouent au hasard. Quand l'Etat est heureux, il est bien gouverné. Il est vrai qu'il y a des joueurs habiles

qui savent corriger la fortune. Ceux-ci s'emparent des charges, des dignités, &c. deviennent les maîtres de la République, du Sénat & du peuple : de tout ceci, il résulte une esprit général ; je veux dire que les nobles sont les tyrans de la République, & les peuples les esclaves de l'Etat.



LETTRE XVI.

Le même, au même, à Paris.

De Venise.

CE que je t'ai dit de Venise dans ma précédente, ne doit pas te faire présumer que cette Ville soit sans institution. Il y a un plan de gouvernement, qui se perpétue de génération en génération. Cette République va par un mouvement qui lui fut donné il y a environ treize cents ans. Depuis ce temps-là, on n'a pas remonté la machine de l'État; on s'est contenté de temps en temps d'en racommoder les ressorts.

On voit les abus ; on connoît les dé-

ɪrdres ; on diſtingue les défauts d'adiniſtration; mais on n'y rémédie point, ır l'habitude où l'on eſt de les laiſſer ıbſiſter.

Lorſque quelque citoyen habile vient ·opoſer un ſyſtême de réforme avangeux à l'Etat & au peuple, on le reɔit, on le goûte; on va plus loin, on .dmire, & on demeure d'accord de ıvantage que la République pourroit ı retirer, mais on ne l'exécute point: r on eſt convenu d'avance de ne rien ablir d'utile au préjudice des anciens ɪus. La politique d'Etat ici eſt de ne en innover.

J'adopterois volontiers le ſyſtême Vétien; c'eſt-à-dire, l'immutabilité des aximes fondamentales de l'Etat, s'il étoit contraire à la nature de l'eſprit ımain.

Les ſociétés politiques, c'eſt-à-dire, ; hommes, n'ont point de point fixe; ne ſont jamais dans la même aſſiette. Un Gouvernement ſage, au-lieu de piquer d'une conſtance inutile, doit mettre continuellement au niveau de tte variation.

Toutes les conſtitutions ſe replient ntinuellement ſur elles-mêmes; c'eſt

à la législation à les suivre dans ses différentes gradations.

Il seroit ridicule qu'un peuple voulût se gouverner aujourd'hui sur le plan des Grecs & des Romains. Il y avoit, dans ce temps-là, des semences de vertus & de vices, qui ne subsistent plus aujourd'hui sur la terre.

La premiere science d'un Gouvernement, est la distinction des temps : on confond tout lorsqu'on ne distingue pas ces choses. Voici d'autres réflexions.

Depuis la révolution qui a suivi celle de l'Empire Romain, il n'y a plus de peuples séparés en Europe; toutes les nations n'ont formé qu'une seule famille divisée en différents Gouvernements. Les Etats, qui composent la République chrétienne, sont liés par un enchaînement d'intérêts politiques.

Lorsque les grands corps changent de maximes, il faut que les moindres suivent leur exemple; sans quoi il y auroit une lésion d'ordre dans le pouvoir général.

Tous les Gouvernements d'Europe ont fait des réformes dans leur systême politique & civil; il n'y a que Venise qui n'a pas altéré le sien.

On dit pour raison que la République a subsisté quatorze siecles avec cette même institution, & qu'elle subsistera bien encore : mais les Etats ne périssent point entiérement ; ils dégénerent ; & cet état d'affoiblissement est leur mort naturelle. Les Romains existerent long-temps après la perte de leur République.

Ce n'est pas qu'il manque de citoyens habiles à Venise, qui, en voyant le mal, seroient en état d'y apporter le remede ; mais il s'est trouvé, dans tous les âges, un corps d'anciens qui s'y est toujours opposé : ceux-ci, la plupart ignorants, s'opiniâtrent à ne rien innover. Ces hommes machines, qui ne voyent la République qu'au travers de la méchanique de son premier mouvement, ne sont pas en état de juger des avantages des nouveaux plans.

On n'a pas besoin de capacité pour laisser les choses comme elles sont, au-lieu qu'il en faut pour se porter à la réforme ; cependant les anciens abus se perpétuent : maheur ordinaire des Gouvernements, dont les délibérations sont à la pluralité des voix ; car ce n'est plus alors quelques hommes éclairés qui

gouvernent l'Etat; mais le plus grand nombre d'ignorants.



LETTRE XVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Ministre, à Pékin.*

De Paris.

L'Europe, au moment que je t'écris, est témoin d'un spectacle digne de l'attention de l'univers. La France, ce Royaume florissant, qui donnoit autrefois de la jalousie & de l'émulation aux plus grandes Puissances, est plus digne aujourd'hui de pitié que d'envie.

Ce corps, jadis si robuste & si vigoureux, est tombé dans un état de langueur. Le domaine de cette Couronne est diminué considérablement. Ses premieres colonies sont détruites; elle a perdu presque toutes ses conquêtes; sa population générale est moindre; sa marine est entiérement ruinée; son commerce anéanti; ses finances dérangées, & ses grands corps d'armées détruits.

Un peuple ne décline point ainsi

ſans un vice intérieur ; & ce vice eſt toujours dans ſon adminiſtration ; car les nations par elles-mêmes ne dégénerent point. Elles ſont dans un ſiecle, ce qu'elles furent dans un autre ; leur élévation ou leur anéantiſſement dépend abſolument de ceux qui les gouvernent.

Eh ! le moyen, diſoit derniérement un François de bon ſens devant qui des politiques ſe plaignoient de cet engourdiſſement général : le moyen que cela puiſſe être autrement ! on diroit qu'il y a comme une gageure à la Cour, pour mettre à la tête des affaires des gens qui n'y entendent rien.

S'il y a un homme qui ait de l'eſprit, & qu'à de jolies reparties il joigne une aimable figure, il n'a pas beſoin d'autre recommandation. Pour peu, d'ailleurs, que des femmes en faveur veuillent le pouſſer, il eſt ſûr de faire ſon chemin ; on le fait Miniſtre des Affaires étrangeres. Un particulier a été chargé de la police de Paris ; il a veillé à la ſûreté de la Ville, & a eu ſoin que le Guet à pied & à cheval remplît ſon devoir : voilà de grands ſervices que cet homme a rendus à la Cou-

ronne; il faut l'en récompenser : on le fait Ministre de la Marine.

Un autre, en occupant la même place, a assisté réguliérement aux audiences du Châtelet. Il a condamné à l'hôpital deux ou trois cents filles de joye, & relégué autant de filoux à *Bicêtre*. Il faut bien faire quelque chose pour un si grand personnage. On lui donne l'administration générale des finances. Voilà pourtant trois hommes, dont aucun n'étoit né pour la place qu'il occupe, & qui néanmoins remplissent les charges les plus importantes de la Monarchie; car les Affaires étrangeres, les vaisseaux & l'argent, sont les mobiles qui mettent en mouvement les ressorts de notre politique.

Je sais bien, ajouta-t-il, que ne n'est pas la pierre philosophale, que d'être Ministre d'Etat, & qu'il ne faut pas être grand sorcier pour cela; mais il faut cependant être rompu aux affaires, en connoître les détours, les avenues & les aboutissants; entendre les intérêts des Couronnes : or, tout cela ne s'apprend point dans un certain âge, surtout lorsqu'on a passé une partie de sa vie dans des détails opposés à ceux-là.

L'esprit ne suffit point : sans la pratique, il est toujours inutile ; souvent même il embarrasse, & empêche qu'on ne devienne habile Ministre. Je reviendrai peut-être une autre fois à cette matiere.

LETTRE XVIII.

Le même, au Mandarin sur les Arts, à Pékin.

De Paris.

J'Allai voir derniérement un vaste enclos rempli d'ouvriers, qu'on appelle les Gobelins : c'est un laboratoire royal, où l'on peint en laine. D'habiles artistes y dessinent des personnages de hauteur humaine, & quelquefois même des géants. Presque tous les sujets sont tirés de l'histoire, & peuvent servir de monument aux siecles futurs : de maniere qu'on peut dire qu'on dépouille ici les moutons, pour habiller la postérité.

Depuis cette manufacture, on peut avoir un appartement meublé du haut en bas en batailles rangées ; jouir de la

vue d'une armée de ſoldats, & y être en compagnie, depuis le matin juſqu'au ſoir, avec les plus grands Capitaines en laine de l'Europe.

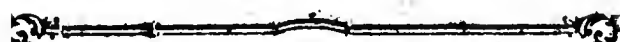
C'eſt plutôt un art domeſtique formé pour le luxe des Rois de France, qu'un métier général créé pour la richeſſe des peuples. Tous les tableaux qui s'y fabriquent appartiennent à la Couronne : on en donne aux Ambaſſadeurs des Cours étrangeres, pour apprendre à leurs Souverains à quel point de perfection la France a porté ſes fabriques.

Malgré la magnificence du plan, j'ai quelque regret ſur cet établiſſement, lorſque je fais réflexion que les vers peuvent manger le viſage d'un Empereur, ou dévorer le corps d'un principal perſonnage du tableau ; & de cette maniere mutiler les annales du monde dans les âges à venir.

Les anciens avoient inventé le pinceau pour deſſiner tout d'un coup la nature ; les Flamands, & enſuite les François, ont imaginé cette manufacture, pour la repréſenter par un détour.

La manutention de l'art de la peinture y eſt multipliée à l'infini. Il faut œuvrer la laine, la préparer, la tein-

dre de mille couleurs ; ensuite la fabriquer en tableau : on pourroit appeller cela peindre de la douzieme main. C'est la maladie de la nouveauté, qui forme tous ces établissements chez les Européens.



LETTRE XIX.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *Censeur de l'Empire, Pékin.*

De Paris.

L'Allégresse publique est ici une affaire d'Etat : le Gouvernement fait tout ce qu'il peut pour tenir la nation gaye & enjouée. La législation s'en mêle. Il y a plus d'ordonnances sur le bal, l'Opéra & la Comédie, que sur la premiere branche de l'administration politique & civile. Afin qu'on puisse se réjouir librement aux spectacles, & y rire tout à son aise, on poste des troupes dans les salles, pour se saisir de ceux qui voudroient troubler la joye publique. Il y a des sentinelles à la porte d'Arlequin, comme à celle du Roi. On

a si grand peur que la scene ne devienne sérieuse, & qu'elle ne répande par-là un air sombre sur la nation, qu'il est défendu de siffler même les acteurs froids & insipides. Enfin, tout est réglé de maniere, qu'on ne peut s'ennuyer aux spectacles, sans contrevenir aux ordres du Roi.

Il est vrai que la police permet de bâiller quelquefois aux théâtres des François; sans quoi on étoufferoit à certaines pieces.

Je ne saurois imaginer la raison pourquoi l'administration prend tant de peine pour encourager la gayeté nationale; les François sont si disposés à la joye, qu'au-lieu de gardes pour les empêcher d'être sérieux à la comédie, il suffiroit de mettre ces mots sur la porte de chaque théâtre de Paris : *C'est ici où l'on rit*, pour que chacun éclatât avant que d'y entrer.



LETTRE XX.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE crois que depuis le renouvellement des arts, la société a beaucoup dégénéré en Europe. Dans un climat naturellement gai, on n'avoit d'autre chose à faire qu'à être enjoué depuis le matin jusques au soir; on devoit se parler plus, par la raison qu'on lisoit moins. La théorie de la société a, en quelque façon, absorbé la pratique; on lit trop les hommes, & on ne les étudie pas assez. Le meilleur livre sur le monde, est le monde lui-même. La société des livres est très-différente de celle des hommes; l'une est vivante, & l'autre est morte; celle-là n'offre qu'une perspective, & celle-ci présente mille façades : en un mot, la premiere est l'ombre, & la seconde est le corps.

Je vois tout plein de gens ici qui, à force d'étudier le monde dans les autres, sont parvenus à le méconnoître

parfaitement ; on me montre tous les jours des Mandarins séparés de la société, dont le métier est de peindre les mœurs du siecle, & qui cependant n'en ont aucune idée. Ils puisent dans d'autres écrivains de morale, des peintures générales de la vie civile, qu'ils plaquent dans leurs discours ; mais ils ignorent ces détails pratiques & ces petits entr'actes de la vie humaine, qui, en liant continuellement les grandes scenes des mortels, forment le véritable tableau du monde social.

Un Général, qui n'auroit étudié que dans les livres, les sieges & les batailles, feroit un fort mauvais Capitaine ; à quelque degré de perspective théorique qu'il eût porté ses connoissances sur l'art militaire. La théorie ici ne sauroit suppléer à la pratique ; il faut répéter tous les jours son rôle sur le théâtre du monde, au-lieu de le lire derriere la scene.

Ce reproche doit moins s'appliquer aux François qu'à toutes les autres nations européennes ; la société en France est continuellement aux prises avec elle-même. Le livre pratique du monde est si feuilleté, que ses feuillets en sont

resque usés; plusieurs endroits de ce
vre tombent en pieces; on les dé-
nire tous les jours, & on en rappro-
he tous les jours les lambeaux.

Les Européens sont extrêmes en tout.
y a des peuples qui ne se rappro-
ient pas assez d'eux-mêmes; il y en
d'autres qui se rapprochent trop.

LETTRE XXI.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

TU veux être instruit de la perfec-
on où les Européens ont porté l'art
e la guerre. Sache donc qu'il s'est fait
ne grande révolution dans cette bran-
ie du pouvoir politique.

Les Romains, qui firent la conquête
u monde par les armes, avoient mis
oute leur attention à perfectionner la
scipline militaire; mais après eux, au-
une nation n'ayant formé le plan d'en-
ahir l'univers, elle dégénéra beaucoup:
e n'est pas qu'on ne fît continuellement
guerre; mais on se battoit comme
on pouvoit.

Il y avoit déja quinze cents ans qu'on s'ôtoit la vie assez irréguliérement, lorsqu'un Prince d'Allemagne, en dernier lieu, apprit à toutes les Puissances à se tuer méthodiquement, & on adopta ses maximes.

Aujourd'hui toutes les troupes de l'Europe sont habillée à la Prussienne, marchent à la Prussienne, font l'exercice à la Prussienne, portent les armes à la Prussienne, campent à la Prussienne, se battent à la Prussienne, vivent à la Prussienne, & se tuent à la Prussienne; & Frédéric, qui est ce Prince, a donné des leçons de guerre à tous les Souverains : & tu peux bien imaginer qu'il a eu par-là l'avantage; car on ne bat pas son maître.



LETTRE XXII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

JE t'ai parlé dans mes précédentes du luxe des habits, des meubles, des maisons; mais aurois-tu jamais imaginé qu'il

y eût un luxe de chiens; & qu'un animal, à charge à l'humanité, devînt un objet de vanité.

J'allai derniérement chez un Gentilhomme François à la campagne, qui en a une meute de deux cents seulement. Il me fit voir lui-même les curiosités de son château; & entre plusieurs magnificence qu'il me fit voir, il n'oublia pas celle de ses dogues.

C'est, me dit-il, une fondation de famille: mon grand-pere avoit cinquante chiens; mon pere en entretenoit une fois autant; & comme les bons établissements, ajouta-t-il, doivent augmenter, j'en nourris deux cents.

Monsieur, lui dis-je, ces animaux vous coûtent-ils beaucoup à entretenir? Pas considérablement, me répondit-il; c'est à peu près la même somme qu'il m'en coûteroit pour donner une bonne éducation à trois de mes enfants, ou pour marier tous les ans une demi-douzaine de pauvres filles à la campagne: mais vous voyez bien que l'emploi que j'en fais est beaucoup plus noble; car parmi les magnificences qui distinguent la noblesse de France & celle d'Angleterre, celle d'une nombreuse meute est la plus magnifique.

Des chiens nous passâmes aux tigres, aux léopards & aux lions; car ce Gentilhomme joint au luxe des chiens nés en Europe, celui d'un grand nombre d'animaux venus d'Afrique.

Ce luxe n'est pas né par hasard chez les particuliers; il tire son origine de l'exemple du Prince. Le Roi de France a des chiens, des singes & des éléphants; il n'en a pas fallu davantage pour établir les meutes & les ménageries dans tout le Royaume.

LETTRE XXIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Venise.

Venise n'est point taillée pour les Sciences; les amusements & les plaisirs prennent trop sur les citoyens : ils n'ont pas le loisir d'être savants; on se contente d'un je ne sais quoi de libre & d'enjoué qui ressemble à de l'esprit. Les nobles, qui veulent acquérir la réputation d'hommes de Lettres, forment

de grandes Bibliotheques ; & cela passe ici pour de la littérature.

Comme la tranquillité des écoles est imcompatible avec le bruit & les acclamations des plaisirs de Venise, on a transféré le savoir à Padoue. Cette Ville est aujourd'hui la mere nourrice des savants Vénitiens ; mais on la soupçonne de donner du mauvais lait à ses nourriçons. Ceux qui sortent de cette école n'ont pas l'esprit formé, mais enflé. Heureusement personne ne s'embarrasse gueres des sciences ; & tout autre savoir que celui de la politique, passe pour aussi vain qu'inutile.

LETTRE XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Ministre, à Pékin.*

De Paris.

IL y a une science en Europe qu'on étudie toujours, & qu'on n'apprend jamais ; je veux dire celle des intérêts des Princes. Et il faut bien qu'il y ait une cause morale ou physique qui empê-

che qu'on n'y faſſe des progrès ; car on a écrit plus de livres ſur cette matiere, que ſur toute autre ; & cependant elle n'eſt pas encore connue. Il ſemble que lorſqu'on veut répandre plus de clarté ſur les intérêts des Princes, c'eſt alors qu'on y jette plus d'obſcurité. Les Souverains, qui en ſont l'ame, les méconnoiſſent ; ils prennent preſque toujours le change. Comment pourroit-on réſoudre pour eux ce qu'ils ne peuvent point réſoudre eux-mêmes ? Il n'y a qu'une choſe ſur laquelle ils ne ſe trompent jamais, qui eſt le deſir de s'agrandir, de dominer, de devenir puiſſants : ils ſont sûrs de leur ambition ; mais incertains ſur les moyens de la ſatisfaire. Ils prennent les déſavantages pour des avantages : preſque toujours le chemin qu'ils ſe frayent pour arriver à la grandeur, les conduit à l'abaiſſement. Il n'y a point de ſociété en Europe qui ait plus beſoin de tuteurs que celle de ſes Rois.

Les intérêts des Princes n'ont aucun point fixe & permanent ; ils varient à l'infini : l'imagination, toute active qu'elle eſt, ne peut en ſuivre les traces. Un traité imprévu, une nouvelle

alliance, une irruption, une mort, un mariage, la naiſſance d'un Prince, un ſiege, une bataille les changent du blanc au noir. Les anciennes combinaiſons ne ſervent plus; il faut en faire de nouvelles, qui bientôt elles-mêmes ſont détruites par d'autres.

Pour connoitre les intérêts des Princes, il faudroit les définir, & ſavoir en quoi ils conſiſtent. La plus excellente de toutes les politiques ſur ces intérêts, ſeroit d'en arrêter la roue. Si les Princes venoient une fois à s'entendre ſur ce mot, leurs menées ſeroient différentes. Il y a pluſieurs ſiecles que les cabinets d'Europe employent les intrigues & les négociations pour connoître ces intérêts; il eſt étonnant qu'il ne ſe ſoient pas encore apperçus qu'ils travaillent eux-mêmes de toutes leurs forces à les méconnoître.



LETTRE XXV.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

PAris eſt un vrai cloaque. Cette Ville eſt remplie d'ordures. La diſſolution, la débauche & l'infamie y découlent de toutes parts. Trente mille courtiſannes ſe levent ici tous les matins pour ſe proſtituer, & plus de ſoixante mille citoyens ſe ſont livrés le ſoir à la débauche avec elles. Voilà donc cent mille membres de l'Etat qui ſe ſont corrompus. Ce n'eſt pas tout. Cette tolérance autoriſe les femmes, à qui il reſte quelque retenue, de ſe livrer au crime : de maniere que l'incontinence eſt ici un vice général.

On dit pour raiſon qu'on mépriſe les courtiſannes de profeſſion. Ce n'eſt pas aſſez ; il faudroit les bannir de la ſociété.

Les tribunaux de juſtice, & ceux qui ſont à la tête de la légiſlation, paſſent leur vie à imaginer des réglements pour entretenir

entretenir une bonne police. Il eſt ſurprenant qu'il ne leur ſoit jamais venu dans l'eſprit d'en faire aucun contre ce vice, qui trouble le plus l'ordre civil, & ſans quoi il eſt impoſſible que la meilleure inſtitution ne ſe corrompe. Il eſt vrai qu'il y a des loix contre l'incontinence publique ; mais on ne les fait pas valoir : ce qui eſt le même que s'il n'y en avoit point.

Si nous tolérions à la Chine de ſemblables dépravations, nos meilleures loix feroient ſans effet ; & notre Gouvernement, qui paſſe pour le plus ſage du monde, périroit d'abord. Si quelque choſe ſoutient chez nous cet ordre claſſique qui fait l'admiration de l'univers, c'eſt cette attention particuliere que nous avons de prévenir la débauche. Parmi une foule de cauſes, qui empêchent de prévenir ces vices en France, il en eſt une qui ſuffit pour l'entretenir : je veux dire que les grands ſont les premiers à la protéger.

L'incontinence trouve ici un aſyle juſqu'au pied du trône. Il faudroit, pour l'extirper, violer l'immunité des Rois ; entrepriſe qui eſt toujours au-deſſus des loix & des tribunaux établis pour veiller ſur les mœurs.



LETTRE XXVI.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

IL y a dans Paris des divertiſſements qu'on ne ſauroit prendre, ſans en avoir l'imagination ſalie. Le crime y paroît nud ; on ne ſe donne pas même la peine de le couvrir d'une légere gaze. Telle eſt une rapſodie de chants & de danſes, qu'on appelle ici *l'Opéra comique ;* mais qui, ſelon moi, eſt le ſpectacle le plus ſérieux de la nation : car rien n'eſt moins comique pour un Etat, que la corruption des mœurs de ſes citoyens.

Il eſt difficile de pouvoir raſſembler tant d'obſcénités dans un même lieu, & un ſi grand nombre de ſpectateurs de l'un & de l'autre ſexe, pour les entendre. La ſalle de cet Opéra ne déſemplit point ; on s'y porte. Ses entrepreneurs ſont obligés de refuſer tous les jours la moitié de l'argent de ceux qui voudroient avoir part à cette débauche théâtrale.

On a ſouvent voulu détruire ce divertiſſement dangereux ; car le Gouvernement François ſe ſouvient quelquefois qu'il faut qu'un peuple ait des mœurs ; mais il renaît toujours de ſes cendres : on diroit que l'Opéra comique à Paris eſt un mal néceſſaire. J'y fus entraîné moi-même ces jours paſſés par la foule.

Comme preſque tout Paris me connoît aujourd'hui pour Chinois, l'aſſemblée eut les yeux fixés ſur moi pendant que ce ſpectacle duroit, pour ſavoir comment je le trouvois. Mes regards & ma contenance lui firent aſſez juger que je le mépriſois. Ce mépris n'empêcha pas que je ne reçuſſe le lendemain la lettre ſuivante. C'eſt un entrepreneur de ſpectacles, qui voudroit établir à Pékin un Opéra comique. J'aurois dû brûler cette lettre : mais je te l'envoye, afin qu'elle te ſerve d'amuſement.

Monſieur le Chinois,

» Je ſuis le plus habile garçon qu'il » y ait en Europe pour lever une » troupe de Comédiens, & former un

» ſpectacle de chants & de danſes. Tout
» Paris pourra vous dire que j'ai fait
» des prodiges dans ce genre. Il y a
» environ vingt ans que je fis rançon-
» ner la Ville de Lyon avec une com-
» pagnie d'Acteurs & d'Actrices, qui
» n'étoient que des ſtatues mouvantes. Il
» eſt vrai que je fis banqueroute; mais
» cela ſeul prouve mon habileté. Je ſuis
» le reſtaurateur, & preſque le fon-
» dateur du célebre Opéra comique
» de Paris. C'eſt un des plus beaux
» monuments de notre ſiecle. On m'eût
» déja élevé une ſtatue vis-à-vis le
» théâtre de la foire St. Laurent, ſi les
» filles de proſtitution, qu'on eſt obligé
» d'employer à ce ſpectacle, n'avoient
» occaſionné plus de maladies dans le
» public, qu'elles ne l'ont diverti par
» leurs chants & par leurs danſes; ce
» qui balance un peu ma gloire, & a
» ſuſpendu juſques ici le ciſeau du ſculp-
» teur en pierre.

» J'ai un autre talent ſupérieur, qui
» eſt celui de faire des entrepriſes de
» théâtre ſans argent. Je n'avois ni ſol,
» ni maille, lorſque je levai, il y a douze
» ans, une troupe pour l'Angleterre,
» & fis paſſer la mer à vingt Acteurs,

» sans leur donner une obole. Et si vous » connoissiez, Monsieur le Chinois, l'a» vidité de nos Comédiens pour les es» peces, vous mettriez cet endroit de ma » vie au rang des plus grands prodiges. » Il est vrai que quelque temps après » mon arrivée dans la Grande-Bretagne, » ces malheureux histrions prirent la loi » contre moi, & me firent mettre en » prison; mais je n'en avois pas moins » trompé leur avarice, en les séduisant » jusques au point de leur faire passer » la mer.

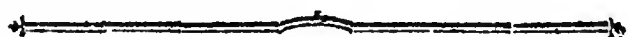
» J'ai toujours eu des vues généra» les. A la suite du projet d'Angleter» re, je formai celui d'établir une Co» médie françoise à l'Amérique; mais » on m'assura que les sauvages de ces » contrées n'aimoient point le spec» tacle.

» Je tournai alors mes regards du » côté du Japon; & j'aurois entrepris » ce voyage avec une troupe, si je n'a» vois su, par un Hollandois, qu'on y » brûle ceux de notre profession. Le » Gouvernement a peur que les Comé» diens François n'apportent la Reli» gion chrétienne dans l'Empire. Quelle » ignorance! Ces gens-là ne connois-

» ſent pas les mœurs de nos Acteurs
» & de nos Actrices ; ce ſeroit bien
» plutôt le moyen d'empêcher qu'elle y
» pénétrât jamais.

» Enfin, ayant appris que l'Empe-
» reur de la Chine encourageoit les
» arts, & qu'il étoit fort curieux de
» ſpectacles, je propoſe à votre Cour
» l'établiſſement d'une Comédie Fran-
» çoiſe à Pékin, où on jouera deux fois
» la ſemaine de petits Opéra comi-
» ques, comme *la Servante maîtreſſe*,
» *le Coq du village*, *Blaiſe le ſavetier*,
» & autres pieces qui divertiront beau-
» coup l'Empereur & le peuple Chi-
» nois. Il y aura peut-être quelque pe-
» tite difficulté par rapport à la lan-
» gue ; mais j'ai bien fait jouer à Lon-
» dres, *Timon le Miſanthrope*, *l'Embar-
» ras des richeſſes*, *& les Amants ma-
» gnifiques*, devant des Anglois qui n'en-
» tendent pas le François, & qui fai-
» ſoient ſemblant de l'entendre. Si vous
» voulez protéger ce projet, & porter
» l'Empereur a établir un ſpectacle Fran-
» çois dans la Capitale de ſon Empire,
» vous y aurez, vous & vos femmes,
» votre place gratis, tout le temps qu'il
» ſubſiſtera.

» Je ne demande point d'argent d'a-
» vance ; je vous prie ſeulement de me
» faire compter cent mille écus pour les
» fraix du voyage. »



LETTRE XXVII.

Le même, au Mandarin Chef du Commerce, à Pékin.

De Paris.

On voit ici une race d'hommes qui ſe font les valets de la ſociété marchande, qu'on nomme banquiers. Ces gens-là n'ont d'autre emploi que celui de payer de l'argent ; ce ſont les caiſſiers publics du commerce : ils paſſent leur vie à compter des eſpeces. Ils ont l'argent de tout le monde, & ne font que rendre celui qu'on leur a confié. Ils prennent ſi peu de choſe pour l'embarras qu'ils ont de ſe mêler de vos affaires, qu'on ne peut s'empêcher de leur être obligé de la peine qu'ils veulent prendre.

Le grand chemin des remiſes n'eſt pas celui qui leur rend le plus d'argent ; les

petits ſentiers détournés ſont ceux qui les enrichiſſent davantage ; c'eſt le grimoire de leur profeſſion : plus ils ſont experts dans ces détours & dans ces labyrinthes de la banque, & plus leur fortune approche de l'étonnement.

Si ces gens-là ſont néceſſaires d'un côté, ils ſont très-nuiſibles de l'autre ; ils favoriſent les évaſions. Les citoyens qui veulent s'expatrier, & s'enfuir avec toute leur fortune, s'adreſſent à eux ; ils leur remettent tout leur bien ſur un petit morceau de papier, qui leur eſt payé comptant dans l'étranger. De cette maniere, ils privent l'Etat d'une richeſſe qui lui appartient. Les Princes devroient bannir les banquiers, & les regarder commme des receleurs, qui fourniſſent des moyens aux mauvais citoyens, d'appauvrir la République.

LETTRE XXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

J'Aſſiſtai ici, ces jours paſſés, à un grand mariage, quoiqu'un peu diſproportionné. Un individu de cinq pieds & demi de haut, ſe maria avec un élément de ſix mille lieues de long. Le Doge de Veniſe épouſa la mer. Toute la Seigneurie aſſiſta à ſes noces, & fit beaucoup d'honneur aux nouvaux mariés.

Quoique la polygamie ſoit défendue chez les Princes chrétiens, il eſt permis à celui-ci de paſſer tous les ans en ſecondes noces. Le Doge de Veniſe épouſe toujours, & ne conſomme jamais : il a le privilege d'être impuiſſant, & bien lui en vaut ; car s'il couchoit une ſeule nuit avec ſon épouſe, le lit de ſes noces deviendroit ſon tombeau : en un mot, pour conſommer le mariage, il faudroit jetter le Doge au fond de la mer, & on ſe contente d'y jetter un anneau.

Quoique l'hymen de ce Prince soit indiqué à un certain jour marqué, il n'arrive pas toujours que ce soit celui du mariage. Les vents & les tempêtes en retardent quelquefois la célébration : on est obligé alors de différer les noces ; car si l'épouse étoit de mauvaise humeur, elle pourroit, en engloutissant l'époux, le faire périr par la jouissance.

Quand rien ne retarde l'hymen, le Sérénissime monte sur un vaisseau d'or, & épouse cet élement à la face du Sénat & d'une foule d'étrangers, qui accourent de toutes parts pour assister à ses noces .... Je voudrois qu'on réformât les usages ridicules.

On dit, pour raison de cette cérémonie, qu'elle est en mémoire de l'empire que les Vénitiens eurent autrefois sur la mer ; mais cet empire a fini. Pourquoi conserver la figure, quand la réalité n'existe plus ?





LETTRE XXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-fe, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a en France un luxe encore très-fragile; c'eft celui des porcelaines. Il eft plus coûteux qu'aucun que la vanité humaine ait jamais imaginé.

Je tremble pour cette fociété-ci, lorfque je fais réflexion qu'il ne faut que la moindre fecouffe pour ruiner une maifon de fond en comble; & qu'un chat, d'un coup de patte, peut envoyer à l'hôpital une famille entiere de citoyens. C'étoit nous qui fourniffions autrefois ce luxe à la France; mais comme nous fommes éloignés de cette Monarchie, & que la vanité preffoit de toutes parts, on a établi des manufactures de porcelaine à Paris: Vincennes & St. Cloud font devenus la Chine de la France, & font chargés aujourd'hui de la ruiner.

Il eft d'autant plus facile aujourd'hui

de ſe pourvoir de ce luxe, qu'un chacun l'a à ſa porte.

On prétend que, vers le milieu du ſiecle paſſé, quelques aſſiettes & une jatte de porcelaine formoient un luxe en France : ce luxe ne ſe trouvoit que chez les Princes du Sang, ou dans les maiſons des premiers Seigneurs du Royaume : aujourd'hui il eſt général, & eſt deſcendu chez le peuple, où il a introduit l'indigence ; car chez une nation dont l'adminiſtration ne regle point les deſirs, & où la vanité publique a ſes coudées franches, le luxe eſt toujours compagnon de la pauvreté. Entre pluſieurs déſordres qu'elle y cauſe, elle y gêne preſque toujours la propagation.

On m'a montré ici, dans un hôtel, la repréſentation du mariage de notre Empereur en figures de la Chine, pour ſervir d'ornement à un appartement qui a coûté cent mille francs : ceux qui connoiſſent les facultés du Seigneur François qui en a fait l'emplette, prétendent que ce mariage de porcelaine empêche celui de deux de ſes filles.

LETTRE XXX.

Le même, au Mandarin qui préside sur les Sciences, à Pékin.

De Paris.

LA littérature en France est fort commode. On peut lire un *in-folio* sur une feuille volante. Il y a des gens exprès à Paris qui parcourent les ouvrages en grand, pour faire au public le plaisir de les lui présenter en petit. Ces hommes laborieux, dévoués à l'oisiveté publique, s'appellent Journalistes : nom qui leur convient parfaitement ; car ils vivent au jour la journée.

Lorsqu'il paroît un livre, ils le saisissent, le feuilletent d'un bout à l'autre, & en font l'extrait. Ne crois pas que ce soit pour en juger : leur sentence est déja passée. Ils savent par avance les ouvrages qu'ils doivent louer, & ceux qu'il leur convient de critiquer. Leur plume est en sous-commandement. Elle est guidée par l'argent des Libraires ou des Auteurs, dont ils vantent les livres

dans la proportion de la récompenſe qu'ils en reçoivent. Le prix, pour la louange de chaque ouvrage, eſt fixé. L'apologie d'un *in-folio* eſt plus chere que celle d'un *in-quarto* ; & celle-ci coûte plus que celle d'un *in-octavo*. Réglement néceſſaire ; ſans quoi un miſérable petit Auteur *in-douze*, pourroit faire autant de bruit dans le monde, que l'Ecrivain du plus grand livre.

Cet arrangement ne garantit pas néanmoin de la critique : car, comme on ne peut pas acheter les ſuffrages de tous les Journaliſtes de Paris, dont le nombre eſt conſidérable, il arrive que la plupart ſe croyent en droit de dire du mal d'un livre, par la raiſon qu'on ne leur a pas donné de l'argent pour en dire du bien. Ainſi il eſt ordinaire de voir un ouvrage exalté dans un extrait, & déchiré dans un autre.

Tu croiras peut-être que ces juges de la littérature ſont des génies ſupérieurs : mais ils ne ſont rien moins que cela. Quand un Auteur a manqué ſon coup, & qu'il a échoué dans le monde par quelque brochure, ſon parti eſt pris ; il ſe fait Journaliſte.

Alors, au-lieu d'expoſer ſes écrits à

la cenſure, il critique ceux des autres. Il eſt vrai qu'il en revient un avantage à la ſociété générale; car au-lieu d'être tourmentée par des écrits originaux, on ſe contente de l'ennuyer par des copies.



LETTRE XXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

IL y a dans cette Ville quatre ſpectacles divins, qui attirent un grand nombre de ſpectateurs. Ce ſont des maiſons religieuſes de filles, qui adorent Dieu en muſique. Il y a pluſieurs repréſentations par ſemaine, il n'en coûte pas tant qu'à l'Opéra ou à la Comédie. On peut, à peu de fraix, ſe donner ce ſaint divertiſſement. Chacun de ſes théâtres ſe diſtingue par ſon genre de muſique. La *Pieta* * prie Dieu avec

* Conſervatoire.

le violon ; les *Mendicanti* avec la flûte ; *l'Hospitaleto* avec le flageolet, & les *Incurables* avec le tambour.

Ce dernier est plus à la mode que les autres. Son parterre (je veux dire l'Eglise) est toujours plein. Il faut s'y rendre à bonne heure, si on veut avoir part à ses représentations.

Au reste, les Actrices de ces quatre saintes scenes n'ont pas les mœurs aussi corrompues que celles des théâtres profanes. Leur vie est moins scandaleuse : on ne les voit qu'au travers d'une grille : il n'y a que leurs Directeurs qui ayent le droit de les faire sortir, & qui joignent à ce privilege, celui de les corrompre.



LETTRE XXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef du Commerce, à Pékin.*

De Paris.

A La Chine, chaque négociant est la premiere personne de son commerce ; en Europe, il n'est que la seconde.

Une ſorte d'hommes, qu'on appelle Agents de change, ou Courtiers, font vos affaires, & ſe donnent tous les mouvements poſſibles pour vous enrichir, ſans preſque que vous vous en mêliez. Ils vous avertiſſent tous les matins du cours du change, & vous donnent un état du prix de chaque marchandiſe. Ils font des achats pour vous, paſſent des ventes des effets que vous avez, & réduiſent les traités au point, qu'on n'a qu'à les ſigner, pour que les affaires ſoient conſommées.

Ces gens-là ſeroient fort utiles au commerce, s'ils ne le gênoient eux-mêmes; mais cette induſtrie met un impôt ſur la marchandiſe; ce qui diminue le débit, dans la proportion de la taxe qu'ils y établiſſent; car la conſommation eſt toujours relative au bas prix. Deux ou trois cents de ces agioteurs particuliers détournent une ſomme conſidérable à leur profit; ce qui diminue beaucoup le profit général.

Il n'eſt pas permis ici, ni dans la plupart des Villes de ce Royaume, de ſe faire Courtier ou Agent: le Roi ſeul donne la permiſſion d'établir cette contribution ſur le trafic: on achete ce droit de Sa Majeſté.



LETTRE XXXIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

EN France, les Auteurs ſont fort rares. Ce n'eſt pas que cette Monarchie manque de faiſeurs de livres. Jamais elle ne fut plus féconde en écrivains: mais il n'y en a qu'un petit nombre qui mérite ce titre.

Tu ſeras étonné ſans doute de ce que ce Royaume, qui paſſe pour un des plus lettrés de l'Europe, n'ait, au moment que je t'écris, que deux Auteurs de nom. L'un s'appelle Monteſquieu, & l'autre Voltaire; encore y a-t-il beaucoup à dire ſur leurs ouvrages.

La poſtérité aura quelque regret que le plus celebre des deux n'ait fait que le Roman de la politique. L'Eſprit des Loix, qui eſt de ſon invention, eſt un ouvrage purement idéal. Il ne convient à aucun peuple de l'Europe, & encore moins au ſiecle dans lequel il eſt écrit.

L'Auteur définit les trois ſortes de Gouvernements. Il dit que l'un eſt fondé ſur la vertu; l'autre ſur l'honneur, & le troiſieme ſur la crainte : mais il ſemble qu'il oublie que toutes les conſtitutions ſe ſont éloignées de leurs principes, & qu'elles appuyent maintenant ſur toute autre choſe que ſur le fondement qu'il leur donne.

Pour expliquer l'Eſprit des Loix, comme il l'entreprend, il faudroit que ces loix fuſſent dans leur vigueur : or, les Gouvernements d'Europe ſe gouvernent moins aujourd'hui par les loix que par la corruption des loix.

Il y a un autre défaut dans cet ouvrage, qu'on reproche rarement aux Auteurs Européens; c'eſt qu'il eſt trop laconique. L'Auteur ne dit que les choſes; il oublie les paroles. Il arrive ſouvent que ces choſes privées de mots ſont obſcures, & quelquefois même inintelligibles. Je ne dis point que la préciſion ne ſoit la premiere partie de la diction; mais il faut, pour m'exprimer ainſi, qu'elle ne ſoit pas trop préciſe. L'expreſſion doit avoir ſa meſure. Une penſée, dans une tournure trop petite, eſt eſtropiée ; dans une trop

grande, elle eſt diffuſe. Il ne ſuffit pas qu'un Auteur s'entende en écrivant; il faut encore que les autres l'entendent.

Voltaire, au contraire, n'a point écrit des choſes; il n'a fait des livres que pour les remplir de paroles. Cet Auteur a un magaſin aſſorti de termes & de mots de bon alloi. C'eſt la meilleure manufacture de phraſes qu'il y ait en Europe. Il a porté le coloris de l'expreſſion au plus haut degré de perfection où la peinture littéraire puiſſe arriver. Son vernis éblouit au point, qu'on oublie qu'il en impoſe à ſon âge & aux ſiecles futurs, par des faits impoſteurs.

Si on ôtoit de ſes écrits l'arrangements des mots, & la tournure des phraſes, il ne reſteroit de ſes livres que le papier.

Il manque quelque choſe à tous ſes meilleurs écrits. Il n'y en a aucun d'achevé. Le ſeul, qu'on regarde comme fini, eſt celui qui paſſe pour le plus impie.

Je pourrois te parler d'un troiſieme Auteur, qu'on nomme Jean-Jacques Rouſſeau, dont la réputation commence

à s'établir : mais celui-ci ne fait encore que glaner devant ces deux premiers ; & la distance qui lui reste à parcourir pour arriver jusqu'à eux, est encore immense. Jean-Jacques est à mille lieues de Montesquieu, & à cinq cents lieues de Voltaire.

Après Rousseau ou avant lui, est un quatrieme écrivain, qui a fait un livre, qui s'appelle l'Esprit. Cet Esprit a fait la guerre au corps de l'Auteur ; car il a manqué de le faire envoyer aux galeres. Le Parlement de Paris a pris fait & cause, & n'a pas paru entendre raillerie sur les maximes qu'il contient. Il a fallu que l'Auteur avouât publiquement qu'il n'avoit point d'esprit ; & l'aveu s'est trouvé plus vrai que le titre de l'ouvrage : car j'ai passé ce livre au creuset ; & après l'opération, l'Esprit a disparu, il n'a resté que la matiere.



LETTRE XXXIV.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

ON travaille ici à un Dictionnaire immenſe. Les Libraires, qui veulent le vendre, diſent qu'il contiendra toutes les ſciences : auſſi s'appelle-t-il Encyclopédique, d'un nom Grec, qui veut dire univerſel. Cinq ou ſix hommes, qui ſavent peu, doivent le remplir de ſavoir. Le goût, l'eſprit, l'érudition s'y rencontreront. Tout ſera dans ce livre : il n'y manquera que le génie.

Comme l'Encyclopédie ne paſſe pas pour bien orthodoxe ſelon la morale chrétienne, on le proſcrivit d'abord : mais il y a quelque temps qu'il fit ſa paix avec la religion, & s'accommoda avec le Ciel. On lui permit de nouveau l'impreſſion, à condition que le Gouvernement feroit ſemblant de ne pas s'en appercevoir. C'eſt un détour que prennent ceux qui ſont à la tête de cette adminiſtration, pour qu'on ne

mette pas sur leur compte les impiétés & les héréfies qui se publient dans le Royaume.

Les différentes connoissances de l'esprit humain y seront dans un ordre grammatical; & tout le savoir de l'Europe estropié alphabétiquement. Tant pis pour les acheteurs, s'il y a des lettres plus stériles en sciences que d'autres. Pour moi, si on détailloit ce grand ouvrage, je voudrois faire l'emplette de la lettre C, persuadé que je trouverois beaucoup d'absurdités dans l'article de la Chine.

Les Dictionnaires sont beaucoup à la mode en Europe, & sur-tout en France : & c'est peut-être une des raisons qui font que les sciences y déclinent tous les jours. Ces livres sont des bibliotheques très-imparfaites; ils sont composés de rapsodies prises çà & là, qu'on présente au lecteur méthodiquement. Un savant, qui a rangé par ordre alphabétique un Dictionnaire dans sa tête, sait beaucoup de choses inutiles, & en ignore une infinité de nécessaires.

Si quelque savant Bonze Européen vouloit introduire cette méthode litté-

raire dans notre Empire, il faudroit l'en empêchér.

Les connoiſſances ſeroient d'abord perdues à la Chine, ſi la maladie des Dictionnaires attaquoit nos Auteurs claſſiques. Il faut que chaque livre contienne une ſcience, & non pas que toutes les ſciences ſoient contenues dans un livre. Ce mélange de ſavoir, qui fait qu'après avoir parlé de Dieu, on parle de Diomede, confond toutes les idées, & coupe le fil des idées analogues aux choſes. L'eſprit, qui s'accoutume à ces tranſitions ſubites, n'eſt plus propre aux études ſuivies & méthodiques que demandent les ſciences abſtraites.

Une converſation, qui ſeroit comme un Dictionnaire, formeroit un entretien ridicule; or, on ne doit jamais lire différemment de ce qu'on parle.



LETTRE



LETTRE XXXV.

Le mêne, au même à Pékin.

De Paris.

ON voit des Gouvernements en Europe bien plaisants; car ils sont fondés sur un bon plaisir. Il n'y a point d'appel dans ces états, à un *je le veux, je l'ordonne, ou tel est notre bon plasiir.* Quand ces mots sont prononcés une fois, tout est consommé.

S'agît-il de la ruine de l'Etat; fût-il question de la perte entiere de la Monarchie, ou de la destruction totale de la nation : il faut que la sentence ait son plein effet.

On dit pour raison, que les mots ont été imaginés pour éviter les longueurs ordinaires des délibérations. Il est vrai qu'on a bien plutôt fait de dire, *je le veux*, que d'assembler un conseil d'hommes sages pour savoir si l'on doit vouloir.

Ces paroles, une fois lâchées, tiennent lieu de tout : quoiqu'elles n'ayent rien

de ſatisfaiſant, il faut qu'elles ſatisfaſſent tout le monde.

Le Roi s'engage-t-il dans une guerre contraire aux intérêts de la nation ; y perd-il 5 ou 6 cents mille citoyens à propos de rien ; cette guerre abſorbe-t-elle toutes les richeſſes de l'Etat, & cauſe-t-elle un déſordre affreux dans les finances ; le peuple en ſouffre-t-il des maux incroyables : ſi on lui demande compte de cette conduite contraire au droit des gens de la nation, voici ſa réponſe : *tel eſt notre bon plaiſir.*

Si on met à la tête des armées des Généraux qui n'entendent rien à la guerre ; qui livrent des batailles quand il faudroit faire des ſieges ; qui ſe perdent en marches & contre-marches, au-lieu d'aller droit à l'ennemi ; qui déſolent tout par leurs brouilleries particulieres ; ſi l'on diſgracie des Miniſtres habiles pour en mettre d'autres à leur place, gauches & mal-adroits, & qui n'ont d'autre mérite que celui de plaire à une femme : c'eſt un effet qui réſulte encore ici de *ce bon plaiſir.*

Si les premieres charges de la Monarchie ſont remplies par des hommes ſans capacité ; ſi tous les poſtes & les

emplois se vendent, que ce ne soit ni aux services, ni aux talents qu'on les donne, mais à l'argent seulement : cela est ainsi, parce que c'est *son bon plaisir*.

Je ne connois point de Gouvernement sur la terre plus malheureux que celui qui est fondé sur le plaisir d'un mortel, qui cause la douleur de tous les autres.

Il y a, dans l'Etat dont je parle, un écrit en caracteres gothiques dans tous les tribunaux, & qu'on conserve dans chaque Cour de justice. Il a pour titre, Constitution politique & civile de la Monarchie. Je l'ai lu d'un bout à l'autre; je le trouve par-tout contradictoire avec l'administration présente. Le Roi ignore qu'il existe. Je ne crois pas qu'aucun de ses sujets lui en ait parlé une fois en sa vie. On voit dans cette nation un corps qui représente, qu'on nomme Parlement, & qui a été institué, dit-on, pour défendre les droits du peuple. Son affaire est d'empêcher que les citoyens ne soient foulés, & que le pouvoir despotisque du Prince ne prenne le dessus sur eux : mais s'il veut s'aviser de faire des remontrances, on le casse, ou on l'exile; & il ne lui est

permis de retourner, qu'à condition qu'il fera ce qu'on voudra. On dit que ce corps a dans ses mains le dépôt des loix; mais cela ne peut pas être; car on ne sauroit garder ce qui n'existe pas. Les loix de cette Monarchie (quoiqu'en dise sa constitution) sont dans la tête du Prince; & le Parlement n'est pas le maître de sa tête. Une preuve convaincante qu'elles sont en lui, c'est qu'il peut, de son autorité & pleine puissance, abroger toutes les anciennes, & en substituer d'autres à leur place, conformes à *son bon plaisir*, sans qu'aucun corps puisse s'y opposer.

Les politiques Européens, qui, à ce que je soupçonne, parlent toujours de ce qu'ils n'entendent pas, veulent donner un ordre à ce pouvoir arbitraire; ils disent que les pouvoirs intermédiaires subordonnés & dépendants constituent la nature de ce Gouvernement: mais quand on fait cela, on fait seulement que le Gouvernement, dont il est ici question, est despotisque, puisque ces pouvoirs intermédiaires dépendants dépendent si bien de sa volonté, qu'il peut en disposer comme il lui plaît. Ils ajoutent que cet Etat est gouverné par des

loix fondamentales : mais ceci n'eſt pas; car pour que ces loix fuſſent fondamentales, il faudroit qu'elles fuſſent invariables, & elles ne le ſont point. Ces loix, ajoute-t-on, ſuppoſent des canaux moyens, par où coule la puiſſance monarchique. Il ne ſauroit y avoir des canaux fixes dans un Etat où la puiſſance du Prince paſſe où il veut, & ſon deſpotiſme par l'endroit qu'il lui plaît.

Point de nobleſſe, continuent ces politiques, point de Monarque. En France, il y a un Monarque, & il n'y a point de nobleſſe; je veux dire un corps de nobles qui balancent l'autorité du Prince. Le Roi eſt le maître des biens & de la vie de ſes ſujets : il peut donner la mort au dernier de l'Etat, comme au premier. Aucun corps politique & civil ne ſauroit réſiſter à ſa puiſſance, parce qu'il a en main la force de l'Etat; c'eſt-à-dire, la milice dont il diſpoſe; & s'il n'en diſpoſe pas toujours au préjudice de ſes peuples, c'eſt qu'il ne convient pas toujours à ſes intérêts d'uſer de toute ſa puiſſance.

Peut-être que, dans leur premiere origine, les choſes étoient comme les po-

litiques les représentent ; mais elles ont dégénéré : maintenant la volonté du Prince fait pencher la balance du côté qu'il veut ; & s'il trouve quelque part de la résistance, il acheve de tout abymer. Les grands corps, comme ceux des Parlements & de la noblesse, ont perdu leurs prérogatives. Il falloit s'opposer par gradation aux progrès du despotisme, suivre les Rois pas à pas ; sur-tout empêcher qu'ils n'eussent des armées à leur disposition : car quand on a la force en main, on est toujours tenté d'en abuser.

C'est aujourd'hui une question en politique, de savoir par où la corruption a commencé ; si ce sont les Souverains qui ont corrompu leurs sujets, ou si les sujets leur ont fourni eux-mêmes les moyens de les corrompre. Mais de quelque maniere que soit venue la corruption, il est certain qu'elle existe, & avec elle le pouvoir absolu.

Il n'y a pas aujourd'hui une demi-nuance de différence, de ce Gouvernement à celui de Constantinople. Le Roi de ce peuple, & un Sultan des Turcs, sont deux Princes égaux en autorité & en despotisme. Le Monarque François,

qui occupoit le trône de cette Monarchie avant celui qui y regne aujourd'hui, disoit que de tous les Gouvernements du monde celui du Grand-Turc lui plaisoit davantage. Il louoit ce qu'il aimoit.



LETTRE XXXVI.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

JE vis l'autre jour dans une assemblée un cavalier bien content de lui-même. Ce n'étoit pas sans raison : car il est couru des femmes, & est l'Adonis des belles. Il est vrai qu'il a toutes les qualités distinctives pour plaire au beau sexe ; car, sans compter qu'il sourit joliment, qu'il a les dents belles, & qu'il chante quelques couplets, il a un assortiment tout fait de contes légers & agréables pour amuser les femmes.

Il est si aimable par lui-même, indépendamment de ses autres talents, qu'il peut parler quatre heures de suite sans qu'on puisse le décéler d'être son pla-

giaire. Il a d'ailleurs les vertus caractéristiques, qui servent à attirer sur un homme l'attention des Dames; car c'est un fat & un impertinent.

Je ne sais pourquoi les hommes ici, qui sont rebutés des femmes, en sont si humiliés; il me semble, au contraire, que leurs dédains devroient flatter la vanité, puisque cela prouve du moins qu'on n'a pas ces petites qualités, qui sont presque toujours un obstacle à la formation des grandes.

Une femme fait du bruit dans une Ville par sa beauté & ses agréments; plusieurs hommes qui ont de l'honneur, de la probité, & un mérite réel, lui adressent leurs vœux : mais ils en sont rebutés avec dédain, tandis qu'un étourdi, un évaporé, un diseur de mots paroît, l'enchante tout-à-coup, & la décide.

Lorsqu'on me dit qu'un homme n'a pu réussir auprès d'une femme, & que celle-ci, au-lieu de se rendre à ses empressements, l'honore de son indifférence, j'en conclus aussi-tôt qu'il a un mérite distingué. Je pourrois même pousser plus loin la conséquence, & ajouter que c'est précisément la raison pour

quoi un homme échoue auprès d'une femme.

La vertu & le mérite donnent une modeſtie naturelle, qui fait qu'on ſe tient ſur ſes gardes, & qu'on ne haſarde rien, tandis que le fat & le ſuffiſant ſe jettent à corps perdu dans les plaiſanteries & les ſottiſes. Le premier a l'eſprit réfléchi; le ſecond l'a libre & enjoué: or, celui-ci eſt toujours plus ſûr de plaire aux femmes.

Je ne dis point que cette regle n'ait bien des exceptions; mais ſeulement que c'eſt la regle générale.



LETTRE XXXVII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Il y a ici une guerre ouverte entre une ſorte de gens qu'on appelle politiques; j'aſſiſtai derniérement à une de leurs batailles dans le jardin des Tuileries. L'affaire s'engagea à dix heures du matin, & dura juſques à une heure après midi.

Les François ne ſont pas d'accord entre eux ſur la grandeur de leur puiſſance ; cette nation, qui ſe flatte beaucoup d'ailleurs, reſte ſouvent en-arriere de prévention à cet égard. Soit légéreté, caprice, ou eſprit de parti, il eſt certain que les autres Puiſſances belligérantes, actuellement en guerre contre cette Monarchie, ont ici leurs partiſans.

Le Roi de Pruſſe eſt très-puiſſant dans ce Royaume ; il eſt plus fort en France que dans ſes propres Etats. La Maiſon d'Autriche a également ſes défenſeurs ; & l'Angleterre & la Ruſſie ont auſſi les leurs. Cela forme à Paris quatre partis différents qui ont toujours les armes à la main ; c'eſt-à-dire, quelque nouvelle à lire.

Il arriva en dernier lieu un courier de l'Allemagne, qui apportoit la nouvelle qu'un Général de l'Impératrice-Reine avoit fait priſonnier de guerre un corps Pruſſien de ſeize mille hommes. A cet avis, le parti de nouvelliſtes Autrichiens triomphants envoya ſur le champ quelques troupes légeres de nouvelliſtes aux Tuileries, pour reconnoître le terrein & voir s'il n'y

avoit pas quelques milices du parti contraire, qui voulussent recevoir les gages de la bataille pour ce jour-là.

On lâche, pour l'ordinaire, dans ces occasions, un nouvelliste dans les lieux publics, une lettre à la main, qui, après avoir fait un cercle autour de lui, la lit à haute voix. Les nouvellistes Prussiens & Anglois étoient si consternés ce jour-là, qu'ils n'oserent se montrer; ils étoient cachés derriere les arbres qui servent à former la grande allée de ce jardin. Ils tinrent entre eux un petit conseil de guerre à la hâte, dans lequel il fut décidé, ne pouvant faire mieux, de nier le fait; c'est-à-dire, de s'inscrire en faux contre l'enlevement des seize mille Prussiens.

Alors les hostilités commencerent; un corps de Prussiens, qui étoit en embuscade, tomba sur un détachement de François, qu'il enfonça par des invectives. Les Autrichiens, voyant les François leurs alliés en déroute, se préparerent à les secourir.

Pendant ce temps-là, les Russiens, qu'on avoit toujours méprisés aux Tuileries, à cause de la lenteur de leurs opérations en Allemagne, se mêlerent

de la partie. Alors l'action devint générale. Les termes injurieux, les gros mots, les expressions passionnées s'en mêlerent. Dans toutes les disputes de parti, des invectives on passe ordinairement aux gourmades : ils se prirent aux cheveux, & se battirent comme des dogues.

Un Chevalier de St. Louis reçut, dans cette occasion, un coup de pied dans les os des jambes, qui le rendit boîteux pendant plusieurs jours. Un Avocat nouvelliste, du parti François, fut battu comme plâtre par un Prussien. Un zélé défenseur de l'armée du Prince Ferdinand enleva la perruque d'un Président à mortier, qui soutenoit le parti de la Maison d'Autriche, & le renvoya faire amende honorable à son tribunal, tête nue. Un Abbé nouvelliste, qui soutenoit publiquement qu'un Prussien pouvoit battre deux François, fut rossé par un Officier invalide François, qui n'avoit qu'un bras.

Les nouvellistes, qui soutenoient le parti de l'Angleterre, se distinguerent beaucoup dans cette occasion ; à l'exemple des braves Bretons, dont ils soutenoient la cause, ils s'escarmouche-

rent long-temps à coups de poings. Enfin, comme c'étoit une affaire de représailles, & qu'on se battoit pour l'enlevement, d'un corps de troupes, le parti des nouvellistes Anglois & Prussiens se comporterent avec tant de courage, qu'ils firent prisonniers de guerre un corps de nouvellistes François & Autrichiens, dans lequel étoient mêlés quelques Russiens. Ils ne les relâcherent que sur leur parole d'honneur, qu'ils ne parleroient du Roi de Prusse qu'à la fin de la guerre. La capitulation fut signée au café militaire rue St. Honoré : ainsi finit cette action mémorable, où il y eut plus de coups de donnés, que de sang répandu.



LETTRE XXXVIII.

Le même de même, à Paris.

De Venise.

OUtre les quatre Ministres qui gouvernent la France, il y en a un cinquieme qui gouverne les lettres : & cette administration est une des plus pé-

nibles; car ce n'eſt pas une petite affaire que de conduire des Auteurs, & de prononcer ſur leurs écrits.

Il faut que le Miniſtre ſoit ſur-tout en garde ſur la contrebande d'eſprit; car la République des lettres eſt un pays rempli de maraudeurs en génie.

Comme une charge ſi laborieuſe demande des croupiers, le Miniſtre a vingt-quatre Commis ſubalternes, qu'on appelle cenſeurs. Perſonne ne peut faire imprimer un ouvrage, ſans leur participation. Leur département eſt l'entendement humain; ils ont la juriſdiction générale du génie. Les paſſeports de ceux qui veulent voyager dans la République des lettres, doivent être ſignés par eux : ils donnent la permiſſion aux Auteurs d'acquérir de la réputation.

Ce tribunal d'eſprit eſt compoſé de pluſieurs chambres, qui ont chacune leur département. Tu croiras peut-être que ces cenſeurs ſont les hommes les plus éclairés de la Monarchie; mais ils ne ſont rien moins que cela. Lorſqu'un homme qui ſe mêle de littérature, a échoué dans quelque ouvrage d'eſprit, & que ſes écrits ont été re-

butés du public, ſon parti eſt pris ; il brigue & obtient une place de cenſeur. Alors il devient tout d'un coup profeſſeur de génie, juge ſouverainement des ſciences, & ſe fait inſpecteur des connoiſſances qu'il n'a pas.

Outre l'ignorance naturelle de ces chambres, il y a encore la partialité des juges, qui ſont preſque tous vendus à la prévention ou à l'intérêt. Chaque Libraire a ici à ſes gages deux ou trois de ces juges littéraires, qui ſignent pour eux des manuſcrits de toutes mains.

Cet établiſſement eſt admirable pour remplir l'Europe de mauvais livres, & empêcher l'impreſſion des bons. Un Auteur, qui n'a d'autre recommandation ici que ſon mérite, court riſque de le voir échouer auprès de ceux qui doivent lui donner la permiſſion d'en avoir.

On dit à cela qu'il n'eſt pas beſoin d'être ſavant pour décider des ſciences ; c'eſt comme ſi l'on diſoit qu'il n'eſt pas néceſſaire d'y voir clair pour juger des couleurs. On cite pour cela les juges qui ne ſont pas juriſconſultes : mais les tribunaux de juſtice ont des

loix, au-lieu que les ſciences n'en ont point.

Il y a un ſecond inconvénient dans ces chambres ; je veux dire la fainéantiſe de ſes membres, qui ne travaillent que quand ils veulent : car la profeſſion de réviſeur d'eſprit eſt une charge, & non pas un emploi. On lit les manuſcrits des Auteurs quand on veut ; & on les leur rend quand on peut.

Ces bureaux d'expéditions littéraires font languir la poſtérité : ils ne dépêchent que les guenilles d'eſprit ; les grands ouvrages ſont accrochés par la pareſſe du tribunal des cenſeurs.



LETTRE XXXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

JE me rendis hier à Ridota. C'eſt une école de jeu que la République tient elle-même, dans laquelle les citoyens apprennent à devenir vicieux. Les domeſtiques, qui veulent voler leurs

maîtres, les femmes qui cherchent à déshonorer leur mari, les joueurs qui ont du penchant à devenir fripons, n'ont qu'à fréquenter le Ridota pour se rendre tous ces crimes familiers.

C'est un spectacle frappant pour un étranger qui a des principes de morale, de voir les législateurs de cet Etat séduire eux-mêmes la nation.

Cinquante Sénateurs, les cartes à la main, provoquent le peuple, & l'invitent à se ruiner.

Il n'est permis qu'aux nobles Vénitiens de corrompre les citoyens; c'est un droit qu'ils tiennent de leur naissance, un privilege d'Etat.

Je t'ai souvent parlé de cette contradiction qui se trouve dans les Gouvernements Européens. La plupart voudroient faire acquérir des vertus aux peuples par le chemin du vice.

La République de Venise tient tripot de jeu. Elle établit une maison dont elle fait un brelan. Le public qui y ponte est en masque, & les banquiers, qui sont des Gentilshommes, n'en ont point. L'institution est mal combinée; si quelqu'un devoit se cacher le visage, ce seroit les nobles Vénitiens.

LETTRE XL.

Le même, au même, à Paris.

De Venise.

IL y a ici une inquisition de Bonzes comme en Espagne & en Portugal; mais il lui est défendu de faire brûler les citoyens sans la permission de la République : ce qui est assez bien imaginé pour ne pas trop dépeupler l'Etat; car si on ôtoit la vie à tous ceux que ce tribunal pourroit condamner à mort, dans peu Venise seroit un désert.

Ce n'est pas que les Vénitiens ne croyent pas en Dieu; mais ils veulent y croire à leur maniere.

Dans tous les autres Etats d'Italie, le Pape est la premiere personne du Gouvernement; à Venise, il n'est que la seconde. S'il fait des ordonnances qui ne plaisent point au Sénat, on les casse comme un verre.

Les Bonzes sont aussi subordonnés que le Pape : quand ils veulent sortir de l'obéissance ordinaire des autres su-

ets, la République les chasse, ou les renvoye à leur Pere commun, qui fait sa résidence à Rome.

On tolere toutes les Religions à Venise, jusqu'à celle des mauvais Prêtres. Cependant il faut convenir qu'ils ne sont pas tous des scélérats. Il y en a qui, pour vivre bien, mangent le Christ deux ou trois fois par jour. La République le sait, & ne s'en formalise gueres : on a presque la permission d'être hérétique sur le dogme, pourvu qu'on soit orthodoxe sur le Gouvernement. Il est permis de douter de l'infaillibilité du Pape, à condition qu'on ne doutera pas de celle du *Consigleto*.



LETTRE XLI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

On est si occupé à Paris, qu'on n'y a pas le temps de vivre. Les gens en place s'écrasent à force de travail; les innovateurs s'occupent de systêmes de-

puis le matin jusqu'au soir ; les faiseurs de projets en enfantent tous les jours de nouveaux ; les hommes d'affaires s'enferment dans un cabinet impénétrable, où ils se rendent invisibles : les écrivains, ou ce qu'on appelle ici les Auteurs, sont dans un travail continuel d'esprit ; ils accouchent à toute heure de pensées. Il n'y a pas jusques aux courtisans qui ne soient occupés, quand ce ne seroit que la peine qu'ils prennent de le faire accroire ; les gens de plaisir sont si affairés, qu'ils n'ont pas le temps de n'avoir rien à faire ; car c'est une vie très-laborieuse à Paris, que de prendre ses aises : il faut une grande contention d'esprit, & un pénible travail de corps, pour imaginer tous les jours de nouvelles sensualités ; on est obligé d'aller, venir, se porter sur les lieux, passer le jour en société, & percer les nuits à table : tout cela est fort pénible ; les fainéants même de profession sont occupés ; car à Paris l'oisiveté elle-même forme un travail.

Les femmes, qu'on soupçonneroit n'avoir aucune affaire, en ont une bien grande, qui est de s'emparer de toutes celles de la société. Quand il n'y au-

roit que leur ajuſtement, leur parure, le deſir de plaire, d'être admirées, d'obtenir la préférence, ce feroit déja un grand travail. Voir de combien d'occupations ſont accablés ici ceux mêmes qui n'en ont point, c'eſt quelque choſe de prodigieux : je ne ſais comment les oiſifs de profeſſion peuvent y tenir.

Une femme ſeule fait ſuer ſang & eau à deux ou trois cents ouvriers ; il ſuffit qu'elle ſe ſoit miſe en tête de paroître un certain jour avec une nouvelle parure, pour qu'il n'y ait plus de repos dans cinquante familles. Il y a telle Dame, dans cette Capitale, qui porte ſur elle trois ſiecles de main-d'œuvre ; non-ſeulement elle a tourmenté les races paſſées, mais même la préſente.

En un mot, toutes les claſſes de la ſociété ſont émues, agitées, tranſportées ; on n'exiſte point à Paris pendant ſa vie, on n'y vit qu'après ſa mort.





LETTRE XLII.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

De tous les favants qui sont dans cette Capitale, il n'y en a point qui soient plus profonds que ceux qu'on appelle les nouvellistes. Leur département est la politique : c'est quelque chose de prodigieux que l'étendue de leur érudition sur celle-ci. Les autres Philosophes ne sont certains de rien; ceux-ci sont sûrs de tout.

On peut les regarder comme les plénipotentiaires du monde chrétien : ils dirigent l'Europe. Ils vous annoncent, au commencement d'une guerre, quelle en doit être l'issue : vous savez par avance à quoi doivent aboutir les querelles des Souverains. Ils conduisent la marche des Généraux d'armée, & guident leurs pas. On diroit qu'ils ont mesuré géométriquement l'étendue de leur génie, celle de leur capacité & de leurs ressources.

Aucun Souverain ne peut expédier un courier, qu'ils ne ſachent le contenu de la dépêche; ni envoyer un Ambaſſadeur, qu'ils ne diſent pourquoi. Ils connoiſſent toutes les intrigues des cabinets, & ont carte blanche ſur les intérêts des Princes. Ils ſont inſtruits de toutes les démarches des Rois, ſans qu'on découvre qu'ils ayent aucune intelligence avec les Cours; & ſi ce n'étoit que dans leurs conjectures ils ſe trompent preſque toujours, on les prendroit pour des ſorciers.

Autrefois ils parioient beaucoup; mais ils ont perdu tant de gageures, qu'ils n'ont plus de quoi contredire le moindre événement de l'Europe. Le Roi de Pruſſe les a ruinés. Lorſque ce Prince commença la guerre, qui dure depuis ſix ans, ils parierent qu'il ne tiendroit pas une campagne, & ils perdirent. Cet événement ne les découragea point: ils demanderent leur revanche; on la leur donna, & ils perdirent encore: ainſi de revanche en revanche, ils ſe trouvent aujourd'hui entiérement écraſés.

Ce qui les conſole dans leur perte, c'eſt qu'ils ont pardevers eux des rai-

ſons qui prouvent démonſtrativement qu'ils devoient gagner; & ils en ſont ſi convaincus, que, s'ils n'étoient pas ruinés, ils ſe ruineroient encore : car cette claſſe de ſavants ne ſe rend jamais aux faits; elle ne s'attache qu'à la préſomption : il n'eſt pas queſtion de ce qui eſt; il s'agit de ce qui devoit être.

Frédéric eſt leur fléau; il n'a point fait de ſiege, ni livré de combat, ſans leur cauſer un grand dommage. Il y a ſur-tout une bataille qui en a réduit un grand nombre à la mendicité; il eſt vrai que les plus fins s'y ſeroient trompés, & qu'il étoit difficile de perdre à plus beau jeu.

Avant leur déſaſtre, ils avoient les moyens d'entretenir des correſpondances dans les pays étrangers; mais ils en ſont réduits aujourd'hui aux Gazettes de Hollande.

Leur aſſemblée générale eſt dans la grande allée du jardin du Palais-Royal; c'eſt-là qu'ils donnent leurs audiences, & qu'ils inſtruiſent le public de ce qu'ils ne ſavent point. S'ils étoient d'accord ſur leurs principes, ils étourdiroient la Ville & les Fauxbourgs; mais heureuſement, pour la tranquillité publique,

les

les uns nient tout net ce que les autres avancent : ce qui termine les disputes, & impose silence.

Il y a deux sortes de nouvellistes. Les uns sont des oiseaux de mauvais augure, qui présagent toujours un avenir funeste. Selon eux, la nation Françoise touche à sa derniere ruine, & la Monarchie en corps est à la veille de périr. Les autres sont des syrenes politiques, qui enchantent par la douceur de leur voix : ces êtres consolants trouvent du remede à tout. Si la France perd une bataille décisive, ils vous diront que c'est tant mieux ; car les grands désastres sont toujours les avant-coureurs de la paix. Si les Anglois enlevent à cette Monarchie des riches continents dans l'Amérique, c'est, selon eux, une bonne nouvelle ; car elle décharge l'Etat des dépenses exorbitantes que coûtoit leur entretien. Si le peuple est accablé d'impôts excessifs pour subvenir aux fraix des armées, tant mieux encore ; car ce qui est violent, ne peut pas durer. Ils ont toujours deux ou trois proverbes tout prêts à placer à la fin d'une mauvaise nouvelle, pour faire le pendant des malheurs publics. En voici deux principaux.

Que lorſqu'on eſt dans le mauvais temps, on eſt toujours à la veille du bon.

Qu'après la tempête, vient le calme.

En attendant ce calme, la France eſt déſolée par un orage continuel.



LETTRE XLIII.

Le même, au Mandarin Miniſtre, à Pékin.

De Paris.

LA guerre en France n'appauvrit pas tout le monde. Il y a des gens qui s'enrichiſſent pendant ce fléau.

Pour faire des ſieges, & livrer des batailles, il faut établir des impôts ſur les peuples; & c'eſt de la levée de ceux-ci que naît cette nouvelle opulence : malheur plus grand que le mal même qui le produit. Une nouvelle race de régiſſeurs & de commis appauvrit plus la Monarchie, que les taxes & les impôts. Ce n'eſt pas tout; les armées exigent un ſervice & des vivres. Il faut des directeurs, des régiſſeurs, des magaſiniers, des contrôleurs, des inſpecteurs; ſeconde race de ſang-ſues, qui tire le ſang le plus pur

des peuples, & qui lui fait une guerre plus funeste que l'ennemi.

Tout commis, qui fait ici une campagne dans les vivres, a de quoi vivre jusqu'à la fin du monde. Je le crois bien; un homme qui retranche la subsistance à deux cents mille hommes, ne sauroit manquer de subsistance.

Les hôpitaux des armées sur-tout font faire de grandes fortunes; ce sont aujourd'hui les mines les plus abondantes des richesses. Celles du Pérou ne rendent pas tant.

J'allai dîner, ces jours passés, chez un de ces hospitaliers, qui se chargent d'avoir soin des infirmes des armées, & qui, depuis cette guerre, a un hôtel superbe, & la meilleure table de Paris. On n'eut pas plutôt servi le potage, que toute la compagnie en fit l'éloge. Cela ne doit pas vous surprendre, me dit à l'oreille un des convives, qui étoit placé à côté de moi; le bouillon, qu'on vante tant, ne peut être que bien nourri; car il est tiré de la marmite de vingt mille malades.



LETTRE XLIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

INdépendamment de l'Opéra & de la Comédie françoise, il y a un troisieme théâtre à Paris. Celui-ci est composé de bouffons, qu'on fait venir exprès d'Italie pour divertir la nation; comme s'il manquoit de mauvais plaisants en France. Il est vrai qu'il seroit difficile d'en trouver de plus obscenes, & dont les saillies soient plus froides & plus insipides. Heureusement pour les mœurs, ils jouent le plus souvent dans une langue qu'on n'entend pas; & il faut bien que ces gens-là se soupçonnent eux-mêmes; car la plupart n'osent point paroître en public, quoiqu'ils y soient toujours; ils débitent, sous le masque, leurs quolibets & leur fades railleries. On diroit que les François n'ont pas assez de leurs folies; ils vont encore glaner celles des autres nations.

Un animal à deux pieds, qui a le nez écrasé, le teint d'un Africain, les yeux d'un cochon, la bouche d'un bœuf, le plumage d'un oiseau, & les attitudes d'un ſinge, fait les premiers honneurs de ce théâtre. C'eſt lui qui eſt chargé de divertir le ſpectateur; & pour cela, il employe ordinairement les équivoques de la langue, les jeux de mots, & les double-ententes. Je t'avoue que j'eus pitié de la nation Françoiſe, en la voyant rire & ſe divertir de choſes ſi pitoyables. Je n'ai fait aucune recherche pour découvrir l'origine de cet établiſſement: je ne ſaurois croire que la nation Françoiſe ait jamais eu beſoin d'étrangers divertiſſants pour la tenir gaye.

Ce théâtre eſt le ſinge de tous les autres; ſon rôle eſt la parodie; faute de génie original, il ſe borne à la copie.





LETTRE XLV.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Le Chevalier me mena, il n'y a pas long-temps, chez une Dame de sa connoissance, où nous trouvâmes un assez bon nombre de jolies femmes. Nous nous plaçâmes dans la chambre où étoit la compagnie, de maniere que nous pouvions voir toutes les beautés qui formoient le cercle, sans en être vus nous-mêmes; ce qui nous donnoit la liberté de nous entretenir de celles qui le composoient. Mon compagnon les connoissoit presque toutes.

Je fis d'abord attention à une jeune & belle Dame, dont la figure me frappa ; mais je crus remarquer, au travers de l'éclat de son teint, qu'elle avoit une inquiétude dans l'ame. Je m'en expliquai avec le Chevalier, en la lui montrant des yeux. Il me répondit que je ne m'étois pas trompé : cette beauté, ajouta-t-il, est dévorée d'un noir cha-

grin. Avant ſon mariage, notre Monarque avoit jetté les yeux ſur elle; elle ſe regardoit déja comme la ſouveraine des petits appartements; mais la choſe manqua. Dès ce moment, une noire mélancolie s'empara de ſon eſprit. On crut que le mariage diſſiperoit ſes ennuis. On lui donna pour époux un riche financier; mais le remede ne fit qu'irriter le mal. Les phyſionomiſtes prétendent, malgré l'état où vous la voyez, qu'elle mourra de langueur. Il eſt vrai que le coup eſt des plus ſenſibles: au-lieu d'être la maîtreſſe d'un grand Roi, ſe trouver la femme d'un vil partiſan! La vertu, la morale, la religion n'ont chez nous aucune reſſource contre la fatalité d'un pareil deſtin.

Qui eſt cette autre jolie femme, lui dis-je, qui eſt à côté d'elle, & qui me ſemble auſſi languiſſante? C'eſt encore, me répondit le Chevalier, une malade de Cour. La même cauſe a produit le même effet. Quoi! eſt-ce que le Roi, repris-je, a encore jetté les yeux ſur celle-ci? Non, me répondit-il; mais elle a jetté les yeux ſur le Roi. Avec plus de beauté que celle qui poſſede le

cœur du Monarque, & autant d'agréments pour la faire valoir, elle résolut d'en faire la conquête. A cet effet, elle galoppa le parc de Versailles; courut le cerf; assista à toutes les parties de chasse, & se campa sur toutes les avenues par où devoit passer le Souverain : mais cela ne prit point. Ce qui l'afflige le plus, c'est que le Roi la vit sans la regarder, & rencontra ses yeux sans les fixer.

Je vois, à quelque distance de ces deux premieres, une Dame d'une assez jolie figure; mais qui ne me paroît gueres plus gaye : pouvez-vous me dire qui elle est? Oui, c'est une troisieme valétudinaire de Versailles. Quoi! encore une maladie de Cour? repris-je avec précipitation; je crois que votre Empereur a envie de tuer toutes les jolies femmes de Paris. Que voulez-vous, reprit-il; ce sont des femmes qui ont la rage d'être indisposées à propos d'une envie qui leur prend de ne pas jouir de leur santé. Cette derniere tombe en syncope toutes les fois que la favorite, qui regne aujourd'hui, fait un Général d'armée, donne un chapeau de Cardinal, ou dispose d'un poste considérable à la Cour. Elle croit que

la diſpoſition de toutes ces charges lui appartient de droit, & que celle qui en jouit n'exerce qu'une uſurpation ſur ſes charmes. En attendant d'être en place, elle nomme aux principaux emplois du Royaume, & fait des Evêques *in partibus*, pour ne pas perdre ſes droits.

Je me charge de ne plus vous faire de queſtions, ſi vous voulez me dire quelle eſt cette jeune beauté qui eſt vis-à-vis de nous, qui a un viſage mixte; je veux dire gai d'un côté, & triſte de l'autre? Je vais vous l'apprendre; c'eſt une Dame avec laquelle le Roi a couché une ſeule fois : auſſi n'a-t-elle que la moitié de ſa joye. Quand elle penſe à ſa félicité, elle pétille d'allégreſſe : mais quand elle fait réflexion que le ſonge de ſa grandeur finit à ſon réveil, que ſa divinité paſſa comme un éclair, & qu'elle ne reçut qu'un ſeul coup d'encenſoir de notre Souverain, elle ne peut s'empêcher de ſe livrer à la triſteſſe.



LETTRE XLVI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Venise.

Tu t'imagines peut-être que je m'amuse beaucoup à Venise, qui passe en Europe pour le séjour des plaisirs : tu te trompes; je m'y ennuye à la mort. Il faut être taillé, pour m'exprimer ainsi, aux divertissements de cet Ville, pour en jouir. Un étranger, qui n'aime ni le jeu, ni les femmes, se trouve entiérement isolé; il est à Venise comme au milieu d'un désert : il ne tient à personne, parce que tout le monde tient à ces amusements.

On est ici en compagnie du vice depuis le matin jusqu'au soir. Il y a un ordre de succession dans la volupté, qui forme un enchaînement d'amusements frivoles.

Le matin on se promene; l'après-mide, on se masque; le soir, on va au théâtre, & on passe le reste de la nuit au jeu, ou avec des femmes.

Les Vénitiennes sont belles; mais elles sont encore plus galantes. La République leur en donne la permission; car tout émane ici du grand Conseil. On a souvent mis en délibération, si l'on devoit réformer la licence des mœurs; mais, toutes réflexions faites, on a laissé les choses comme elles étoient: ainsi le vice de l'incontinence est permis au sexe, pour en jouir à ses périls & risques.

Nous croyons à la Chine que la pureté des mœurs peut seule former un bon Gouvernement, & qu'un peuple, pour être heureux, doit être vertueux. On ne connoît point ici cette maxime; la politique n'a rien à faire avec la morale. On n'imagine point que la corruption soit incompatible avec la puissance politique, on pense même qu'elle peut devenir un de ses ressorts.

Pendant six mois de l'année, on se livre à la folie & à l'extravagance; & afin qu'on puisse le faire plus librement, la République permet le déguisement. Il est libre ici a tout le monde de s'abandonner à toutes sortes de débauches. Cela s'appelle, dans la langue de pays, jouir du privilege de la liber-

té; & on eſt ſi libre, qu'on eſt effranchi de tous remords.

Ce n'eſt point ſeulement le bas peuple qui ſe livre à la débauche : toutes les claſſes ſont corrompues.

Il y avoit autrefois dans cette Ville des femmes de proſtitution publique, qu'on mépriſoit autant que leur état les rendoit mépriſables. Cette dépravation n'eſt plus; une plus diſtinguée a pris ſa place. Les Dames Vénitiennes ſe ſont faites courtiſannes.

Les mœurs nouvelles ont détruit les anciennes; le mariage n'eſt plus qu'une débauche; l'amour conjugal eſt renvoyé au vieux temps. Un mari & une femme paſſeroient pour ridicules, de ſe piquer de conſtance : on rougiroit de s'aimer. Ici une femme, qui n'a point d'amant, eſt cenſée n'avoir pas aſſez de mérite pour en avoir; & à cauſe de cela, rend ſon mari mépriſable : & il n'y en a preſque aucune aujourd'hui qui n'affranchiſſe le ſien d'une ſemblable humiliation. L'amour illicite ne paſſe pas pour tel.

La prévention eſt établie, & les exemples reçus. Il eſt convenu que la femme d'un noble deviendra la fille de joye

d'une autre, qu'on se déshonorera tous d'un commun accord. On ne peut, sans frémir, parler de pareilles mœurs.

LETTRE LXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarn* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

On dit communément que les François sont généreux : il est vrai qu'il n'y a point de nation dans le monde qui se répande davantage en protestations. Elle est là-dessus d'une élévation, d'une noblesse d'ame, dont l'histoire ne fournit rien de semblable : c'est quelque chose de prodigieux, que la dépense qu'elle fait en offres de services.

A mon arrivée ici, plusieurs François, que je connoissois à peine, offrirent de m'obliger. Je n'eus point de repos avec eux, que je ne leur eusse donné ma parole, que, dans l'occasion, je disposerois de tout ce qui étoit en leur pouvoir. J'écrivis, peu de jours après, à celui qui m'avoit pressé le plus, de me prêter sa

maiſon de campagne pour quelques mois : au-lieu des clefs, je reçus une lettre de ſa part, par laquelle il me mandoit qu'il ne pouvoit m'accorder ma demande, attendu qu'on y bâtiſſoit.

Le lendemain, je priai le ſecond de m'envoyer cinq cents onces d'argent, en attendant que mon banquier, qui étoit à la campagne, fût de retour. Il me les refuſa, ſous prétexte qu'il avoit fait la veille une remiſe qui l'avoit entiérement épuiſé d'argent.

Le ſurlendemain, j'envoyai mon domeſtique au troiſieme, afin de lui faire ſavoir que j'avois beſoin de ſon carroſſe pour deux ou trois jours. Sa réponſe fut qu'il en avoit diſpoſé pour ce temps-là. J'empruntai le cheval d'un quatrieme pour faire une courſe; mais il me fit dire qu'il étoit boîteux.

Les François diſent, pour excuſe, que toutes les offres de ſervices ſont une monnoie courante, dont tout le monde connoît la valeur. Paſſe pour les nationaux; mais on devroit du moins mettre les étrangers au fait de ſemblables impoſtures. Ceux qui calculent ici les dettes publiques, prétendent que ſi les François rempliſſoient les engagements

qu'ils ont contractés par leurs offres, il s'en faudroit aujourd'hui de cent mille millions que la nation eût une obole.



LETTRE XLVIII.

Le même, au Chef de la Religion, à Pékin.

De Paris.

TU âs vu dans la lettre sur les idoles chrétiennes, que les Saints sont des avocats auprès de Dieu, qui plaident pour les hommes. Leur principale affaire, comme au barreau, est de tirer parti de la plus mauvaise cause, & de rendre blanc ce qui est noir. La forme du plaidoyer est la même ; la sentence seule est différente. Quand le Saint expose bien le fait, & qu'il lui donne une tournure favorable, le pécheur gagne son procès avec dépens. Quand ils sont compensés, les deux parties s'indemnisent réciproquement. Dieu y met, pour sa part, le délices du Ciel, & le pécheur les peines du Purgatoire.

Je t'envoye ici un de ces plaidoyers dans les formes, qu'on lit ici dans un

couvent de Bonzes. C'eſt un Saint qui intercede pour un pécheur qui a commis un homicide. La ſcene, qui eſt en forme de dialogue, ſe paſſe dans le Ciel au pied du trône de la Divinité.

LE SAINT.

Etre ſuprême, Créateur du ciel & de la terre, grand Dieu, qui eſt mort ſur l'arbre de la croix pour racheter le genre-humain, & dont la bonté n'a point de bornes, je viens intercéder ta miſéricorde pour un mortel qui en a tué un autre.

DIEU, *en colere.*

Ne me parle point de ces malheureux aſſaſſins; j'ai réſolu de ne leur faire aucune grace.

LE SAINT.

Mais ſi celui pour qui j'employe ma médiation, eſt véritablement repentant?

DIEU.

Que m'importe ſon repentir, maintenant que le meurtre eſt fait?

LE SAINT.

Mais, Dieu des mortels, conſidere ton pouvoir.

DIEU.

C'eſt auſſi ce que je conſidere. Le pardon de ce crime s'oppoſe aux droits du ciel; ma clémence eſt ici contraire à ma gloire; car ſi tous les hommes ſe tuent entre eux, ma puiſſance finira dans l'univers.

LE SAINT.

Je te demande cependant le pardon du mortel homicide.

DIEU.

J'ai moins beſoin d'abſoudre aujourd'hui ce péché que jamais; car la plupart des peuples s'égorgent à la guerre.

LE SAINT.

Que veux-tu, Dieu? la choſe eſt faite. L'homme eſt mort, il ne ſauroit le reſſuſciter.

DIEU, *ſe radouciſſant.*

Comment t'appelles-tu, toi?

LE SAINT.

Saint Polycarpe.

DIEU.

Ah! de quoi te mêles-tu, d'intercé-

der pour des assassins ? Car, si je ne me trompe, ce n'est pas-là ton département.

LE SAINT.

C'est une de mes anciennes pratiques ; je t'ai souvent intercédé pour lui. Il m'a demandé cette grace, & je n'ai pu la lui refuser.

DIEU.

Apparemment qu'il t'a fait présent de quelque beau cierge ?

LE SAINT.

Je t'avoue qu'il est généreux à l'offrande.

DIEU.

Voilà comme vous êtes tous, vous autres saints ; pour quelques livres de cire, vous vous chargeriez des crimes les plus énormes. Ecoute, Polycarpe ; je veux bien, à ta priere, pardonner à ce meurtrier : mais ne reviens plus à la charge ; car je te proteste que, s'il assassine encore une fois, je le damnerai pour toujours.

LETTRE XLIX.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a ici un Ministre d'Etat qui a la permission du Roi de corrompre les mœurs de la nation ; les femmes, qui veulent se prostituer, se perdre d'honneur & de réputation dans le monde, s'adressent à lui. Son département est celui du libertinage ; car il préside aux spectacles de Paris. Ce Ministre tient, en quelque façon, les rênes de la débauche ; il signe les passeports de dissolution : quand une femme a reçu de lui ses lettres de mauvaises mœurs, elle peut se livrer hardiment à toute sorte de corruption : c'est-à-dire, que lorsqu'il l'a fait placer au théâtre, le censeur des mœurs, ou le Lieutenant de la police, comme on l'appelle ici, n'a plus d'inspection sur elle.

Une jeune personne, qui cherche à secouer le joug de la pudeur ; une fille qui veut quitter son pere & sa mere

pour se livrer au crime ; une femme qui veut se séparer de son mari, pour se prostituer publiquement avec son amant, n'ont qu'à en demander la permission à ce bureau de scandale. Aurois-tù jamais imaginé que, chez un peuple civilisé, il y eût de tels établissements ; & que ceux qui doivent veiller sur les mœurs, fussent les premiers à les corrompre ? C'est ici un privilege de la Couronne ; car le droit que s'arroge ce Ministre d'autoriser la débauche, émane du Prince.

Les filles de spectacle ont la permission du Gouvernement de se livrer à toutes sortes de prostitutions : outre ce privilege, elles ont encore celui de ruiner les familles, & de dissiper par avance la fortune des mineurs ; d'empêcher les mariages légitimes ; de faire séparer les maris de leurs femmes ; de diminuer la population ; de remplir le Royaume de maladies honteuses, &c.

On me montra l'autre jour une de ces filles de spectacle sans mœurs, qui fit trembler, en dernier lieu, le Chef de la police de Paris. Celui-ci la manda pour lui faire rendre compte d'une somme de six cents mille livres qu'elle avoit

dissipée à un financier chargé de famille. D'abord l'Actrice s'inscrivit en faux contre l'incompétence du tribunal ; mais elle s'y rendit tout exprès pour y jouir de la satisfaction d'en insulter le Chef. » Madame, lui dit le » Juge tremblant & confus, je sais que » je passe les bornes de ma charge; » mais le zele... Le zele, Monsieur, » l'interrompit brusquement la prosti» tuée, est de savoir son devoir. Ce » n'est pas à un homme, tel que vous, » à mander une femme comme moi ; » vous savez que je suis de l'Opéra, où » je figure dans les ballets ; une per» sonne, aussi nécessaire que je le suis » au public, n'est pas faite pour paroî» tre à la police.

» Au reste, Monsieur, de quoi s'a» git-il? Il y a un financier qui a dé» pensé six cents mille livres avec » moi ; hé bien, que trouvez-vous à » cela? Est-ce qu'un François n'est » pas libre de donner son bien à qui il » veut? Il n'y a aucune loi en France » (du moins que je sache) qui défende » à un homme riche de donner, & à » une femme pauvre de recevoir. Si » vous êtes homme de loi, vous de-

» vez ſavoir que, de toutes les acqui-
» ſitions, celle qui vient par dona-
» tion, eſt la plus légitime. Faut-il que
» les filles de l'Opéra attendent que
» leurs amants ſoient morts, pour hé-
» riter d'eux par teſtament ?

» Enfin, Monſieur le Policien, je
» n'ai qu'un mot à vous dire. Le finan-
» cier, pour qui vous vous intéreſſez,
» m'a donné un demi-million; il y a
» une choſe qui me fâche en cela; c'eſt
» qu'il ne m'en ait pas donné d'avantage. »

En finiſſant ces mots, elle lui rit au nez, ſe leva, regagna ſon carroſſe, & laiſſa le Juge tout étourdi de ſon impertinence.



LETTRE L.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Il eſt facile de veiller à Paris; mais il n'eſt pas aiſé d'y dormir. Le bourdonnement de huit ou neuf cents mille perſonnes qui s'entretiennent enſemble; le bruit continuel de vingt mille carroſſes; le tumulte & l'embarras des rues;

l'agitation des citoyens ; le concours des peuples ; les cris perçants des pourvoyeurs ; le charivari des charlatans qui veulent tromper les paſſants ; le bruit des tambours qui cherchent à enrôler des ſoldats ; le chant des proceſſions & celui des enterrements ; la voix de ceux qui publient les arrêts & les ſentences ; le ſon aigu des trompettes qui annoncent qu'on va fouetter ou pendre quelque citoyen ; tout cela n'eſt rien moins que l'image du ſilence.

A ce tumulte du jour, ſuccede le vacarme de la nuit. On n'eſt pas plutôt au lit, que les Bonzes & les Bonzeſſes commencent leur charivari. A minuit, une confuſion de cloches ſe fait entendre dans les airs. Les uns & les autres annoncent, à grand bruit, qu'ils vont prier Dieu tout bas. A deux heures du matin, comme on commence à ſommeiller, le bruit ſe renouvelle. Au point du jour, le carillon recommence. Tous les devoirs de la religion & de la ſociété s'annoncent avec bruit. Si on reçoit une nouvelle avantageuſe de l'armée, d'abord les canons tirent ; ſi un homme meurt, auſſi-tôt les cloches ſonnent. Le Prince, la politique, la reli-

gion, Dieu, les Saints, les Anges, & les morts, contribuent ici à faire mourir les vivants.



LETTRE LI.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

LE Chevalier, qui nous prend pour des gens qui habitent les Antipodes de la raison humaine, est surpris d'entendre dire que les Chinois ont fait des progrès dans les sciences : il ne revient pas de son étonnement, lorsqu'on lui dit que nous avons de l'intelligence ; ce qui fait qu'il hasarde quelquefois avec moi des questions à l'Européenne.

Monsieur le Chinois, me disoit-il derniérement, on dit & on écrit que vous êtes savants & éclairés : d'où tirez-vous, s'il vous plaît, ce génie? car pour faire des progrès dans les arts, il faut des principes, & j'avois toujours cru que le savoir n'avoit jamais passé la ligne ; que tout le reste de l'univers étoit dans les ténebres, & que l'Europe seule étoit éclairée.

M.

M. le Chevalier, lui dis-je, je vais vous expliquer ceci. Imaginez-vous que la Chine, quoiqu'auſſi grande que l'Europe entiere, ne compoſe qu'une ſeule famille ; & que cette famille eſt élevée par les ſoins d'un pere qui a le même ſoin de l'éducation de tous ſes enfants. La naiſſance, le rang & la fortune ne changent rien à cette éducation, il ſuffit d'être membre de l'Etat pour la recevoir. La ſituation des lieux, la diſtance des hommes, l'emplacement des Provinces, la grandeur des Villes, la politeſſe des Bourgs, ne changent rien à l'inſtitution. Par-tout où il y a quatre Chinois, il ſe trouve un maître pour les inſtruire.

De cette éducation générale dans un Empire auſſi étendu que la Chine, il eſt impoſſible que le génie d'un grand nombre de citoyens ne perce & ne ſe faſſe jour au travers de la multitude.

Mais l'inſtitution, pour être univerſelle, n'en feroit pas meilleure, ſi elle n'étoit fondée ſur des principes ſolides. Voici la marche que nos maîtres tiennent, ou, pour mieux dire, le gouvernement établi pour nous former l'eſprit aux ſciences.

Toutes les connoiſſances nous ſont défendues dans notre enfance. Le ſeul livre qu'on nous donne à étudier eſt celui de Confucius, qui contient les premiers éléments de la Philoſophie de notre religion. D'abord on nous enſeigne à le lire, & enſuite à le comprendre : ce qui fait deux études différentes, l'une devant ſervir de préparation à l'autre.

Il ne nous eſt pas permis, dans notre jeuneſſe, d'avoir de l'eſprit, ni d'acquérir d'autre ſavoir que celui qui doit ſervir de fondement à tous les autres. Les ſciences, chez nous, ſont, pour ainſi dire, étayées, & ne doivent ſe placer dans notre imagination que dans leur temps, & quand l'entendement eſt préparé à les recevoir.

La pureté du langage eſt une des premieres préparations ; car nous croyons qu'il eſt impoſſible de penſer juſte lorſqu'on ne ſait pas s'exprimer exactement. Il faut que la parole, qui eſt l'image de l'ame, ſoit nette; ſans quoi le tableau de nos idées eſt louche.

Après l'étude de la langue vient celle des mœurs, de manieres, des uſages & des cérémonies, qui ont chez nous leurs

principes. Rien de plus ordinaire, à ce que je m'apperçois en Europe, que de voir des ſavants & des gens de lettres qui n'ont pas la moindre teinture des choſes qui forment les devoirs les plus eſſentiels de la vie civile. Ils ſavent toutes les ſciences, excepté celles qui ſont le plus néceſſaires aux hommes. A la Chine, ces choſes ne ſe négligent point; on les apprend dans les écoles par principes, ainſi que les ſciences les plus graves. On connoît un lettré, chez nous, à la maniere aiſée dont il fait la révérence. Après ces premieres préparations, chacun ſe choiſit la ſcience qu'il croit la plus propre à ſon génie; mais quelle que ſoit celle qu'on embraſſe, on ne peut y devenir profeſſeur ſans paſſer par une longue ſuite d'examens très-rigides, ſubits devant des Mandarins habiles nommés par l'Empereur, car ſi c'eſt un vol qu'un particulier fait, lorſqu'il s'approprie un bien qui ne lui appartient pas, nous penſons que ce n'en eſt pas un moins grand que de s'arroger le titre de ſavant quand on ne l'eſt pas.

Ceux qui, dans l'examen, ſe trouvent inférieurs à la ſcience dont ils veulent

obtenir le grade, font punis févérement; car c'eſt un grand crime chez nous de n'avoir pas le mérite ſuffiſant pour ſe diſtinguer dans la littérature qu'on embraſſe, parce que cette négligence en ſuppoſe d'autres préliminaires : cela peut aller au point que l'Empereur inflige la peine de mort. Loi qui paroît cruelle; mais qui eſt très-juſte : car elle prévient une infinité de vice que le faux ſavoir introduit toujours. L'Empereur aſſiſte en perſonne au dernier de ces examens, & eſt témoin lui-même de la capacité de ſes ſujets, qui font le plus en état de ſe diſtinguer dans les arts.

LETTRE LII.

Le même, au Mandarin Chef du Commerce, à Pékin.

De Paris.

LEs Indes font contribuer l'Europe; Elles en retirent tous les ans des ſommes conſidérables pour l'entretien de ſon luxe. Les Indiens fouillent dans leurs

mines ; ils en retirent de petits cailloux, qui, taillés artiſtement, jettent beaucoup de feu, & font un grand éclat : on les appelle diamants. Les femmes les aiment beaucoup : elles en ſont preſque folles. Il n'y a rien qu'on ne puiſſe leur faire faire, pour en avoir.

C'eſt le chemin le plus court pour arriver à leur cœur, parce qu'il n'y en a point de plus abrégé pour ſatisfaire leur vanité. Telle qui a réſiſté longtemps à un beau viſage, ne réſiſte point à un beau brillant.

Au reſte, ces petits cailloux entrent ici dans la compoſition de l'hymen. Il faut qu'une femme ait une bien grande antipathie pour s'unir avec un homme, ſi un aſſortiment de diamants ne la rapproche de lui. Il ſemble qu'il y ait dans les diamants comme une vertu ſympathique. On peut dire que les Indes forment la plupart des mariages qui ſe font en Europe. Telle beauté difficile ne ſe fût jamais rangée ſous le joug de l'hyménée, ſi les mines de l'Orient n'euſſent produit une pierre qui l'a éblouie.

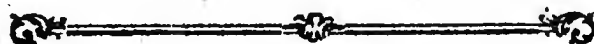
On prétend que la valeur de ces cailloux, qui ſont actuellement en France, eſt auſſi conſidérable que celle de ſon

numéraire ; de maniere que ce luxe l'a appauvrie de la moitié ; & que, sans lui, elle seroit une fois plus opulente qu'elle n'est : car il ne faut pas croire que l'Etat puisse jamais réaliser cette ostentation ; si elle mettoit en vente tous ses diamants, leur valeur tomberoit aussitôt. C'est une richesse qui n'est réelle, pour m'exprimer ainsi, qu'autant qu'elle est chimérique.

Mais l'original de ce luxe n'est pas si onéreux que sa copie : faute d'un assez grand nombre de diamants, on en compose : on a créé à Paris de nouvelles Indes. Ces cailloux précieux, faits par les mains de la nature, sont devenus l'affaire de l'art ; on a mis en manufacture l'ouvrage de Dieu.

Ce luxe copie met ici tout le monde en état d'en avoir un ; la disproportion du prix est si grande avec l'original, qu'un écu peut en représenter cent mille ; mais ces cent mille coûtent moins qu'un, parce qu'ils contiennent une valeur quelconque, au-lieu que l'autre n'en a aucune. Ces diamants d'imitation se fondent d'eux-mêmes ; il faut les recréer tous les jours ; ce qui en augmente considérablement le prix.

On dit encore ici pour raiſon, que l'argent ne ſort pas de l'Etat; mais la circulation dans ce luxe eſt tout d'une piece; elle ne s'étend pas aſſez : on m'a montré ici un de ces créateurs de diamants, qui a ramaſſé une fortune d'un million. Il vaudroit preſque autant pour la France, que cette ſomme, ainſi poſſédée par un ſeul particulier, eût paſſé aux Indes.



LETTRE LIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Ferrare.

SI tu ſavois quelque colonie en Aſie qui voulût venir habiter en Europe une grande & belle Ville, remplie de maiſons vuides, j'en ſais une; c'eſt Ferrare, où je me trouve à préſent, & d'où je t'écris. On pourroit mettre ſur ſa porte cet écriteau : VILLE A PEUPLER.

J'y ſuis preſque ſeul avec un autre étranger, qu'on appelle le Vice-Légat.

On dit que c'eſt le mauvais air qui

dépeuple cette Ville ; mais on peut préſumer que c'eſt le mauvais gouvernement.

Combien de Pays en Europe, dont le climat eſt moins bon que celui de Ferrare, & qui ſont néanmoins remplis d'habitants !

On voit par l'hiſtoire d'Italie, que cette Ville contenoit autrefois un grand nombre de citoyens ; aujourd'hui elle ne contient que des édifices.

Ce Pays eſt ſans agriculture, ſans commerce & ſans arts ; cela ſeul ſuffit pour le dégarnir.

Il n'a point de maître ; car un Etat en Europe, qui appartient à l'Egliſe, n'appartient à perſonne : or, on n'a jamais oui dire qu'un Etat fleuriſſe ſans chef politique ; car je n'appelle point chef un Mandarin Prêtre, qui envoye un autre dans un Gouvernement, ſur lequel il ne peut pas veiller lui-même.

Pluſieurs Etats s'étoient donnés au St. Siege ; les Papes firent un pas de plus ; ils uſurperent Ferrare. Ils ordonnerent au légitime Souverain de ſe retirer, & occuperent ſon trône.

Il eſt vrai que, pour faire les choſes dans toutes les regles papales, ils

l'excommunierent; ce qui dans ce temps-là, étoit très bien imaginé pour rendre un Prince odieux à ses sujets, en les relevant du serment de fidélité.

Ici les hommes & les femmes s'enferment dans des Couvents ; la Ville devient une communauté de Moines & de Religieuses. Les hommes se cloîtrent d'un côté, & les filles s'enferment de l'autre ; ainsi la génération ne se rencontre plus.

Il est clair que si l'on n'envoye point des colonies à Ferrare, la Ville, dans peu, se trouvera sans habitants : alors l'Agent apostolique, se retirant à Rome, pourra dire au Pape : *Votre Sainteté* a les clefs du Royaume du Ciel; voilà maintenant les clefs d'un Royaume de la terre.





LETTRE LIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

LEs négocians d'Europe acquierent de grands biens avec beaucoup d'aiſance : voici comme ils amaſſent des tréſors. On attire chez ſoi autant de richeſſes que l'on peut ; quand on en a fait une bonne proviſion, l'on ferme ſa porte, & l'on garde ce qu'on a : cela s'appelle ici faire banqueroute.

Cette honnête maniere de s'approprier le bien d'autrui, ſe fait avec la permiſſion des Magiſtrats. Il y a pour cela trois manieres qui ont toutes le même objet.

La premiere eſt de faire appeller ſes créanciers dans ſon comptoir, & de leur dire ſi bas à l'oreille, que perſonne ne l'entende : » Meſſieurs, je » vous dois un million ; je ne puis vous » payer que cinquante mille livres : » voilà mon dernier mot ; c'eſt à pren-

» dre ou à laisser. » Cette maniere de voler le bien d'autrui est la plus honorable ; aussi est-elle la plus pratiquée, parce que le public n'est pas averti qu'on manque de probité ; ce qui ne diminue pas la confiance générale, fournit les moyens de parler une seconde fois à l'oreille de ses créanciers.

La seconde est d'envoyer ses livres au Greffe, & de garder l'argent. Ces livres sont toujours en regle ; car l'on peut écrire sur le papier tout ce qu'on veut. Des syndics sont nommés ; dans peu l'affaire est terminée, & l'on ouvre de nouveau son comptoir, comme si de rien n'étoit.

La derniere est toute simple. On dénature les meilleurs effets ; on enleve l'argent de la caisse, & on laisse à ses créanciers des marchandises invendables & des mauvaises dettes, & on s'en va. C'est ce qu'on appelle banqueroute frauduleuse ; mais de celle-ci aux autres, il n'y a gueres de différence que quelques pages d'écriture. Pour l'ordinaire, on n'est gueres riche à la premiere banqueroute, ni fort opulent à la seconde ; mais on jouit d'une grande fortune à la troisieme.

Les Gouvernements d'Europe n'ont point de notions juſtes ſur l'adminiſtration marchande ; on confond toujours les déſordres publics avec les particuliers. Un négociant, qui ceſſe de payer, cauſe une léſion dans la ſociété commerçante ; le négoce en ſouffre des altérations : il gêne l'induſtrie & la main-d'œuvre ; en un mot, il eſt criminel, pour avoir détenu un dépôt qu'on lui avoit confié. Sa cauſe ne peut point être jugée au tribunal de ſes pairs ; ſon déſordre eſt l'affaire du Gouvernement, comme tous ceux qui contiennent une violation publique. Les banqueroutes à l'amiable, comme on les appelle, ſont contraires à la juſtice du Prince, & aux loix fondamentales. Dès qu'un citoyen s'eſt conſacré au commerce, il devient l'homme de la République ; toutes ſes démarches doivent être marquées au coin de l'Etat ; ſes contrats cachés ſont des conjurations ſecretes contre la Monarchie, dans leſquelles le créancier eſt auſſi répréhenſible que le débiteur. Le banqueroutier, après ſon déſordre, eſt cenſé être dans les priſons du Prince ; d'où les loix ſeules peuvent le retirer.

On demande à cela, s'il n'eſt pas permis à un citoyen de donner ſon bien à un autre, ou de ſe déſiſter de ſes prétentions. Il ne le peut point dans le cas de banqueroute frauduleuſe. Un François n'a point le droit d'empêcher le cours de la juſtice contre ſon domeſtique qui m'a volé; d'où vient que j'aurois celui d'abſoudre un marchand qui lui retient ſon bien injuſtement? Il eſt permis de donner; mais il ne l'eſt pas de laiſſer voler, parce que le vol contient une félonie qui forme une léſion dans l'ordre général, qui trouble la République.

Les Européens n'ont point ces idées ſur le commerce; auſſi cette branche de l'adminiſtration, chez eux, eſt un pur brigandage.





LETTRE LV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

Me voici, depuis quelques jours, dans le Pays des Papes, la Ville des Cardinaux, la patrie des Prêtres, & le magasin des chanteurs.

Le terrein de Boulogne est fécond & abondant; après la Chine, on ne voit rien de si fertile sur la terre.

Il y a un commerce dans cette Ville, dont je ne sache pas qu'aucun peuple du monde ait encore eu l'idée. Les Africains trafiquent en hommes; les Boulonois négocient en chiens.

La Ville est grande, bien pavée, remplie d'Eglises, de Colleges & de Docteurs. Les naturels du Pays n'ont point de langue. Ils s'expriment par des gestes, & un je ne sais quel jargon, que ceux qui l'entendent trouvent fort comique.

Boulogne doit un bouffon à chaque

théâtre d'Italie. La ſcene comique ne ſauroit faire rire le public, ſans un Docteur Boulonois.

Outre les bouffons, il y a beaucoup de Moines. Ses cloîtres forment les plus grandes caſernes monachales qui ſont dans la chrétienté. On y voit des Couvents qui reſſemblent à des Villes; & ces Villes ſont ſi nombreuſes, que, ſi on les retranchoit, celle de Boulogne ne ſeroit plus qu'un village.

Il s'en faut beaucoup que l'école de la morale ſoit auſſi perfectionnée ici que celle de la peinture. Les Boulonois ne cherchent pas à s'inſtruire de la ſcience des hommes; ils ne s'appliquent qu'à copier leurs viſages.

Un pere de famille, qui a deux enfants, en doit un à l'oiſiveté de Boulogne, & l'autre aux intrigues de Rome. Celui-là ruine ſa maiſon, tandis que l'autre fait ſon chemin, perce la foule du ſacré College; & trente ans après, releve une maiſon, qui, à la ſeconde génération, tombe encore, & eſt relevée de nouveau par un membre de l'Egliſe.

La nobleſſe de Boulogne eſt la plus ancienne de l'Egliſe, & la plus nouvelle

de l'épée. La thiare & la pourpre remplissent de titres les archives.

Elle est fort nombreuse ; car chaque Pape Boulonois, outre cinq ou six Princes, crée encore vingt ou trente nobles. Dans les autres Etats de l'Europe, il faut une suite d'ancêtres ; mais il suffit ici d'un conclave.

Un homme, qui n'est pas noble, peut, par l'opération du S. Esprit, ennoblir une foule de roturiers. Un Moine mendiant, qui a renoncé par des vœux solemnels aux titres & aux rangs, n'est pas devenu Pape, qu'il fait des Gentilshommes de toute espece.

Les femmes acquierent aussi la noblesse par l'Eglise. Les intrigues galantes qu'elles ont avec les Cardinaux, décrassent leur origine. Elles seroient bien plus nobles, si l'on faisoit les Papes plus jeunes : mais ils sont si vieux lorsqu'on les crée, qu'ils n'ont plus la force de les ennoblir.

C'est le pays de la débauche, de la musique & de la dévotion. On y prie Dieu six heures du jour ; on y en chante huit, & on s'y prostitue dix.

Chaque coin de rue est un autel ; chaque autel a une image, & chaque image fait ses miracles.

LETTRE LVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

IL y avoit autrefois un grand inconvénient dans la Religion du Christ; les fideles, qui avoient péché, quoique légérement, étoient condamnés aux flammes éternelles; c'étoit bien dur pour ceux qui ne l'avoient pas fait exprès.

Après bien des recherches pour trouver un tempérament qui empêchât que tant de pécheurs de bonne foi ne fussent précipités pour toujours dans l'enfer, on imagina le Purgatoire.

Je voudrois bien pouvoir te dire ce que c'est que le Purgatoire. Les Européens, qui mettent par tout de la fiction, ont imaginé, dans leurs fables, le fleuve Léthé, qui a la vertu de faire oublier le passé. Le Purgatoire est une espece de fleuve Léthé. Dieu oublie qu'il a été offensé, & passe l'éponge sur sa justice. On peut regarder aussi

le Purgatoire comme des lettres d'appel, par lesquelles les pécheurs se réclament du pouvoir des démons.

Il fait très-chaud dans le Purgatoire; mais il n'y fait pas si chaud qu'en Enfer. Ses flammes brûlent; mais elles ne consument pas : leur caractere est de purifier. Après quelques siecles, on en sort clair & net, comme un crystal de roche; alors on va prendre sa place dans le Ciel, comme si de rien n'étoit.

Ce projet est un des plus beaux qu'ait jamais formé le christianisme. Sans lui, Dieu, à la fin du monde, se fût trouvé presque seul dans le Paradis; au-lieu que le Purgatoire lui recrute continuellement des élus.

Il est dommage que ce magnifique plan ne soit pas gratis. Il faut acheter le Purgatoire. Les Bonzes & les Mandarins Prêtres y ont mis deux prix. Ceux qui craignent la brûlure, l'achetent en gros, & sont presque aussi-tôt délivrés. Mais il faut qu'un pécheur soit bien riche pour aller ainsi droit au Ciel, après n'avoir fait qu'effleurer le Purgatoire. On m'a parlé de quelques Chrétiens à demi-réprouvés, à qui il

en a coûté plus de cinquante mille taëls pour se racheter tout d'un coup de ses flammes.

A l'égard de ceux qui n'ont pas de quoi payer leur délivrance, ils se grillent tranquillement pendant une suite de générations.

Il y a des philosophes Européens qui prétendent que les richesses ne sont bonnes à rien ; mais depuis l'établissement du Purgatoire , elles servent à quelque chose.

Tout le monde a gagné à ce marché. On demande continuellement pour les ames du Purgatoire. Les Chrétiens, qui sont de la secte du Pape, font des aumônes continuelles ; des troncs établis à ce sujet, sont remplis tous les jours d'argent ; mais de celui-ci les ames du Purgatoire n'en voyent gueres. Les pagodes, qui, avant l'invention du Purgatoire, étoient très-pauvres , sont aujourd'hui fort riches.

Cette institution n'est que pour les péchés véniels ; si on avoit établi un Purgatoire pour les mortels, il eût été bon alors d'être Chrétien. Cet établissement est admirable pour encourager les pécheurs de cette secte : qu'importe

qu'on offenſe l'Etre ſuprême ; avec de l'argent, on peut ſe tirer du mauvais pas de l'Enfer.

Les Européens ſont peut-être les plus grands calculateurs qu'il y ait au monde. On m'a parlé d'une énumération, qui contient le nombre des ames rachetées des flammes du Purgatoire depuis ſon inſtitution ; ce nombre eſt prodigieux. On y trouve des Chrétiens de toutes les conditions & de tous les états ; excepté des Papes, excepté des Rois, excepté des Miniſtres d'Etat, excepté des Moines, excepté des dévots, excepté des Financiers : tous ces gens-là vont droit en Enfer.



LETTRE LVII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LEs Miniſtres d'Etat, en France, ſont toujours chancelants ; ils ne ſont jamais fermes ſur leurs pieds. Quand j'arrivai à Paris, on en déplaça deux ; & peu de temps après, on en créa

trois. Il n'y a point d'hôtel de louage qui change plus souvent de maître que celui du Contrôleur des finances. Un Ministre est à peine installé dans son poste, qu'il est relevé par un autre, qui cede lui-même sa place à un troisieme. Ils se rencontrent, pour m'exprimer ainsi, sur l'escalier de l'administration.

On diroit que le Roi de France fait continuellement la revue de ses Ministres, & que ceux-ci ne font que passer devant leurs charges. Tu peux t'imaginer, pendant ce changement continuel, comment vont les affaires de la République. Comme ceux qui gouvernent ne sont jamais assurés dans leur poste, l'Etat est toujours chancelant.

On apprend souvent la réforme d'un Ministre avant qu'on ait su sa nomination : aussi est-on en usage de l'aller complimenter le matin même, crainte que le soir on n'y soit plus à temps. Le jour qu'on eut nommé le Ministre qui gouverne aujourd'hui les finances, un Seigneur, de sa connoissance, courut sur l'heure à son hôtel pour le complimenter. Mon ami, demanda-t-il au Suisse, ton maître est-il toujours Mi-

niſtre? Le portier, qui n'en étoit pas encore inſtruit, lui répondit qu'il n'en ſavoit rien. Vous verrez, dit-il, en ſe tournant vers un autre Seigneur qui étoit dans ſon carroſſe, qu'on l'aura remercié avant même de l'avoir créé.

Comme tout le monde ſait ici qu'un Miniſtre qui entre en place, n'y eſt pas pour long-temps, on s'arrange en conſéquence; chacun ſe hâte de lui demander des graces; & le Miniſtre, qui ſent que ſa démiſſion eſt prochaine, ſe hâte de les accorder. Que lui importe de ſe donner la peine de diſtinguer les talents, & de ne donner les emplois qu'au mérite? Il ſait que, dans quelques jours, il ne ſera plus rien, & qu'on ſe ſouviendra à peine qu'il ait exiſté! Il va plus loin; il trouve les affaires de la Monarchie embrouillées, & il les embrouille davantage, afin que celui qui viendra après lui, trouve plus de difficulté à les débrouiller : c'eſt une vengeance qu'il attache à l'inſtabilité de ſon poſte.

LETTRE LVIII.



Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

LEs mœurs ſont ſi corrompues en France, que cela va juſqu'à la diſſolution. Il s'y commet journellement un crime qui fait frémir la nature. C'eſt le dernier période de la corruption humaine. Les peres, en Afrique, vendent leurs enfants au travail ; ici les meres vendent leurs filles à la proſtitution. Elles font elles-mêmes les premieres marchés d'incontinence, & s'approprient l'argent de leur crime.

En Barbarie, c'eſt aſſez qu'il naiſſe un grand nombre d'enfants d'un mariage, pour que la fortune de ceux qui leur ont donné le jour, augmente. En France, il ſuffit qu'une mere ait pluſieurs filles, pour rendre la ſienne conſidérable.

L'éducation & les talents ſont pour l'ordinaire les fondements de ce contrat infame. On ne les éleve mieux,

que pour les vendre davantage : plus elles ont d'agréments, & plus on met leur innocence à haut prix.

La police eſt informée de ces marchés; les Magiſtrats des autres tribunaux ne l'ignorent pas; tout le monde le ſait, & perſonne n'en dit rien.

Brûles cette lettre; car je ne voudrois pas que l'Empereur & les peuples de la Chine ſachent que de tels monſtres habitent la terre. Il y a des crimes chez les peuples corrompus, dont il ne faut pas que les Gouvernements ſages ayent la moindre idée. Ils auroient trop mauvaiſe opinion de la nature humaine, ſi on la leur montroit ſous un caractere ſi difforme; & par-là ils pourroient perdre la confiance que l'on doit avoir en la vertu.



LETTRE LIX.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

DE toutes les ſciences qu'on profeſſe en France, la politique eſt celle qui

qui ſe donne à meilleur prix. Elle ſe vend ici à ſi bon marché, qu'il n'y a point de laquais qui n'ait le moyen de l'acheter. Pour deux ſols, on peut connoître les intérêts des Princes, être inſtruits des négociations de l'Europe, & ſavoir deux fois la ſemaine comment va le monde.

Les principes de cette ſcience ſont contenus dans des feuilles volantes, qu'on appelle gazettes. Ses ſéances ordinaires ſe tiennent dans de petites Académies, qui ſont aux portes des jardins du Palais-Royal & des Tuileries, où des Suiſſes vendent au public l'eſprit des Cours. Si on veut devenir bien ſavant dans les ſecrets des cabinets, & que, pour cet effet, on veuille lire bien des papiers, on paye plus d'argent; car les connoiſſances de la politique ont un prix fait; il en coûte tant la feuille. C'eſt dans celles-ci où l'on apprend exactement ce qui ne ſe paſſe pas dans les différentes Cours, & que l'on eſt inſtruit de toute autre choſe que de ce que l'on veut ſavoir.

La plupart de ces gazettes ſont étrangeres. Les grands profeſſeurs en politique ſe tiennent en Hollande; Répu-

blique économe, qui met à profit le bruit de la renommée, & qui pousse l'industrie jusqu'à tirer parti du mensonge même. C'est de là qu'ils font part aux autres nations de l'Europe de leur profond savoir, & qu'ils leur communiquent leurs savantes réflexions.

Toutes ces feuilles ont un genre d'érudition, qui leur est particulier. La gazette d'Amsterdam, qui a le pas sur les autres, est très-profonde dans la superficie des faits : elle est remplie d'une élocution qui ennuye très-méthodiquement. La gazette de la Haye est admirable pour publier des événements imaginaires ; celle de Rotterdam pour mentir ; & celle d'Utrecht pour ne pas dire vrai. Mais lorsqu'on veut savoir beaucoup de faits faux & imposteurs, on lit un imprimé qui a pour titre *le Courier d'Avignon.* C'est un Bonze apostat, & qui apostasie de nouveau dans cet écrit régulièrement deux fois la semaine. Il y a aussi une gazette de France ; mais il lui est défendu, de la part du Gouvernement, de dire vrai : il n'est permis à l'auteur que d'être froid & insipide.

J'ai oui dire qu'on avoit résolu une fois d'empêcher l'entrée de ces gazettes

étrangeres dans le Royaume; mais ce projet n'eut pas lieu. Il est à présumer que l'administration réfléchit sur les conséquences d'une pareille démarche. Il est certain que cette réforme auroit causé une des plus grandes révolutions qui fût jamais arrivée dans la Monarchie Françoise; car que seroient devenus alors dans Paris tant d'automates, ces hommes machines, dont les ressorts sont sans action, jusqu'à ce que quelque article d'une gazette les ait mis en mouvement? C'eût été couper le fil du raisonnement du discours public, & répandre un morne silence chez tous les politiques de café.

Cette réforme eût réduit à la famine un grand nombre de vieux Officiers, qui n'ont pas plutôt enlevé des petites académies, dont je viens de te parler, un article un peu intéressant de ces gazettes, qu'ils se rendent aussi-tôt dans des maisons rentées, où l'article leur est payé comptant par un dîner.

La France se fût trouvée tout d'un coup muette; car qu'eût-on pu mettre à la place de ces paroles usitées dans toutes les compagnies, & qui ouvrent tous les entretiens françois, *qu'y a-t-il de nou-*

veau? Que dit la gazette d'Hollande? A-t-on des *avis sur la marche des armées?*

On ne peut que plaindre l'insuffisance du genre humain, lorsqu'on fait réflexion qu'une nation, qui passe dans le monde pour avoir de l'esprit & du discernement, est réduite à passer sa vie à s'entretenir de pareilles fatuités.

Tu ne saurois croire le baillement & l'ennui mortel que cause le retard de la malle d'Hollande, de Flandres & d'Avignon. La neige ou la glace, qui empêche le passage des couriers, gele ici les esprits; ils en sont pétrifiés : le dégel ne se fait qu'à l'arrivée des gazettes.



LETTRE LX.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

JE parcours les hôtels dont cette Capitale est remplie, & qu'on fait voir par curiosité aux étrangers. Il faut un guide pour voyager dans le vaste Pays de ces édifices; sans quoi on se perdroit, pour ainsi dire, dans les rues des apparte-

ments, & dans les différents quartiers qui composent ces maisons. Il en est de si immenses, qu'elles pourroient contenir un Royaume d'Afrique avec tous ses peuples.

Ces édifices prodigieux m'ont fait souvent réfléchir combien les hommes cherchent à s'éloigner de leur premiere origine.

Il y a apparence que les premiers hommes firent un trou dans la terre, pour se garantir des bêtes féroces, & que, pendant long-temps, ce fut-là leur habitation ordinaire. Leur nombre venant ensuite à augmenter, ils prirent de la boue, & bâtirent une cabane sur sa superficie. Chaque cabane n'étoit pas plus grande qu'il le falloit pour contenir une famille : dans la suite, ils éleverent une seconde cabane sur la premiere, & celle-là servit de fondement à une troisieme ; mais comme les aises menent aux commodités, & que celles-ci conduisent au luxe, insensiblement les cabanes furent changées en édifices. Ce qui avoit été inventé pour servir de délassement, contribua à la fatigue ; les hommes, faits pour habiter la surface de la terre, furent obligés de monter

jusqu'à moitié chemin du ciel pour arriver à leur maison. Les pierres & les marbres servirent à flatter la vanité humaine. Des hommes, qui devoient mourir dans quelques années, firent des habitations qui devoient durer dix siecles.

Aujourd'hui les particuliers, en France, se logent comme les Rois, & les Rois comme les Dieux.

Je voudrois qu'il ne fût permis d'étaler la magnificence que dans les édifices publics, & qu'il y eût des réglements pour ceux des sujets. Cette police des maisons seroit peut-être plus utile qu'on ne pourroit la soupçonner : entre plusieurs avantages, elle auroit celui d'empêcher que bien des particuliers ne s'ensevelissent avec toute leur génération dans de vains & superbes bâtiments.

LETTRE LXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

BOulogne eſt ſous la domination directe du Ciel. Le Lieutenant du Chriſt en eſt le ſouverain. C'eſt avec les clefs du Paradis que les Papes ouvrent la porte de cette Puiſſance politique.

Si les hommes ſavoient s'accorder entre eux, ils ſeroient libres; au-lieu que leurs diviſions les rendent preſque toujours eſclaves. L'hiſtoire univerſelle de l'Europe eſt remplie de faits qui en ſont autant d'exemples.

Les Boulonois, ne pouvant ſouffrir leur propre domination, ſe mirent ſous celle des Papes. Il faut qu'un Gouvernement politique ſoit bien corrompu, lorſqu'il ſe ſoumet de lui-même à une pareille baſſeſſe.

Je voudrois rechercher ce qui fait que les peuples d'Italie, depuis environ quinze ſiecles, ſe précipitent d'eux-mê-

mes au-devant de la servitude. Je crois que le luxe, l'oisiveté & la mollesse y ont beaucoup contribué.

Après que les Romains eurent agité le monde, & se furent agités eux-mêmes par des peines & des travaux infinis, une lassitude générale suivit de près cette grande agitation. Les peuples d'Italie, qui leur succéderent, établirent les arts de faste & d'ostentation, qui sont presque toujours une suite de la volupté. On n'eut d'autre ambition que celle d'être oisifs. Il faut une certaine activité pour se maintenir libres, au-lieu qu'on n'a besoin d'aucune action pour être esclaves.

Un peuple n'entend point ses intérêts, lorsqu'effrayé lui-même par ses propres divisions & par ses guerres civiles, il se livre au pouvoir d'une Puissance étrangere. Il se précipite par-là lui-même au-devant des malheurs qu'il voudroit éviter. Ce sont précisément ces guerres qu'il craint, qui pourroient seules l'empêcher d'être subjugué. En lisant l'histoire de cette partie de l'univers, on trouve que la plupart des Etats renaissent des cendres des guerres civiles.

Il est vrai que Boulogne, en se don-

nant aux Papes, conserva ses privileges : mais on n'en a plus, lorsqu'on se livre au pouvoir d'un Gouvernement étranger.

Dès qu'on cede le pouvoir politique, toutes les prérogatives que l'on se réserve sont nulles.

Pour l'ordinaire, les peuples, qui se livrent volontairement à la servitude, veulent ignorer qu'ils sont esclaves.

La République de Boulogne fait semblant d'être libre : elle députe un Ambassadeur à Rome pour conserver l'égalité, tandis qu'elle reçoit du Pontife un Légat qui est son maître.

Quarante Sénateurs forment un Sénat sans Conseil, qui élit un Prince sans pouvoir. On appelle ce Souverain GONFALONIER. Son regne est aussi court que sa puissance est bornée. Au bout de soixante jours, il quitte la couronne, & redevient sujet. L'élection n'est pas arbitraire ; chaque Sénateur doit régner à son tour, & porter la couronne par semestre. Ce n'est pas le mérite qui éleve à ce rang ; c'est la place ; de maniere que, tous les sept ans, chaque Sénateur se place de lui-même sur ce trône postiche.



LETTRE LXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

JE vais ſouvent à la Comédie. C'eſt moins pour aſſiſter à la repréſentation des Acteurs, que pour y voir la piece des ſpectateurs. Je trouve celle-ci plus divertiſſante que celle qu'on donne au théâtre. La ſcene y eſt toujours originale, & offre un tableau du ridicule de ce peuple. Elle commence longtemps avant qu'on tire le rideau, & continue demi-heure après qu'il eſt baiſſé; c'eſt-à-dire que cette piece a deux actes de plus que celle qu'on vient voir.

Pour l'ordinaire, le parterre ouvre la repréſentation. On diroit que celui-ci eſt fait à reſſort, & que ſon mouvement eſt réglé. Il a ſon flux & reflux comme le vaſte océan. Une onde pouſſe les ſpectateurs vers l'orcheſtre, & une autre les ramene à la porte. Ceux qui

y agitent les vagues, sont, pour l'ordinaire, de jeunes Mousquetaires, qui se divertissent à ce manege. Ils ouvrent & ferment le parterre de la Comédie, comme une boîte. Je vis derniérement ballotter deux pauvres Provinciaux, qui s'y trouverent par malheur ce soir-là; de maniere que je ne crois pas qu'ils puissent de six mois sortir de leur chambre. Il est difficile, quand on se trouve au milieu de ces Messieurs-là au parterre, qu'on en sorte avec tous ses membres.

Mais ce n'est que le prélude de la comédie des spectateurs. Ce spectacle est composé de conversations muettes qui se passent dans les loges. Une jeune Dame ouvrit, ce soir-là, la scene; un Abbé l'avoit aimée; mais l'inconstant avoit passé en secondes noces clandestines avec une autre Dame qui étoit, ce soir-là, à la Comédie, dans une seconde loge. Les deux rivales se menacerent long-temps des yeux. On voyoit, dans les regards de l'une, tout ce que la rage & le désespoir ont de plus marqué; & dans ceux de l'autre, ce que le triomphe & la satisfaction ont de plus agréable. Les insultes réciproques des

regards durerent quelque temps : quand les hostilités des yeux furent finies, elles se battirent encore long-temps par des gestes, des grimaces & des coups d'éventail.

Cependant les mains de l'Abbé, qu'on avoit jusques-là toujours vues, disparurent tout d'un coup : l'Abbé étoit-là ; on ne pouvoit pas les soupçonner hors de la loge ; elles étoient sans doute cachées quelque part. A cette désertion, la Dame délaissée perdit tout-à-fait contenance ; ses regards aux spectateurs étoient parlants. Ils leur disoient : voyez ce perfide qui me méprise au point de se livrer à sa passion en présence du public : d'un autre côté, regardez cette femme sans bienséance, insensible à toute autre considération qu'à celle de son amour. Peut-être goûte-t-elle, dans ce moment, mille petites sensations qui la préparent d'avance à un plus grand plaisir après le spectacle. Car les femmes en France peuvent, par le seul mouvement des yeux, faire un discours suivi avec toutes ses parentheses. Le parterre de Paris, qui n'aime point à garder les manteaux, l'ayant entendu, entreprit de la venger. Il se mit à

crier : Haut les mains, M. l'Abbé ; haut les mains ; & aussi-tôt ses mains reparurent.

A côté de cette loge, se passoit une autre comédie. Une veuve surannée, mais riche, qui se croyoit aimée d'un Officier sans fortune, découvrit, ce soir-là, par un coup d'œil, qu'il en vouloit à sa fille, qui étoit jeune & jolie, & qui étoit avec elle à la Comédie. Cette préférence indigna la mere : elle le congédia sur le champ en présence du public. L'Officier remercié ne se déconcerta point ; se voyant hors de service, il alla offrir les siens, dans une autre loge, à une Dame qui n'avoit point de fille. Aussi-tôt le parterre applaudit à son choix par un battement de mains général, & hua la veuve surannée. Alors il n'y eut pas moins de quatre scenes muettes à cette seconde représentation ; l'indignation de la vieille veuve, le chagrin de la fille, le plaisir de la jeune Dame, & la satisfaction de l'Officier. Outre ces comédies continuelles, il y a une infinité d'entr'actes, où on voit des spectateurs qui vont, qui viennent, qui montent, qui se précipitent d'une loge à l'autre. Vous les

voyez aux premieres, & en même-temps aux secondes, & presque aussitôt aux troisiemes. Si on n'étoit pas sûr de ses yeux, on croiroit voir double ou triple, tant ils se multiplient. On pourroit appeller cet endroit de la piece des spectateurs, la scene des voltigeurs.

LETTRE LVIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE monde européen est formé de deux tiges. La société est divisée ici en nobles & ignobles. Il est vrai qu'il faut très-peu de chose pour être de la premiere classe. Une famille, qui fait écrire son nom dans les annales du monde, est noble; celle qui l'oublie, est roturiere : c'est une affaire de mémoire.

Tout homme, qui peut prouver que ses ancêtres vivoient il y a neuf cents ans, est bon Gentilhomme; celui qui ne le prouve point, ne l'est pas. Tu vois que la qualité de Gentilhomme &

celle de roturier ne different en rien; puiſque les uns & les autres avoient leurs ancêtres il y a neuf cents ans, & que tout le mérite conſiſte à s'en ſouvenir. On a cependant imaginé un autre moyen, qui eſt de l'oublier. Un Européen, qui peut prouver que ſa famille eſt ſi ancienne qu'il en a perdu juſqu'à la trace, eſt noble & archi-noble. On ſoupçonne qu'une origine, dont on n'a aucune idée, n'eſt point roturiere: en ce cas-là ce monde eſt lui-même bon gentilhomme; car on ne ſait pas préciſément dans quel temps il a été formé. Par la même raiſon, il faut que tous les hommes le ſoient; car le tronc ne peut pas être noble, & les branches roturieres.

C'eſt un grand titre ici, quand on peut produire un vieux parchemin à moitié mangé des vers. La différence du noble de bonne alloi à celui qui ne l'eſt pas, eſt dans la difficulté de la lecture des titres. Lorſqu'on ne peut pas les déchiffrer, la nobleſſe eſt bonne; ſi on les lit couramment, elle eſt équivoque. Il faut que les fauſſetés, contenues dans le parchemin, viennent de loin; car en fait de généalogie, on n'a pas foi

aux mensonges modernes. Une imposture de cent ans est trop nouvelle, on la méprise ; mais si elle passe six siecles, elle a acquis un droit d'ancienneté, on la respecte.

Il y a ici une noblesse dont je fais beaucoup de cas, qui est celle des belles actions. Rien de plus équitable que d'honorer le mérite, & de distinguer les citoyens qui ont rendu des services importants à la patrie ; mais cette source sacrée de la véritable noblesse fait plus de mal que de bien, par les abus qui en résultent. Cinq ou six services mémorables que les ancêtres d'une famille noble auront rendus autrefois à l'Etat, empêchent presque toujours que ses successeurs ne lui en rendent. Enorgueillis de cet honneur, ils croyent que les actions glorieuses de ceux qui les ont pécédés, leur suffisent, & qu'eux n'ont qu'à se reposer.

Un homme, que je vois ici dans certaines maisons, qui passe sa vie dans les promenades & les cafés, qui est toujours aux spectacles, & qui dispose de son temps entre le jeu, le bal & les mauvais lieux, me disoit derniérement qu'il étoit noble ; & pour me le prou-

ver, il me cita plusieurs grandes actions de ses bisaïeux; il me nomma les batailles où ils s'étoient distingués, & me rapporta les prodiges de valeur qui leur avoient acquis une gloire immortelle. Monsieur, lui dis-je, en l'interrompant, quelle part avez-vous eue à tous ces explois éclatants? Aucune, me répondit-il. Comment pouvez-vous donc faire réjaillir sur vous le mérite des actions qui ne sont pas de vous?

On confond toujours ici l'origine de la noblesse avec les nobles; ce qui fait deux choses bien différentes. Il faudroit que la noblesse, pour qu'elle ne dérogeât jamais, fût à vie; qu'un citoyen qui a rendu des services à l'Etat, ou qui s'est distingué par quelque mérite personnel, utile à ses concitoyens ou à la République, fût noble inclusivement jusqu'à sa mort; & qu'un héros, en quittant le monde, emportât toute sa gloire, & qu'il ne restât rien, après lui, que le bruit de ses actions; qu'il fût enseveli au milieu de sa renommée, & que son tombeau mît une barriere entre lui & ses descendants. Je voudrois abolir tous les titres anciens; afin que personne ne pût en avoir d'autres que

ceux de ses vertus personnelles; & que chaque citoyen fût le premier descendant de sa race, & le dernier noble de sa famille.



LETTRE LXIV.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

JE réfléchissois, depuis ma derniere, sur les inconvénients de la noblesse, qui est très-nombreuse en France, lorsqu'un homme, assez mal mis, entra dans ma chambre. Monsieur, me dit-il, après m'avoir fait deux ou trois profondes révérences, je viens vous proposer de vous faire noble. Moi, noble, m'écriai-je; eh! qui est-ce qui vous a donné ce pouvoir? Ma profession, me répondit-il; je suis généalogiste, à vous rendre mes très-humbles services. Je fais des origines; mon métier est la gentilhommerie. Cela vous seroit impossible à mon égard, repris-je: car je n'ai aucun de mes ancêtres qui ait fait du bruit dans le monde; ils sont tous morts,

ſans qu'on ſe ſoit apperçu qu'ils ayent vécu. Cela ne dit rien; j'ai ennobli des gens, dont les aïeux avoient été les hommes les plus tranquilles de la terre. On les eût pris pour des morts, tant ils faiſoient peu de bruit chez les vivants. Vous ignorez, ſans doute, que je ſuis Chinois. Non, me dit-il, j'en ſuis informé; & c'eſt à cauſe de cela même que je viens vous offrir mon miniſtere. J'ai une généalogie Chinoiſe toute prête pour vous ennoblir. Et de qui me ferez-vous deſcendre, lui dis-je? De Confucius lui-même, me répondit-il; car je veux vous donner du bon, & ne pas vous ennoblir à moitié, comme je fais tous les jours avec des François, qui n'ont pas les moyens d'acheter une ancienne nobleſſe, & qui ſe contentent de la tige d'un petit Gentilhomme de Province. L'origine que vous me propoſez-là, lui dis-je, ne me paroît pas ſans difficulté. J'en fais tous les jours de bien plus difficiles, reprit-il; celle de Confucius n'eſt rien en comparaiſon des roturiers qui veulent entrer dans l'Ordre du Saint-Eſprit, & qu'il faut ennoblir en dépit de leurs ancêtres. Vous ſerez enchanté de

l'arbre généalogique que je vous produirai. Vous y verrez les branches par mâles séparés des femmes, qui parviendront jusqu'à vous, & dont Confucius formera la tige; il sera la premiere branche, & vous serez la derniere de votre famille. J'espere que cet arbre généalogique vous fera autant d'honneur qu'à moi : on y reconnoîtra par-tout la main de maître. Il ne vous en coûtera que cent écus; c'est aujourd'hui un prix fait pour un roturier qui veut s'associer à la noblesse.

Vous devez être bien riche, dis-je à cet homme. Notre profession n'étoit pas mauvaise autrefois, me dit-il; mais depuis que le Roi de France s'est fait généalogiste, elle n'est plus si bonne. Ce Monarque, sans avoir jamais étudié notre art, a trouvé le secret de donner des ancêtres à ceux qui n'en ont pas. Admirez la force de la prévention: nous faisons des nobles pour dix louis d'or, & il en coûte plus de vingt mille livres à ceux qui s'adressent au Roi; cependant ils vont à lui préférablement à nous. Voilà, dis-je au généalogiste, une préférence bien injuste; on a tort

d'avoir recours au Monarque à votre exclusion. Très-tort, reprit-il; car enfin, en fait de noblesse, il n'est pas plus sorcier que nous; & nos lettres de noblesse, après tout, valent bien les siennes. Peut-être même valent-elles mieux; car celles qu'il délivre commencent toujours les seize quartiers, au lieu que les nôtres les finissent. Monsieur le faiseur de nobles, repris-je, en l'interrompant, est-ce que le Souverain vous a enlevé tous vos chalands? Oh, que non, me répondit-il; il nous en reste encore beaucoup. La maltôte & les finances peuvent encore donner à vivre dans Paris à un grand nombre de ceux de notre profession. Voici une liste de roturiers, continua-t-il en sortant un papier de sa poche, que j'ai ennoblis cette année. Et il commença à me la lire à haute voix: *Dix Fermiers généraux, vingt Commis aux Aides & Gabelles, trente Receveurs des finances, quarante marchands en détail, six maîtres d'hôtel, douze valets de pied*, &c. Tous ces nouveaux nobles sont autant de chef-d'œuvres généalogiques. Par-tout la tige des mâles & des femmes étoit si ignoble, qu'il n'y a pas eu moyen de les purger de la rouille de la roture;

j'ai été obligé d'y ſubſtituer des pieces apocryphes.

J'ai décraſſé, pendant plus de ſix mois, celle des Commis aux Aides; & au bout de ce temps-là, je n'ai pu produire qu'une demi-nuance de nobleſſe.

Les Receveurs m'ont donné beaucoup de beſogne. J'ai manqué à perdre l'eſprit à ennoblir les marchands. Le néant des maîtres d'hôtel m'a engagé dans les recherches conſidérables. Les laquais m'ont donné moins de peine que les autres. De toute cette nobleſſe nouvelle, la moins roturiere eſt celle qui a porté la livrée.

La plus difficile n'eſt pas d'ennoblir tous ces gens, mais de leur donner des armes; car où prendre pour eux des écuſſons? J'ai ſué ſang & eau pour en trouver aux roturiers que je viens de vous nommer. Il eſt vrai que je n'ai pas beaucoup de peine pour les financiers; je leur ai donné un champ d'argent avec des monts d'or.

La plus grande difficulté que j'éprouve avec ces roturiers, c'eſt qu'ils ne veulent point de couronnes de Comtes; ils en exigent tous de royales: quelle indiſcrétion! Car comment allier des mai-

ſons de laquais & de valets de pied avec celles des Souverains? A l'égard de ceux qui veulent des fleurs de lys dans leurs écuſſons, cela eſt aiſé à concilier; car la plupart les portent ſur leurs épaules. C'eſt ce que nous appellons, en terme de blaſon, des armes parlantes.

Eſt-ce qu'il n'y a, lui demandai-je, que les gens de fortune qui cherchent à s'ennoblir en France? La plupart des François, me répondit-il, ont cette foibleſſe. Tous, juſqu'aux Poëtes, veulent s'ennoblir; mais il y a diablement à tirer ici pour le généalogiſte; car ceux-ci ſont roturiers de pere en fils depuis le déluge.

Les comédiens cherchent auſſi à quitter la roture. Il n'y a pas bien longtemps que j'ai fait noble un acteur de l'Opéra. Outre que c'étoit un deſcendant d'Orphée, il avoit joué tant de rôles de Rois & d'Empereurs, qu'il étoit déja noble par avance.

Il me ſemble, Monſieur le généalogiſte, que vous exercez votre profeſſion avec beaucoup d'aiſance. Pas tant qu'on le croiroit bien : il y a quelquefois, permettez-moi cette expreſſion, de grands coups de collier à donner.

Les Philosophes, qui s'adressent à nous, nous donnent diablement de la tablature. Ces gens-là n'ont jamais eu ni feu ni lieu; leur origine sort d'un tonneau qui étoit la maison de Diogene, un de leurs ancêtres.

Nous prenons aussi beaucoup de peine pour décrasser la roture des Chevaliers militaires de Saint Louis, dont l'origine est presque toujours aussi obscure que les sources du Nil.

On nous fait espérer que nous ennoblirons bientôt les Chevaliers de Malthe, qui commencent à être si roturiers, qu'il leur faudra, au premier jour, un généalogiste en titre.

Je remerciai le faiseur de nobles, & le priai de s'épargner la peine de confondre la famille de Confucius avec la mienne.

LETTRE LXV.

Le même, au Chef de la Religion, à Pékin.

De Paris.

CHez les Chrétiens, (*) mon cher Kié-tou-na,

(*) Catholiques Romains.

Kié-tou-na, le Paradis s'achete; les Mandarins de cette secte en disposent: mais le prix n'est pas toujours le même; il varie selon le besoin d'argent qu'il y a sur la place de la religion. Ceux qui veulent l'avoir à bon marché, vont à plus d'une boutique, & marchandent long-temps.

Cette méthode ne sauroit être blâmable; il est permis à chacun d'acquérir une possession à moins de fraix qu'il est possible.

On m'a parlé ici d'un pécheur qui, voulant faire l'acquisition du Ciel, s'adressa à un Couvent de Bonzes. On le lui fit cent mille Messes. C'étoit trop cher pour lui; il n'en voulut point à ce prix-là. Il passa ailleurs. Il s'adressa à d'autres Bonzes qui ont la réputation dans Paris d'accommoder les pécheurs, & de leur faire jouir de la gloire éternelle à un prix raisonnable. Ceux-ci en rabattirent tout d'un coup la moitié; ils lui proposerent le Ciel à raison de cinquante mille Messes, une fois payées en especes de cours. C'étoit déja un grand profit pour lui; il épargnoit considérablement à ce second marché: mais il le refusa encore; car son dessein n'é-

toit pas de mettre tant d'argent à cette acquisition. Il tenta dans d'autres boutiques de Bonzes ; mais elles se tinrent, comme les premieres, sur le prix. Ne pouvant s'accommoder, il prit le parti d'attendre une occasion plus favorable ; car il en est de cette vente, comme des autres ; il y a des temps où leurs marchands baissent la main. Il cherchoit des moyens économiques pour n'être pas damné à tous les diables, lorsqu'il apprit que les Bonzes Capucins avoient entrepris de bâtir leur pagode, & qu'ils avoient besoin d'argent. Il alla les trouver, & fit son affaire avec eux, à raison de six mille Messes.

Il a résolu d'attaquer en justice les premiers Bonzes, comme usuriers, pour lui avoir voulu vendre une chose vingt fois plus qu'elle ne vaut, ou que d'autres ne l'estiment. S'il gagnoit son procès, & qu'il obtînt une indemnisation de six mille Messes, le tour ne seroit pas maladroit ; car il auroit acquis tout juste le Paradis pour rien.



LETTRE LXVI.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Si les Miniſtres qu'on exile ici, continuoient de jouir de l'enchantement où l'on étoit auparavant à leur égard, je regarderois leur diſgrace comme une récompenſe ; on leur laiſſe leurs rangs & leurs titres, avec la permiſſion de jouir de leur fortune : ils ne quittent pas la ſcene de leur grandeur ; elle les ſuit, & les accompagne dans leur ſolitude. Ils peuvent bien ſe reſſouvenir de ne pas emporter avec eux tout leur faſte ; mais ils n'oublient jamais leur cuiſinier. C'eſt en faiſant bonne chere, & en recevant chez eux nombreuſe compagnie, qu'ils font des réflexions morales ſur le malheur qu'ils éprouvent d'être plus heureux qu'ils n'étoient auparavant.

Il y a quatre luſtres qu'un petit Bonze Abbé étoit inconnu dans l'univers ; il n'avoit, pour toute fortune, que cent taëls de rente, & ne jouiſſoit d'aucun

rang, ni honneur. Des femmes le préſenterent à la Cour, & il y fit ſon chemin. Son ambition le perdit au milieu de ſa courſe. Son exil fut ſigné ; on lui ôta la faveur ; mais on lui laiſſa ſa grandeur & ſa fortune. Il emporta, dans ſa diſgrace, deux cents mille livres de rente, tous ſes bénéfices, avec la pourpre. Qu'auroit-on pu faire de plus, ſi, au-lieu de le punir, on eût voulu le récompenſer?

L'exil des Miniſtres, en France, découvre un vice dans la clémence du Prince, ou dans ſa juſtice. Il a trop de généroſité, ou n'a pas aſſez d'équité. S'ils ſont coupables envers l'Etat, & qu'ils ayent abuſé de leur miniſtere, on ne les punit point ſuffiſamment : s'ils ſont innocents, & qu'on ne puiſſe leur reprocher aucune malverſation, on les punit trop.

En cherchant l'origine de l'exil des Miniſtres, j'ai trouvé que le banniſſement chez eux tient la place de la peine de mort, que l'humanité a ainſi commuée. Si l'exil eſt une mort civile, il faut priver des rangs, des honneurs & des commodités de la vie, ceux qui y ſont condamnés ; car les morts ne doi-

vent point jouir; ils n'ont besoin que d'un tombeau.

LETTRE LXVII.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

J'Allai dîner l'autre jour chez un Seigneur François qui a deux cents mille livres de renté, & quatre millions de dettes; ce qui fait tout au juste un Seigneur qui n'a aucun revenu. Cependant il vit comme un homme de deux cents mille livres de rente.

Celui-ci, qui, malgré toute son opulence, est si pauvre qu'il n'a pas de quoi avoir un laquais, entretient néanmoins quarante domestiques, un Intendant, un Maître d'hôtel, des Pages, des Ecuyers, des chiens & des chevaux. Sa table est des plus délicates; l'on boit chez lui les meilleurs vins de l'Europe. Ses équipages sont magnifiques; il paroît dans les rues avec une pompe superbe : de maniere qu'il faudroit être sorcier pour de-

viner qu'il eſt plus pauvre que la plupart de ceux qu'il éclabouſſe.

J'ai calculé ſa dépenſe; & je trouve que ſi ce Seigneur vit encore dix ans, il devra à ſa mort ſix millions, & alors il s'en faudra de cent mille livres de rente, que Monſieur ſon fils, qui paſſe pour un riche héritier, n'ait rien.

Ce riche Seigneur n'eſt pas le ſeul dans Paris qui ſoit dans l'indigence; preſque tous les gens riches ici ſont dans le même cas : au milieu de l'opulence où on les ſuppoſe, la pauvreté eſt leur état naturel. Ce qui fait qu'ils ne s'apperçoivent pas qu'ils n'ont pas de quoi vivre, c'eſt que ceux à qui ils doivent les laiſſent vivre. Une aſſemblée générale de créanciers réduiroit preſque tous les grands du Royaume à la mendicité. Si tous ceux à qui ils doivent vouloient être payés, l'édifice de leur fortune diſparoîtroit; il ne reſteroit que la place de l'opulence.

On m'a aſſuré que la nobleſſe de Frcane, qui a un revenu conſidérable, en doit plus que le fonds. Si cela eſt, le corps le plus riche de l'Etat eſt le plus pauvre. Les Seigneurs ne ſont proprement que les Fermiers de leurs domai-

nes; ils font valoir leurs terres pour des cranciers qui, par la facilité qu'ils leur ont donnée eux-mêmes de faire des dettes, s'en sont rendus les propriétaires. Si, dans les anciens titres de leurs fiefs, on mettoit les noms de ceux à qui ils appartiennent, au-lieu de ceux à qui ils n'appartiennent plus, alors les roturiers seroient les nobles, & les nobles les roturiers.

Les Grands du Royaume n'ont pas imaginé de se ruiner; cette idée ne vient pas d'eux : ils n'y eussent jamais pensé, si la Cour n'eût été la premiere à leur en montrer l'exemple. Ce désordre tire sa source en droite ligne du Prince, qui est lui-même le riche le plus mal-aisé de son Royaume. Le prédécesseur du Monarque qui regne aujourd'hui, enseigna à la noblesse à s'endetter & à se déranger: il empruntoit lui-même de toutes mains. Ce grand Prince fit la plus grande banqueroute qui ait jamais été faite dans l'univers. Il étoit si pauvre à sa mort, qu'il s'en falloit de deux milliards qu'il n'eût de quoi se faire enterrer.

LETTRE LXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

En général, les Boulonoises sont belles ; mais leur proximité fait encore plus d'impression que l'amour. Il faut se tenir à deux pas de leurs visages ; car pour peu qu'on se familiarise avec leur beauté, elle fait naître de petites excrescences sur la peau, qui causent une grande démangeaison. Leurs charmes ainsi déchirent encore plus la peau que le cœur. Cela n'empêche pas, toutes démangeaisons à part, qu'elles ne soient fort aimables.

J'aurois fort souhaité qu'elles parlassent pour pouvoir m'entretenir avec elles ; mais on auroit plutôt fait d'apprendre l'Arabe que le Boulonois. A l'égard du Toscan que je sais un peu, il n'en est pas question à Boulogne. Il n'y a que les Prédicateurs & les Comédiens qui s'en servent.

Les femmes s'assemblent tous les soirs avec des hommes dans des réduits qu'on appelle *Casino*. Je ne saurois gueres comment m'y prendre pour t'expliquer ce que c'est qu'un *Casino*. Ce n'est pas tout-à-fait un mauvais lieu, quoiqu'on y fasse souvent les mêmes choses; en un mot, c'est une maison qu'un certain nombre d'hommes & de femmes louent pour être plus libres.

Les François, qui perfectionnent tout, ne sont pas encore arrivés à ce raffinement d'indécence. Il est vrai qu'en fait de corruption de mœurs, les Italiens ont toujours été les maîtres de la France.



LETTRE LXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin*.

De Paris.

LA manie des François est d'avoir de l'esprit; ils vous accorderont le bon sens, l'intelligence & l'érudition, pourvu que vous conveniez qu'ils ont de la vivacité, des reparties & de la gayeté.

Un François, qui a des saillies, du feu & de l'imagination, qui raconte joliment, qui possede la science des petits riens, & qui est si profond, qu'il peut parler quatre heures sur une vétille, est bien près de la réputation d'homme d'esprit; & si avec cela il prend un ton badin, rit souvent, & folâtre toujours, son mérite est décidé.

Il est défendu à un François d'être recueilli; l'air pensif & réfléchi passe ici pour de l'humeur. Un homme grave & sérieux à Paris, est le plus sot animal qui soit dans la nature.

Je me trouvai derniérement d'un souper, où étoient des Parisiens avec des étrangers; ce qui me donna occasion de remarquer le contraste qu'il y a de ce peuple avec ses voisins.

Allons, Milord, disoit un bel esprit François, en secouant un Anglois de bon sens qui étoit à côté de lui; soyez gai aujourd'hui, vous penserez demain. A quoi vous sert, ajouta-t-il, à vous autres Anglois, d'avoir de l'érudition, de la géométrie & du savoir, si vous ne savez pas en faire usage? Voyez nous autres François, comme nous avons de l'esprit! Tenez, par exemple, voilà

que nous parlons il y a quatre heures, ſans que vous nous ayiez ſoupçonnés de n'avoir pas réfléchi.

Il n'eſt pas donné à toutes les nations de l'Europe de porter auſſi loin l'érudition du badinage, & d'être auſſi profondes dans la ſcience de la gáyeté : il faut pour cela être né François.

Cette manie d'avoir de l'eſprit paſſe ici dans tous les états, dans toutes les conditions, & entre même juſques dans le gouvernement.

Je ne ſais ſi je me trompe : mais je crois que les François feroient plus de progrès dans les arts, les ſciences & la politique, s'ils avoient un peu moins d'eſprit.

Il faudroit ſur-tout le bannir de la religion ; car c'eſt lui qui, en faiſant naître des diſputes, a ſuſcité des guerres, qui ont fait des playes profondes à l'Etat.

Je voudrois encore plus l'exclure du miniſtere ; car c'eſt delà qu'il répand ſa mauvaiſe influence ſur les ſujets.

Je crois même que s'il n'y avoit pas tant d'eſprit dans les Conſeils du Prince, l'Etat en feroit mieux gouverné.



LETTRE LXX.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a des fujets fur lefquels je fuis obligé de revenir, parce qu'il m'eft impoffible de les épuifer dans une feule lettre. J'ai dit ailleurs qu'une femme ici eft toujours cachée derriere un homme. Elle le pouffe en-avant, le fait reculer en-arriere, ou refter à la même place, fuivant fes vues & fes deffeins. La politique, comme les autres fyftêmes de la fociété civile, eft fubordonnée à ce fexe.

On prétend que la guerre préfente, où la France prend part, n'a lieu que parce qu'une femme l'a voulu; & il y a apparence qu'elle ne l'a voulu, que pour s'attirer plus de confidération, en nommant aux emplois militaires. Cinq ou fix cents mille hommes ont péri d'une mort tragique, pour donner à une Dame le divertiffement de la guerre.

La justice est ici d'une constitution si délicate, qu'une jolie femme peut la faire évanouir : elle disparoît des tribunaux à la vue d'une belle solliciteuse. Le sexe a ici la distribution des premieres charges de l'Eglise & de la robe. Les chapeaux de Cardinal, les Evêchés, les Abbayes, les Prieurés, sont de leur compétence. Si la France nommoit le Pape, ce seroit une femme qui le feroit. Elles font des Vice-Rois, des Gouverneurs de Province, & créent des Brigadiers & des Généraux d'armée. Il n'y a point de Commis, dans le Royaume, qui ne doive son poste à une femme.

Il y a ici un usage établi dans l'administration générale dont tout le monde est au fait; lorsqu'un homme a une affaire à la Cour ou à la Ville, il doit découvrir le nom & la demeure de la favorite du juge devant qui elle est, afin de s'adresser à elle, & de la séduire par des présents : toute autre voie, pour obtenir gain de cause, est incertaine ; celle-ci est sûre. La requête, rendue par la favorite, est toujours appointée. A l'égard du prix de la vente de la justice, cela est réglé ; c'est tant

pour cent : ce prix augmente dans la proportion de l'atrocité de la chofe qu'on fait réuffir. Ici chaque femme en faveur à fon département. Celles-là font pour les penfions ; celles-ci pour les emplois. Elles ont leurs bureaux, où elles donnent leurs audiences, & reçoivent des mémoires.

Pour ce qui eft de la fûreté du prix de l'achat de la grace ou de l'injuftice qu'on demande, il y a un ordre admirable ; on configne l'argent à un Mandarin public, qu'on appelle Notaire, qui ne le délivre à la favorite, que lorfqu'elle a fait réuffir l'affaire.

Tu te tromperois beaucoup fi tu croyois que celles-ci font de jeunes perfonnes d'une beauté raviffante : il y a de vieilles matrônes, qui ne font rien moins que belles. On leur laiffe le titre de favorites, ainfi que les émoluments, en récompenfe des fervices paffés ; on s'acquitte d'une ancienne dette que l'on avoit contractée avec elles dans le printemps de leur âge.

Les jeunes favorites, qui font en fervice, fe mettent galamment le jour qu'elles vont porter les mémoires. Elles ont d'abord avec le Miniftre ou

Magiſtrat, un entretien particulier dans un endroit ſéparé, & l'affaire ſe regle tête-à-tête dans ces entrevues.

Tous ces bureaux particuliers, depuis quelques années, ſont réduits à un grand : une favorite a tout abſorbé. Les grandes recettes ſe font maintenant à Verſailles; l'encan des charges y eſt public : chacun a droit de ſe mettre ſur les rangs, & de devenir candidat pour ſon argent. Le bureau d'adreſſe eſt ouvert à tout le monde; on y marchande aujourd'hui des emplois depuis cent écus de rente, juſqu'à deux cents mille francs.



LETTRE LXXI.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

L'Amour, qui étoit fort vieux & extrêmement uſé, puiſqu'il vivoit du temps de Cyrus & de Caſſandre, (*)

(*) Romans anciens.

eſt mort ici ſubitement : la débauche l'a tué. C'eſt du bel air, aujourd'hui en France, de mépriſer cette paſſion. Un homme ſeroit à jamais perdu de réputation, s'il étoit ſoupçonné d'avoir cette foibleſſe. Il n'y a que les gens du vieux temps qui ſe donnent ce ridicule. Les gens de la Cour & à la mode ſont au-deſſus de cette puérilité.

Les ſoupirs & les lettres amoureuſes ne ſont plus de ſaiſon : cette maniere d'expliquer ſes ſentiments a preſcrit.

Mais comme il y a toujours quelques femmes qui ſuivent encore le vieux ſtyle, un François du bon ton a toujours à ſes gages un domeſtique pour faire réponſe aux billets doux : de maniere que cette partie de la ſecretairerie du cœur eſt ſi mépriſée aujourd'hui, qu'elle eſt deſcendue juſques dans la livrée.

L'amour eſt même banni des Romans; ſorte de livres établis autrefois pour en faire l'analyſe, & qui doivent leur origine à ſes folies : de maniere qu'aujourd'hui en France on n'eſt plus amoureux, même en fiction.

Après tout, on a bien fait; car il y

avoit tant de tromperie en amour, que c'étoit une pure duperie. On y a ſubſtitué l'intrigue, qui, à la vérité, ne vaut pas mieux. Mais du moins chacun ſait ce qu'il fait; on ſe trompe de part & d'autre de bonne foi, au-lieu qu'en amour on ſe trompoit preſque toujours ſans le ſavoir; ſans compter l'embarras qu'il y a d'aimer, & la peine qu'il faut prendre pour ſe rendre aimable.

Il y avoit un grand nombre de formalités qui gênoient infiniment. Il falloit d'abord s'aſſurer qu'on s'aimeroit toujours, & faire ſemblant de part & d'autre de le croire; enſuite travailler de concert à en être perſuadé; de là paſſer à la conviction; ce qui demandoit une grande aſſiduité, & beaucoup d'art.

Ce n'eſt pas tout; il falloit être liant, doux, affable, poli, complaiſant, rempli de ſoins & d'attention; ce qui étoit la choſe du monde la plus gênante.

L'intrigue eſt plus ſimple que cela; elle va droit au fait; celle-ci ne s'arrête pas en chemin: car, pour arriver plutôt, elle bannit tous les préliminaires. Une intrigue de huit jours eſt déja vieille. On peut dire qu'elle n'a point

d'origine; elle commence par la fin; ce qui est très-commode pour ceux qui n'aiment point à s'amuser en chemin.

J'oubliois de te dire que l'amour avoit un autre inconvénient; c'est-à-dire, qu'il falloit des soins pour le tenir caché; au-lieu qu'à présent en France toutes les intrigues sont publiques.

LETTRE LXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Depuis que je suis à Paris, je n'ai pas entendu parler de la Reine de France. Quoique je t'aye dit, dans une de mes lettres, que le Monarque qui regne ici, est marié, je ne te dirai point s'il a une femme. On m'a pourtant assuré que cette Monarchie a une Souveraine; mais elle fait si peu de bruit, qu'on ne l'entend point. On ne la rencontre ni au Conseil du Roi, ni dans le cabinet

du Prince. Son éclat n'éblouit perſonne ; elle n'eſt environnée d'aucun rayon de lumiere ; la magnificence n'eſt pas ſa ſphere ; elle eſt à côté du faſte de cette Cour ſplendide. Elle a quitté le chemin de la grandeur, pour ſuivre le ſentier de la vie privée ; cette Reine eſt morte majeſtueuſement. Elle a dépoſé ſon rang au pied des autels ; Dieu, à qui elle a fait un ſacrifice de ſa Couronne, l'indemniſe de ſa perte. Le Ciel a changé ſes peines en conſolations ; cela eſt heureux pour le Roi & pour l'Etat. Il y a des Reines en Europe qui ne trouveroient pas tant de reſſources dans la religion.

LETTRE LXXIII.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

On voit ici un Miniſtre (*) qui a ſurvécu à tous les autres ; il a ſu ſe ga-

(*) M. de Belle-Iſle, mort.

rantir de la disgrace, & éviter l'exil. Son humeur douce, amie du beau sexe, l'a porté à se lier d'intérêt avec celle qui gouverne l'Etat. La robe de la M---- l'a sauvé du naufrage; il s'est échappé sur la planche de sa protection.

Aujourd'hui il radotte, & n'y est plus: mais avant qu'il fût mort civilement au cabinet, c'étoit le Ministre de la France qui savoit le plus de choses, & qui en ignoroit davantage. Il a passé par tous les grades & par tous les honneurs que peut attendre le plus grand homme de la République. Ambassadeur, Ministre Plénipotentiaire, Officier général, Chevalier de tous les Ordres du Roi, Maréchal de France, Duc, &c. Si on avoit retenu les faveurs qu'on lui a accordées pour les services qu'il n'a pas rendus, on auroit récompensé vingt braves Officiers pour les services qu'ils auroient rendus.

J'ai oui dire que c'étoit le premier homme du monde pour faire périr une grande armée dans le Pays étranger; la placer mal; la faire avancer, quand il falloit qu'elle reculât; la faire retirer mal à propos; la perdre enfin en détail, & s'en retourner presque seul à la Cour. On

loue beaucoup en lui une retraite qu'il fit en bon ordre; mais c'eſt bien peu de choſe dans l'hiſtoire d'un Général, que d'avoir ſu reculer à propos une fois devant l'ennemi.

Sa partie étoit le détail; jamais un Commandant ne rangea dans ſa tête tant de petites choſes. La plupart des hommes en Europe ſont déplacés. Ce Maréchal Duc eût été un des plus habiles directeurs de fourrage que la France ait jamais eu. Aucune botte de foin n'eût échappé à ſa pénétration. Au-lieu de cela, on l'a mis à la tête du Bureau de la guerre. Il eſt vrai qu'il eſt encore queſtion ici de détails; mais il y a une grande différence entre le détail des petites choſes, & celui des grandes; & l'on ne doit pas mettre en comparaiſon les ſpéculations bornées de la ſubſiſtance des armées, avec les vues élevées dont ont beſoin ceux qui conduiſent les opérations militaires: auſſi ont dit qu'il a fait de la jolie beſogne.

Quoique ſeptuagénaire, il fait encore l'aimable & le galant. On lui paſſe ce foible; mais celui qu'on ne peut point digérer en lui, c'eſt de croire qu'il eſt aſſez fort pour ſupporter le poids qui l'accable.

Ce Miniſtre n'a point de ſucceſſeur ; ſes dignités finiront avec lui. Il eſt le premier Général de ſa famille, & le dernier Duc de ſa race. On dit qu'à ſa mort, il ſera Louis XV héritier de ſes richeſſes ; ce ne ſera pas un don, mais l'acquit d'une dette de famille : le grand-pere avoit volé l'Etat ; le petit-fils reſtitue.



LETTRE LXXIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

JE ne ſais comment les Miniſtres de la Religion du Chriſt peuvent accorder tant de faſte & d'oſtentation, avec cette humilité & cette charité qui eſt recommandée par cette religion.

Si tu voyois l'étalage du Mandarin Prêtre, connu ſous le nom de Légat, que Rome envoye ici pour gouverner à ſa place, tu ſerois ſurpris de la contradiction qu'il y a entre la pratique & les maximes de ſon dogme.

Notre ſublime Empereur ne paroît

pas en public avec plus de pompe & de magnificence, que ce Prêtre de la secte de Christ.

Il a une garde à cheval aussi nombreuse que celle du Roi de France. Son char est traîné par six chevaux noirs, tout couverts de lames d'or. Plusieurs carrosses magnifiques, remplis de ses Ecuyers, Gentilshommes ou valets de chambre, suivent le sien.

Tout cet étalage marche doucement & à pas comptés, pour donner le temps au peuple d'examiner cette splendeur, & au maître de respirer avec orgueil.

Dans toutes les rues où il passe, les Boulonois se prosternent devant la fastueuse ostentation de son Eminence, qui jouit, avec emphase, de cette humilité populaire.

Ce Mandarin est absolu; son Gouvernement est plus despotisque que celui du Grand-Turc. Il bannit de l'Etat qui il veut, & fait mourir qui il lui plaît.

Ne vaudroit-il pas mieux s'exposer à toutes les horreurs de la servitude domestique, que de descendre à cette humiliation?

Ce n'eſt pas tout : l'Etat éprouve bien d'autres malheurs ; les Légats ne ſont ſouverains que pendant un temps. Leur commiſſion de Roi ne dure que ſix ans ; ce qui occaſionne un pécnlat continuel : car le Légat, qui eſt en place, & qui ſait que dans peu il ne le ſera plus, ſe hâte de faire argent de tout. Il met un prix à ſes faveurs, & vend juſqu'à ſes propres graces. Le Pape lui en donne la permiſſion. La République eſt déſolée par le deſpotiſme de Rome, & par l'avarice de ſes Miniſtres.



LETTRE LXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

J'Aſſiſtai, ces jours paſſés, à un *Te Deum* ſolemnel, que l'on chanta dans l'Egliſe de *Nôtre-Dame.* La muſique étoit bien choiſie, & fort nombreuſe. Elle inſpiroit du contentement à l'aſſemblée. Les voûtes retentiſſoient de ſons gais & joyeux.

joyeux. C'est une action de graces que l'on rend ici ordinairement à Dieu pour un avantage qu'on n'a point eu à la guerre, ou pour une victoire qui n'a point été remportée. Il n'y a point de *Te Deum* qui ne coûte huit à dix mille François à la nation ; & l'on remercie très-souvent Dieu à Paris de ces avantages : c'est-à-dire, que l'Etat se ruine dans la proportion qu'on loue le Seigneur de sa prospérité. Il est vrai que, dans la derniere affaire pour laquelle la France vient de remercier le Ciel, les François sont demeurés les maîtres du champ de bataille, & ont eu la gloire d'enterrer leurs morts; car les *Te Deum* chrétiens s'accommodent de tout.

Cet acte de réjouissance est toujours accompagné de pleurs. Pour l'ordinaire, dans ce jour d'allégresse, deux ou trois mille veuves prennent le deuil, & font retentir l'air de cris & de lamentations. Si on mêloit cette musique à celle de l'Eglise, il en résulteroit une symphonie qui ne seroit pas des plus mélodieuses.

Cependant comme tout a ici son utilité, ces *Te Deum* sont bons à quelque chose. Ils persuadent aux peuples que

les armées de France prosperent; ce qui, en les consolant des anciens impôts, les prépare à en payer de nouveaux.



LETTRE LXXVI.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

LA morale, faite pour humilier la vanité de l'esprit humain, sert ici de base à l'orgueil & à l'ostentation. En France, les livres forment un luxe: ce n'est pas assez que d'avoir des singes, & des perroquets, & des magots de la Chine; il faut encore des moralistes & des philosophes: un homme du bel air, à Paris, n'oseroit se montrer en public, s'il ne pouvoit parler de sa bibliotheque & de ses livres: c'est aujourd'hui une partie essentielle de l'ameublement des gens à la mode.

Tu peux bien imaginer qu'un Seigneur, qui n'a des livres que par goût & dissipation, n'a pas assez de loisir pour les lire. Ce sont des prisonniers domestiques, qui n'ont aucune commu-

nication avec perſonne. Ils ſont ſuperflus à l'âge dans lequel on les a raſſemblés, & les vers empêchent qu'ils ne ſoient utiles à la poſtérité. Si c'étoit-là le ſeul mal que le luxe des livres causât à la ſociété, il ſeroit de peu de conſéquence; mais il coupe, pour m'exprimer ainſi, le fil de la morale publique. Il en eſt des productions de l'eſprit, comme de celles de la terre; lorſque la conſommation eſt grande, le prix eſt haut: le grand nombre de ces ameublements d'oſtentation ſoutient le prix des livres; ce qui fait que ceux qui en auroient beſoin, ne ſont pas en état de s'en pourvoir. On peut dire que les bibliotheques ſuperflues en France, empêchent l'établiſſement des néceſſaires. Il n'y a gueres ici que ceux qui ne liſent point les livres, qui ayent les moyens d'en avoir.

Il faudroit bannir ce luxe comme celui des grands domaines qui ne produiſent rien: c'eſt-à-dire, qu'il fût défendu à tout citoyen d'avoir une terre inculte, & une bibliotheque inutile.

LETTRE LXXVII.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

CHez les peuples d'Asie, la mort termine la vie; ici la vie ne finit pas à la mort. L'art de la peinture ressuscite ici, en quelque maniere, les hommes. Il y a des François qui vivent trois ou quatre siecles au milieu de leurs descendants. On voit tout plein de gens dans cette Capitale, dont le métier est de faire des visages. La plupart des appartements sont remplis de trépassés. J'ai visité plusieurs maisons de Paris, où, parmi les curiosités, on m'a fait voir une collection complette de défunts. Cela va quelquefois jusqu'à la dixieme génération. Il y a des familles si fort attachées à la vie, que si les vers ne les avoient dévorées une seconde fois, elles vivroient en peinture de pere en fils depuis le déluge.

Il n'y a que les financiers à Paris, & une sorte d'hommes, qu'on appelle fer-

miers généraux, qui ſont là-deſſus d'une grande modeſtie. C'eſt toujours à eux que commence l'hiſtoire des tableaux de famille. On diroit que leurs ancêtres n'avoient point de viſage : il eſt toujours queſtion du portrait du fils ; jamais de celui du pere.

Quelque encouragement que l'on ait donné aux arts, celui de la peinture a ſi fort diminué, qu'il eſt preſque imperceptible ; il faut aujourd'hui un microſcope pour voir les charmes d'un viſage : auſſi l'appelle-t-on miniature. La beauté, qui remplit l'univers de ſon nom, y eſt ſouvent repréſentée dans une eſpace de demi-pouce de diametre.

Cependant les hommes trouvent en cela un grand avantage ; car outre que, par le moyen de la miniature, ils peuvent renfermer une jolie femme dans une boîte à tabac, & avoir une beauté dans la poche, ils ont encore le plaiſir de contempler leur maîtreſſe dans une bague : ce qui leur en rend la jouiſſance continuelle ; car ils ne peuvent point remuer le doigt, ſans que ſes traits flatteurs n'enchantent leurs yeux, & ne raviſſent leur ame.

Autrefois deux cœurs unis par l'a-

mour, ne devoient point se quitter, s'ils vouloient être ensemble.

Aujourd'hui un amant peut laisser sa maîtresse à mille lieues de lui; néanmoins jouir de sa compagnie, & coucher même avec elle.



LETTRE LXXVIII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

LA clôture, en Asie, empêche les femmes de former tout autre dessein que celui de plaire à leur mari; sage réglement, utile aux hommes, & encore plus aux femmes pour qui il est fait.

J'étois l'autre jour d'une assemblée mêlée, où un grand nombre de femmes devoient se rendre pour faire assaut de beauté, & savoir qui auroit la préférence sur toutes les autres; car c'est-là le plan de tous les rendez-vous où les femmes sont admises.

La compagnie commençoit à se former, lorsque j'y entrai. D'abord une femme, d'une assez jolie figure, qui s'y

étoit rendue avec plusieurs autres, tint le dez : on admira particuliérement l'éclat de son teint, & la beauté de ses yeux. Je vis jusqu'à quel point cette préférence la flattoit. La joie de son ame s'échappoit sur son visage, & laissoit voir la satisfaction intérieure qu'elle goûtoit : mais son triomphe fut de courte durée. Une autre Dame, qui parut un moment après, l'effaça entiérement. Tous les yeux se fixerent sur cette derniere, & il ne fut plus question de la premiere ; alors la douceur qu'elle goûtoit auparavant, se changea en amertume : on lisoit dans ses yeux le tourment qu'elle enduroit ; ses traits s'altérerent, & ses regards perdirent cette douceur qui les avoit fait admirer un instant auparavant.

Cette seconde éprouvoit le même plaisir qu'avoit goûté la premiere, lorsqu'une troisieme, qui entra dans l'assemblée, lui fit ressentir la même inquiétude. Celle-ci ne fut pas plutôt admise, qu'elle eut aussi-tôt les vœux de tous les hommes ; & un moment après, une quatrieme lui en fit éprouver tous les mépris, &c. &c.

Cette transition des joies vives aux

peines mortelles, me fit réfléchir combien nos femmes Chinoiſes ſont heureuſes, de n'être point expoſées à ces révolutions ſubites qui jettent l'ame dans une agitation continuelle.

Mais ces mortifications paſſageres ne ſont rien en comparaiſon de ce chagrin conſtant qu'éprouve ici le ſexe dans un âge avancé. Il n'y a rien de plus mépriſé qu'une femme vieille. Ce ſeul mot fait frémir la nature, & révolte les ſens. On n'a pas encore découvert dans les femmes aucun agrément dans l'eſprit, ni aucune qualité de l'ame qui puiſſe ſuppléer au défaut des années; & malheureuſement pour elles, la jeuneſſe eſt une fleur qui eſt d'abord paſſée; au-lieu que la vieilleſſe dure, pour ainſi dire, toute la vie.

L'enfance des femmes, en Europe, finit à quinze ans, & leur vieilleſſe commence à trente; c'eſt-à-dire, qu'elles meurent trois luſtres après qu'elles ſont nées; car on ne doit pas compter pour une vie, celle qu'elles paſſent dans les regrets & les inquiétudes continuelles de n'être plus ce qu'elles étoient.

A la Chine, nos femmes n'ont pas ces cuiſants remords. Comme leur jeuneſſe

finit ordinairement avec celle des hommes à qui elles sont unies, il arrive presque toujours qu'aux premieres vivacités des passions succede une amitié qui n'en est que plus solide pour n'être plus si fougueuse. On peut dire que les femmes d'Europe finissent quand celles d'Asie commencent, & que celles-là meurent, où celles-ci renaissent.



LETTRE LXXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

LEs Européens ont un goût décidé pour les transplantations. On voit ici des Colleges d'Allemands, d'Ultramontains, d'Espagnols, & d'autres peuples, dont le génie est beaucoup plus délié que celui des Boulonois.

Je ne sache rien de plus mal imaginé que ces établissements qui emportent une transplantation; car si l'avantage est dans le climat, il devient inutile aux étrangers; s'il n'y en a point, on peut

également faire ces établissements chez soi.

Les sciences & les arts sont de tous les pays ; ce sont des plantes qui croissent par-tout : il ne faut que les cultiver.

Outre le bannissement volontaire de sa patrie, toujours désavantageuse à la République dont on est membre, il en résulte plusieurs autres inconvénients.

Par la fréquentation des étrangers, on rapporte dans son pays des vices, qui troublent plus l'ordre de la société, que les sciences qu'on a été puiser ailleurs, ne le rétablissent.

Ces exils pouvoient être tolérés dans le temps qu'il n'y avoit que deux ou trois nations qui eussent perfectionné les arts : mais aujourd'hui que le savoir a pénétré par-tout, & que les connoissances ne different que du plus au moins, ce n'est pas la peine d'aller chercher chez les autres ce qu'on peut avoir dans sa patrie plus utilement & à moins de fraix.

Les peuples de ces continents ont la manie des fondations : c'est le génie des Souverains, & la folie des particuliers. On voit des gens qui passent leur vie à

accumuler des richesses pour fonder un College, aussi inutile à celui qui l'institue, qu'à celui pour qui il est institué.

C'est fonder en pure perte, & travailler en vain pour la postérité.

LETTRE LXXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Je ne sais si les Princes d'Europe sont d'une nature différente de celle des hommes ordinaires; mais il est certain qu'ils boivent & mangent davantage que les autres.

Il faut plus d'approvisionnement à la Famille royale de France qu'à une armée entiere. Une centaine de Princes Indiens vivroient du débris de la table de Louis XV. Il m'a été impossible de découvrir si ce Monarque, ainsi que la Reine son épouse & le Dauphin son fils, avoient des estomacs d'autruche; mais on n'a jamais dévoré tant de faisans, de cailles, de bécasses, de perdreaux, de dindes,

d'ortolans, de poules, d'oies, de canards, de chapons, pour ne rien dire de la groſſe viande, dont la conſommation eſt immenſe. Il entre dans cette cuiſine, ou, ce qui eſt plus exact, dans les comptes des pourvoyeurs, approviſionneurs & contrôleurs, cinq ou ſix mille têtes de volailles tous les jours.

Les entre-mêts du Roi de France coûtent des ſommes immenſes à l'Etat.

Les deſſerts de la table ſont auſſi très-diſpendieux. Un généalogiſte, ayant été informé qu'on y ſervoit tous les ans pour la valeur de trente mille livres de pommes, fit derniérement quelques recherches pour découvrir ſi la branche aujourd'hui régnante des Bourbons ne deſcendoit par de quelque ancienne famille Normande. Un autre ayant appris qu'il ſe buvoit dans ſon château cent mille bouteilles de vin de Bourgogne, & autant de Champagne, rechercha ſi elle ne tiroit pas ſon origine de quelque canton Suiſſe. Il eſt impoſſible qu'un Souverain puiſſe tenir une ſi grande table, ſans diminuer celle de ſes ſujets.

Ce Monarque doit avoir le ſang bien doux; du moins on voit par l'état de ſa dépenſe en ſucre, qu'il en conſomme

trente mille quintaux. Quand je fais réflexion à la quantité de café qu'il prend, je ne conçois pas comment il peut dormir. Sa dose ordinaire est de deux quintaux par jour.

Les autres Puissances, jalouses de sa grandeur, ne sauroient lui reprocher de passer la nuit dans les ténebres ; l'illumination du château de Versailles coûte deux millions. Avec cela, je crois que le contrôleur de sa maison y voit plus clair que lui.

Il fut question, il n'y a pas long-temps, de réformer ces abus : mais on m'a dit que cette réforme auroit des conséquences pour une infinité de gens qui sont actuellement au service de la Cour, qu'on ne payoit pas assez pour être en droit de les empêcher de voler, & qu'il valoit mieux fermer les yeux sur ces désordres, que de les arrêter ; à quoi on a ajouté que ces monopoles étoient établis depuis long-temps, & que le temps de les arrêter étant passé, ils sont dans le cas de la prescription.



LETTRE LXXXI.

Le même, au Mandarin Ministre, à Pékin.

De Paris.

QUand un Ministre d'Etat, en France, ne remplit point les devoirs de sa charge, qu'il malverse, & par-là met la Monarchie en danger, on l'exile.

Lorsqu'un Général d'armée manœuvre mal; qu'il expose un grand corps de troupes à un péril éminent; qu'il verse le sang des sujets mal-à-propos, & de cette maniere devient traître à sa patrie, son châtiment est tout prêt; on lui défend la Cour; c'est-à-dire, que sa punition consiste à ne point voir le Prince: sentence qui ne répond point à son délit. Delà vient que la France est pleine de coupables; car quand on ne proportionne pas le châtiment au crime, on ne fait par-là qu'augmenter le nombre des criminels.

Uu homme en place essaye si un certain coup d'ambition peut lui réussir, Il tente de vendre la Monarchie à son ava-

rice; le pis-aller pour lui, s'il eſt découvert, c'eſt qu'on l'empêche d'exécuter ſon deſſein, en le dépouillant du miniſtere.

Un Commandant haſarde un coup d'éclat contre toutes les regles de l'art militaire. Il eſſaye ſi la mort de cinquante mille hommes peut le conduire au bâton de Maréchal de France. Que fait-on? il y a quelquefois des témérités heureuſes : en tout cas, ſi elle ne réuſſit pas, & qu'on s'apperçoive de ſa folle imprudence, il ne ſera que remercié. Il a beaucoup à gagner à trahir ſon devoir, & peu à perdre s'il eſt ſurpris à le trahir. Il choiſit ce premier.

Ces exils ne ſont pas même des châtiments ſuivis : on n'eſt pas plutôt éloigné de la Cour, qu'on fait agir ſes amis pour y retourner ; chacun a ſes partiſans qui pallient la choſe : on obtient à la fin des congés du Prince pour paroître ſoi-même, & venir plaider ſa cauſe ; & alors on eſt preſque ſûr de la gagner.

Il y a tel Général qui, après avoir été arrêté & conduit dans un château, a repris le commandement l'année d'a-

près, comme si de rien n'étoit, & a continué, comme auparavant, à mal servir l'Etat.

Les Princes d'Orient ont coutume de faire mourir ceux qui malversent dans les premieres places qu'ils leur ont confiées. Un Ministre, qui administre mal, est condamné à perdre la vie. Un Général répond sur sa tête des opérations de la campagne, de même que de l'armée qui lui est confiée.

Ces punitions ne sont pas une barbarie, comme on les appelle en Europe; mais un droit des gens des peuples; une justice rigide, qui n'en est que plus équitable pour être severe. Il est aisé de prouver que les moindres malversations des Ministres d'Etat & des Généraux d'armées sont des crimes de leze-Majesté au premier chef, & que tous doivent être punis de mort.

Dans des emplois qui décident à tout moment du sort d'une nation entiere, il ne sauroit y avoir de petits délits: toutes fautes sont capitales.

Le Divan de Constantinople fait mourir un Général qui a perdu une bataille, quoiqu'il l'ait donnée dans toutes les regles de l'art militaire. C'est une in-

justice, il est vrai; mais elle apprend à un autre Général à être extrêmement circonspect, & à se servir de tous les moyens que la prudence humaine peut suggérer dans un moment où il s'agit du sang de tant de sujets.

Si les Cours d'Europe employoient la méthode Turque, il y auroit moins de Ministres négligents, &plus de Généraux d'armées attentifs à leur devoir.



LETTRE LXXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

Il n'y a point de révolution plus subite à Paris, que celle qui se passe, pour me servir de cette expression, dans la région de la volupté.

Tous les six mois, le monde vicieux prend une nouvelle forme. Les femmes sans mœurs, qui étoient ensevelies dans le tombeau de leurs crimes, ressuscitent, & sont élevées sur le trône de l'impudicité.

Comme je me promenois l'autre jour avec le Chevalier dans la grande allée du Palais-Royal, il me dit, en me montrant du doigt une femme habillée d'une étoffe d'or, & couverte de diamants, à qui un Prince donnoit la main : vous voyez bien cette femme ; il n'y a que six mois qu'elle se prostituoit aux laquais de Paris ; d'où elle passa aux maîtres. Après que ceux-ci s'en furent dégoûtés, les grands de la Cour en firent leur plaisir : aujourd'hui elle est devenue les délices d'un Prince du Sang royal. Croirez-vous, me dit-il en arrêtant tout court, que c'est aujourd'hui le grand goût ; & que, pour raffiner sur la volupté, il faut prendre une femme dans un mauvais lieu, l'élever au faîte des grandeurs, lui dresser un autel, &, de cette maniere, vénérer l'ordure, & encenser l'infamie?

Il faut qu'une créature, pour mériter cette apothéose du jour, ait passé par tous les grades de la prostitution publique. Une femme, qui n'a pas fait tous ses cours de débauche, ne sauroit piquer aujourd'hui la sensualité de nos François.

Ce goût, ajouta-t-il, ne differe point

de celui des animaux immondes qui se veautrent dans la boue.

Si quelqu'un s'avisoit de donner les annales galantes des débauches de cette Ville, cela formeroit un corps complet d'ordures. On pourroit appeller ce livre, l'histoire de la création du fumier.

LETTRE LXXXIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

CUrieux de parcourir tout ce qui peut contribuer à la grandeur des Etats Européens, j'allai derniérement voir ici un établissement nouveau, qu'on appelle l'Ecole militaire. C'est un vaste édifice, qui doit servir d'attelier aux faiseurs de sieges & de batailles, & où les apprentifs en gloire doivent passer maîtres avant que d'entrer dans la carriere de l'honneur.

Ce plan a tant de commodité, les enfants de Mars sont si à leur aise dans ce séminaire militaire, qu'on peut dire

que l'institution a placé la copie à mille lieues de l'original.

Tout est singulier dans cet établissement guerrier : mais le plus singulier, c'est qu'il a été imagné par l'homme le plus pacifique de France.

Un financier a formé ce projet ; & pour cela, il a demandé la permission au Roi d'établir un monopole. (*) Chaque apprentif guerrier causera la ruine de plusieurs familles : de maniere que l'Ecole militaire, établie pour prévenir les dévastations de l'ennemi, sera la premiere à dévaster la Monarchie.

Je ne trouve aucun établissement en France, qui ne tende au détriment de la nation.

(*) Loterie de l'Ecole militaire.



LETTRE LXXXIV.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

HIer au matin, comme j'étois prêt à sortir, deux hommes, ſinguliérement habillés, entrerent dans ma chambre. Ils me dirent qu'ils étoient Religieux d'un certain Couvent, & que ſe préparant à partir pour la Chine, ils venoient recevoir mes ordres.

Mes Peres, leur dis-je, puis-je m'informer du ſujet de votre voyage ? Monſieur, me répondit l'un d'eux avec une voix pleine de douceur, & d'un ton fort ſatisfait de lui-même, nous allons convertir vos freres à la foi. C'eſt-à-dire, repris-je, que vous entreprenez un voyage de ſix mille lieues, pour déraciner du cœur des Chinois, les principes de leur ſainte religion, troubler leurs conſciences, & détruire en eux les vertus citoyennes : car toutes les fois qu'un ſujet, de quelque Gouvernement qu'il ſoit, change ſa

croyance, c'eſt un effet naturel qui dérive de ſa cauſe. Voilà, leur dis-je, une entrepriſe bien étrange, & qui n'a rien de chrétien; car j'ai oui dire que votre religion eſt fondée ſur la charité; & c'eſt n'en avoir gueres, que d'aller faire du mal à des peuples qui ne vous en ont jamais fait.

Le même Religieux alloit me répondre, ſans doute, avec moins de modération, lorſque je continuai moi-même ſur le même ton. Que diriez-vous de deux Mandarins qui partiroient de Pékin pour Paris, tout exprès pour y venir prêcher la religion de Confucius? Vous trouveriez, avec raiſon, ce projet bien ridicule, & vous ne pourriez vous empêcher de regarder ceux qui l'auroient formé, comme des fols, ou des gens à qui le fanatiſme de leur religion auroit tourné l'eſprit.

Allez, mes Peres, je n'ai point d'ordres à vous donner; & vous feriez beaucoup mieux de n'en recevoir aucuns de vos ſupérieurs pour la Chine, & de reſter dans les Couvents où vous avez fait vœu de vous tenir enfermés. En parlant ainſi, je les congédiai.

La ſociété de ces ſéducteurs ſe diviſe ici en deux branches. L'une, dont je t'ai parlé, fait profeſſion de débaucher les conſciences en Europe; & l'autre paſſe les mers pour ſurprendre celles d'Aſie.

LETTRE LXXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

DAns les pays de la domination du Pape, les plus grandes curioſités ſont des reliques. Je fus invité, ces jours paſſés, par des Bonzes, à voir la tête d'un Saint, qu'on appelle St. Dominique. On n'admet aucun étranger à cette repréſentation, qu'on ne ſoit aſſuré auparavant qu'il n'exerce aucune partie de la Chirurgie. Ce n'eſt pas ſans raiſon : car il y eut jadis un Cardinal, qui, ſous prétexte de voir la tête du Saint, lui enleva une dent, qu'il mit dans une boîte d'or, & s'enfuit avec ſa proie.

Quoi qu'il en ſoit, la Mere du Chriſt, dans ce tableau, eſt une brune très-piquante. Elle a un joli nez, de grands yeux, une petite bouche, les dents blanches, les levres vermeilles, &c. &c. ce qui prouveroit que la beauté des femmes n'a pas perdu un pouce de terrein depuis dix-huit ſiecles : car c'eſt ainſi qu'encore aujourd'hui on repréſente les plus belles femmes.



LETTRE LXXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE Roi de France a fixé le nombre des preſſes dans ſes Etats ; c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt permis d'imprimer aujourd'hui dans ce Royaume, que ſix fois plus de mauvais ouvrages qu'on n'en peut lire. C'eſt la maladie des réglements, qui a produit celui-ci. Son effet a été d'enrichir quelques particuliers privilégiés, & de ruiner un grand nombre de ſujets. Ce n'eſt point la quantité des preſ-

ſes qui nuiſent ; mais le nombre prodigieux de citoyens oiſifs, qui, faute de profeſſion, choiſiſſent celle de ſe faire auteurs.

Ce qu'on appelle ici les Edits, ne remonte jamais à la ſource du mal qu'ils veulent corriger ; ils ne font, pour ainſi dire, qu'effleurer la peau de la conſtitution. Le remede qu'on apporte à un mal, forme toujours lui-même une nouvelle maladie preſque toujours plus dangereuſe que celle dont on entreprend la guériſon. Il falloit permettre d'imprimer, & défendre d'écrire.

Puiſque le Gouvernement monarchique a la permiſſion d'être deſpotiſque, & que ſon inquiſition s'étend juſques ſur les penſées, pourquoi ne pas l'étendre ſur celles qui peuvent nuire à la ſociété ? On imprime ici un tas de livres que l'imagination enfante, & qui n'ont d'autre point d'appui que le cerveau dérangé des écrivains qui les mettent au jour ; on devroit commencer par défendre ceux-ci. Il eſt vrai que les manufactures de papier en ſouffriroient ; mais un Etat ne pourroit-il pas mieux employer ſes chiffons, que de les faire ſervir à entretenir l'oiſiveté de ſes citoyens ?

LETTRE LXXXVII.

Le même au même, à Pékin.

De Paris.

LE Gouvernement François est très-rigide à l'égard de la publication des écrits qui contiennent des maximes dangereuses sur la religion, la morale, les mœurs ou la politique : il ne permet l'impression que des ouvrages orthodoxes ; mais les auteurs scandaleux ont un moyen sûr de faire parvenir leurs écrits au public sans violer les loix de l'Etat : ils mettent sur le papier leurs impiétés, & les envoyent dans un Pays de frontieres, qu'on appelle la Hollande ; & celle-ci les imprime, & les fait circuler ensuite en France ; moyennant quoi le Gouvernement François n'a rien à dire, & les écrivains sacrileges marchent la tête levée, comme si de rien n'étoit.

Les Princes Européens, qui font entre eux tant de conventions inutiles, oublient presque toujours les plus essentiels

les. Ils se rendent réciproquement des prisonniers, & ne donnent point d'asyle à certains criminels; mais ils tolerent les écrits séducteurs, licentieux & athées, qui corrompent les peuples, & avilissent les Etats; c'est-à-dire, qu'ils permettent les crimes de leze-Majesté au premier chef commis contre eux-mêmes.



LETTRE LXXXVIII.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

JE t'ai parlé, dans une de mes précédentes, des femmes qui passent leur vie en voyage, qu'on voit toujours en voiture, & qui doivent leur vertu à leurs cochers. Il en est d'une autre espece ici, qui ne galoppent pas tant, mais qui n'en sont pas moins distraites. On pourroit appeller celles-ci les *dissipées sédentaires*. Leur oisiveté, qui les tient toujours en haleine, empêche que l'amour n'ait de prise sur leurs cœurs. Elles n'ont précisément que le temps qu'il leur faut pour passer la vie à ne rien faire. Voici l'his-

toire d'un jour d'une de celles-ci.

La Dame, dont je t'envoye le journal, ſe leve tous les matins à neuf heures. Dans l'inſtant, ſon coëffeur, qui a le mot du guet, entre dans ſa chambre, & ſe ſaiſit de ſa tête; elle eſt ſous ſon peigne juſqu'à onze heures. Les cheveux en ordre, elle paſſe une heure à ſa toilette, pour finir ſon ajuſtement, & mettre la derniere main à ſes charmes. Auſſi-tôt le maître de muſique paroît: la repréſentation dure une heure. Après le chant, vient la danſe; M. Rigaudon ſe préſente; il ſort ſa *pochette*, & fait faire un menuet à Madame, avec deux paſſe-pieds. Ce dernier exercice eſt d'une heure; ce qui la conduit à celle du dîner, qui en dure deux. Au ſortir de table, elle monte en carroſſe, va faire des viſites, & ſe rend dans quelque aſſemblée, où elle joue aux cartes juſqu'à ſix heures, qu'elle paroît au ſpectacle: celui-ci la conduit à neuf heures. Alors elle ſe remet à table, où elle mange, chante, rit & folâtre avec la compagnie juſqu'à minuit, qui eſt le temps ordinaire qu'elle ſe couche.

J'ai compaſſé la vie de cette Dame, diviſée par vingt-quatre heures dans la

journée ; & je trouve que si elle vit douze lustres, elle aura passé tout juste cinq ans avec son perruquier, quatre ans devant son miroir, trois ans avec son maître de musique, autant avec son maître de danse, six ans à jouer aux cartes, vingt ans à table, & trente ans au lit.

LETTRE LXXXIX.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

Un Prince du Sang royal, étant dernièrement à la chasse, tua un sujet du Roi de France : on prétend que c'étoit seulement pour essayer son fusil, & en éprouver le canon : on enterra le sujet, & le lendemain le Prince rit beaucoup de cette aventure avec des Seigneurs de la Cour, à qui il la raconta. Le Roi la sut, & n'en dit mot, car il n'y a point de loix dans ce Royaume pour empêcher que les grands n'ôtent la vie aux petits : ou s'il y en a, le despotisme des rangs empêche qu'elles ne soient obser-

vées ; ce qui est la même chose que si elles n'existoient pas.

Malheureux Gouvernement, où le peuple n'a point de protecteur contre la violence & la tyrannie, & où le Prince lui-même ne peut pas garantir le jour de ses sujets !

Je me félicite tous les jours d'être né dans une société où ces inhumanités & ces barbaries sont corrigées par la constitution. L'établissement de nos censeurs nous met à couvert de pareilles violences. La vie du dernier sujet à la Chine est aussi en sûreté que celle du premier ; & s'il arrivoit qu'un Prince du Sang Royal la ravît au moindre particulier, les censeurs en instruiroient aussi-tôt la Cour, pour qu'il fût procédé contre lui suivant la rigueur des loix. Et si elle étoit sourde à leur voix, il arriveroit de deux choses l'une ; ou que le Prince seroit châtié, ou que l'Empereur seroit détrôné.





LETTRE XC.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

Si j'avois à choisir entre plusieurs religions, je préférerois celle qui s'accorde le mieux avec les devoirs de citoyen, parce qu'il est raisonnable de croire que Dieu, qui a créé sa société, a conformé son dogme à ce qui doit perpétuer cette union des hommes, & non à ce qui peut la détruire.

Dans quelque Religion que nous vivions, nous devons rendre à la nature ce qu'elle nous a prêté. Elle nous a faits des hommes, nous devons lui rendre des hommes : ainsi on doit se méfier d'une religion qui gêne la sainteté des mariages.

On diroit que la Religion catholique Romaine a fait jusqu'ici tout ce qu'elle a pu pour anéantir cette propagation légitime du genre humain, dont elle tire elle-même son existence. Celui qui se

marie, dit-elle, fait bien : mais celui qui ne se marie pas, fait mieux. Il y a actuellement en Europe trois millions de meilleurs Catholiques ; & qui, à cause de cela, sont de plus mauvais citoyens.

Une secte, dont le rit contribue à l'anéantissement de l'espece humaine, travaille elle-même à sa destruction.

On pourroit démontrer géométriquement, que si la Religion catholique Romaine, telle qu'elle est aujourd'hui, avoit été établie six mille ans avant sa création, il n'y auroit plus aucun peuple aujourd'hui en Europe ; &, par conséquent, plus de Religion.

Ce n'est pas le seul abus qui se trouve dans cette communion. Un nombre prodigieux de cérémonies rend ses sectateurs superstitueux ; & en ceci, je trouve qu'elle est contraire à l'ordre de la société : car, de tous les vices, il n'y en a point qui avilisse plus l'ame des citoyens que la superstition.

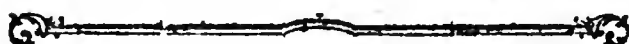
Ses images donnent une foiblesse dans l'esprit, qui, se communiquant à l'ame, diminue la force nécessaire pour remplir les obligations difficiles de la vie civile.

Le grand nombre de Saints que l'on

y fête continuellement, coupe le fil de l'induſtrie publique, & répand une nonchalance dans l'ame, qui cauſe mille maux dans l'Etat civil.

Cette ſuite prodigieuſe d'oraiſons mentales qui s'adreſſent au Ciel, mais qui ne paſſent pas la terre, eſt peut-être un autre inconvénient de cette ſecte.

Je dirois volontiers que les Catholiques Romains prient trop Dieu; mais qu'ils ne l'aiment pas aſſez: car s'ils l'aimoient, ils reſpecteroient davantage ſon ouvrage; je veux dire, la ſociété civile dans laquelle il les a fait naître.



LETTRE XCI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

LA religion ſe pratique ici avec beaucoup de gayeté; les actes de piété, qui ſe rempliſſent dans les Egliſes, ſont très-réjouiſſants. La plupart des prieres qu'on adreſſent à l'Etre ſuprême, s'exécutent en muſique. Les hymnes ſont notées,

& on les joue en cadence. Presque toutes les bénédictions que Dieu donne à ses peuples, y sont avec symphonie & basse continue. C'est en déployant tous les agréments de la voix, qu'on s'adresse au Ciel pour implorer sa miséricorde. On parle à Dieu, comme on le fait à sa maîtresse.

J'allai derniérement à ce qu'on appelle ici une grand'Messe en musique. En entrant dans l'Eglise, je crus d'abord être à l'Opéra : du moins il n'y a aucune différence quand à la composition. Entrées, symphonies, menuets, rigaudons, airs à voix seule, duo, chœurs, accompagnements de tambours, trompettes, timbales, cors de chasse, hautbois, violons, fifres, flageolets, &c. &c. en un mot, tout ce qui sert à former l'harmonie d'un spectacle, se trouvoit employé à celui-ci.

C'étoit un chef-d'œuvre d'impiété. Quand le compositeur auroit fait une Messe pour la Déesse de la volupté, il n'auroit pu employer des sons plus tendres, ni des modulations plus lascives.

En assistant à ce joyeux sacrifice, il n'y a point de Chrétien qui ne forme gayement la résolution d'aimer Dieu.

Et afin que ce spectacle ne différât en

rien de celui qui se représente sur la scene, on avoit fait bâtir un théâtre au fond de l'Eglise, où les musiciens, ce jour-là, représentoient la Messe.

Les airs de ce divin sacrifice ne pouvoient manquer de faire impression sur ceux qui y assistoient; car, pour mieux y réussir, on les avoit copiés sur les vaudevilles les plus sales, dont on n'avoit fait que changer les paroles.

Il y a sur-tout une hymne adressée à la Divinité, dont le second verset commence par ces mots latins, *Tantum ergo*, qui est toujours très-divertissante.

Il est d'abord question d'un *Adagio* tendre & voluptueux, qui dispose l'ame à la tendresse. Ensuite vient un *Allegro* qui la retire de cet état de langueur, & qui la réjouit infiniment. Il finit par le mouvement vif & précipité du *rigaudon*, qui, en Europe, est celui qui invite le plus à la danse.

Tous les Saints du Paradis ont leur sérénade particuliere. Les jours consacrés à célébrer leur fête, les pagodes, à qui ils appartiennent, font jouer les violons en leur honneur & gloire; ce qui divertit beaucoup les Chrétiens, & les dispose à la dévotion.



LETTRE XCII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LA piece ſuivante parut, il y a peu de jours, dans la grande allée du jardin du Palais-Royal, où les mécontents, ſur l'adminiſtration préſente, s'aſſemblent réguliérement, pour cenſurer le Gouvernement. On la regarde comme une critique ſur les taxes qui augmentent tous les jours, ſans que leur nombre diminue les malheurs publics. Elle eſt adreſſée au Contrôleur général; car c'eſt lui qui préſide ici au conſeil des expédients pour trouver de l'argent.

Mémoire préſenté à Monſeigneur le Controleur général, pour augmenter les revenus de la Couronne de France, & ſubvenir aux beſoins préſents de l'Etat.

MONSEIGNEUR,

» Le projet que j'ai l'honneur de pré-

» senter à votre excellence, est un des » plus solides qui ait encore paru, quoi- » qu'il soit bâti en l'air.

» On a créé jusqu'ici en France un » grand nombre d'impôts sur le luxe, » les commodités de la vie, & tout » ce qui peut généralement procurer » du plaisir, d'où vient qu'on n'en a » point établi sur celui qui est le plus » grand de tous; je veux dire, celui » de parler.

» Un citoyen paye plus à l'Etat, » dans la proportion qu'il veut s'ha- » biller magnifiquement, avoir grand » nombre de domestiques, ou faire » bonne chere; & il est le maître de » parler depuis le matin jusqu'au soir, » sans fournir un sol au Gouverne- » ment. Il ne peut briller dans la Ville » sans être taxé; & il peut se distin- » guer dans une assemblée par son es- » prit, sans rien débourser.

» Pour remettre une sorte d'égalité » dans les taxes, & obvier aux besoins » présents de l'Etat, il n'y a qu'un » moyen, qui est d'établir un impôt » sur les paroles, non compris les » femmes; car si on ne les excluoit » pas, toutes les familles du Royaume

» feroient ruinées dans vingt-quatre
» heures.

» Il faut cependant percevoir ce
» droit, de maniere que la nation ne
» perde pas entiérement l'ufage de la
» parole ; car un François muet eft le
» plus fot animal qu'il y ait dans la
» nature. Il n'a prefque point de fcenes
» muettes. Un Italien pourroit s'expri-
» mer pendant dix ans, fans employer
» le difcours ; il a pour cela mille con-
» torfions, & une infinité de grima-
» ces ; mais un François ne peut dire
» un mot fans fa langue. Voici mon
» plan. J'ai calculé qu'un homme peut
» faire une honnête figure dans la fo-
» ciété civile avec la dépenfe de trois
» mille fix cents paroles par jour : il
» faudroit donc taxer le furplus, par
» un arrêt, à raifon d'une livre tour-
» nois par parole en fus, & trois li-
» vres pour ceux qui en diroient deux :
» car il ne faudroit pas fuivre la pro-
» portion des mots ; mais celle de la
» démangeaifon de parler.

» Les principaux bureaux pour la
» levée de ce droit, feroient établis
» dans les cafés publics de Paris, at-
» tendu qu'ils formeroient les meilleu-

» res recettes. On en établiroit aussi dans » les maisons à conversations. Les oi- » sifs de profession qui n'ont rien à » faire qu'à parler, feroient honneur » à la taxe. Les amoureux payeroient » des sommes considérables à l'Etat, » & les prédicateurs rempliroient eux » seuls les coffres du Roi : les récréa- » tions des Moines produiroient aussi » beaucoup d'argent.

» Les Avocats, Procureurs & autres » gens de loi, qui disent toujours six » paroles pour une, feroient rentrer » de bonnes sommes à la Monarchie. » Les plaideurs, qui parlent continuel- » lement de leurs procès, payeroient » considérablement.

» Les grands génies & les beaux par- » leurs donneroient aussi beaucoup d'ar- » gent.

» Cette taxe seroit perçue par des » Peres Chartreux, dévoués, par leur » état, au silence, & qui connoissent » la juste valeur des paroles inutiles. » Cette taxe seule rendroit le trésor » du Roi de France le plus riche de » l'univers : car il ne faut pas croire » que l'ordonnance coupât à personne » le filet de la parole : (les François

» aiment trop à parler pour cela) elle » ne feroit que délier les cordons de » leur bourſe.

» Suivant mes calculs, je trouve » (en exceptant les femmes, les en» fants, les vieux & les radoteurs, à » qui on ne ſauroit défendre de par» ler) qu'on pourroit affermer cette » taxe, à raiſon d'un million de livres » par jour, y compris les quatre ſols » par livre établis ſur les recouvre» ments. »

LETTRE XCIII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

LE Roi de France eſt un grand magicien : il n'a qu'à fixer ſes regards ſur un objet, pour le changer du blanc au noir.

La faveur du Prince métamorphoſe ici les vices en vertus; elle donne du brillant au teint; embellit la beauté: elle donne du génie, de l'eſprit & des connoiſſances, en dépit de la nature & de l'éducation.

Telle femme, qui n'avoit pas assez d'habileté auparavant pour gouverner sa maison, se trouve en état alors de gouverner le Royaume.

Le préjugé de la faveur est au-dessus de tout autre préjugé. C'est en France le culte universel, la Religion des François. Il y a pourtant quelques hérétiques dans ce dogme.

Comme, dans une assemblée où je me trouvois derniérement, on élevoit jusqu'aux nues les qualités d'une certaine Dame maintenant en faveur, un homme de la compagnie, qui avoit écouté cet éloge jusqu'au bout, dit aux apologistes : Messieurs, ne vous pressez pas tant; attendez que le charme de la prévention soit dissipé; & alors vous donnerez votre derniere sentence sur les vertus sublimes que vous exaltez tant.

Si cette maniere de passer son jugement sur les personnes en crédit pouvoit prendre, & qu'on attendît, pour décider, que le voile de la faveur fût déchiré, on verroit souvent de grands mérites rentrer tout d'un coup dans le néant.

LETTRE XCIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

J'Allai voir derniérement un Couvent de Bonzes noirs, où est une bibliotheque publique. Mon Pere, dis-je au bibliothécaire, en entrant dans la salle; je vous prie de me faire donner un tel livre, en lui nommant un certain ouvrage qu'on avoit publié depuis peu. Monsieur, me dit-il avec une voix pleine de douceur, c'est ici le pays des anciens; nous n'avons presque aucune correspondance avec les modernes. Est-ce que vous ne les jugez pas capables, lui dis-je, de figurer avec les savants des premiers âges? Au contraire, me répondit-il; si nous pouvions les posséder, nous les mettrions au premier rang: mais ces livres sont fort chers; il s'en imprime beaucoup; la dépense est grande, & les fonds de notre bibliotheque médiocres; car, à l'égard de

nos autres revenus, vous croyez bien que nous n'irons pas les employer en papier : nous avons de meilleurs établiſſement à faire que celui des livres. Ne trouvant donc pas dans cette bibliotheque ce que j'y cherchois, j'en ſortis.

Ce vuide me fit naître l'envie de parcourir ce Couvent. Mon Pere, dis-je à un ſecond Bonze que je rencontrai dans un grand dortoir ſombre & obſcur; voudriez-vous avoir la bonté de me faire voir votre maiſon? Monſieur, me répondit froidement celui-ci, ce n'eſt pas mon affaire; nous tenons des Suiſſes à notre porte, faits pour la galopper avec les étrangers; mais je veux bien, pour vous obliger, vous accorder votre demande : ſuivez-moi. Je ne trouvai rien de remarquable dans le bâtiment; tout eſt irrégulier & dans un goût gothique.

Comme nous traverſions une cour, j'apperçus un grand tuyau, monté ſur un chevalet de bois, dont un des bouts étoit dirigé vers le ciel; ſon embouchure étoit plus large que celle des plus grands canons. Je vous prie de me dire, lui dis-je, à quel uſage eſt

ce tuyau? C'eſt un téleſcope, me dit-il, qu'un de nos Religieux a imaginé, par le ſecours duquel on verra la lune preſqu'au niveau de la terre. Cela ſera bien commode, mon Pere; car il y a long-temps que l'on cherche à s'approcher de cette planette. Les aſtronomes vous auront obligation d'en avoir fait la dépenſe. Ce n'eſt pas nous qui la faiſons, reprit le Bonze; nos revenus n'ont rien à démêler avec les aſtres : c'eſt le Roi qui a déja avancé une ſomme conſidérable, ſans que le téleſcope en ſoit plus avancé. Nous craignons que le ſavant de notre ordre, qui l'entreprend, ne vienne à mourir avant qu'il ait donné la derniere perfection à ſon ouvrage; & qu'après une dépenſe conſidérable, la lune ne ſoit pas plus près de nous qu'elle ne l'étoit auparavant.

Nous paſſâmes de là dans le jardin pour nous y promener. Mon pere, dis-je à mon conducteur, permettez-moi de vous demander quelle charge vous occupez dans le Couvent. Monſieur, me dit-il, je ſuis un des quatre premiers Miniſtres d'Etat de l'ordre; j'ai le département des eaux & forêts.

Je parle aux grands à Verſailles quand je veux, & je fraye à Paris avec tout ce qu'il y a de plus conſidérable dans l'épée & la robe. Voilà un bel emploi, lui dis-je ; je ne croyois pas qu'il y en eût d'auſſi conſidérables dans des maiſons religieuſes.

Il n'y a qu'une choſe qui m'embarraſſe ; c'eſt votre âge : car, quoique vous ne ſoyez plus dans le printemps de vos jours, vous n'êtes pas non plus ſur la fin de votre carriere ; & j'avois oui dire que ce n'eſt que dans celles-ci qu'on parvient aux premiers emplois monaſtiques. Il n'y a donc point d'envieux dans votre corps ? S'il y en a ? grand Dieu ! repliqua-t-il, s'il y en a ! plus que dans aucune Cour de l'Europe.

Le Moine en général, ajouta-t-il, eſt un animal froid, chagrin. Il n'a qu'une affaire, qui eſt celle de s'avancer dans ſon corps. Souvent les gens du monde n'ont pas aſſez de loiſir pour avoir de l'ambition ; au-lieu que les Moines ſont toujours aſſez oiſifs pour ne jamais manquer d'en avoir.

Il y a deux moyens pour faire ſon chemin chez nous : l'un eſt le monde,

& l'autre, Dieu : pour le premier, il faut de l'eſprit, du diſcernement & de l'activité, avec un certain génie propre aux affaires.

A l'égard du ſecond, il ſuffit d'un goût décidé pour la retraite, la priere, la vie contemplative, & un je ne ſais quel enthouſiaſme de religion, qui rend incapable de toute autre choſe que de dévotion.

Ce dernier chemin, qui conduit au Ciel, ne mene à rien parmi nous. Je choiſis l'autre qui fait parvenir à quelque choſe. Je débrouillai les affaires de nos maiſons de Province ; je gagnai des procès qui les enrichirent ; je donnai des revenus à celles qui n'en avoient point, & augmentai les rentes de celles qui en avoient : en un mot, je finançai ma charge long-temps avant que de la poſſéder : voilà l'hiſtoire de mon élévation.

Il y a des ſympathies qui ſe forment du premier coup. Je me ſentis d'abord de l'inclination pour ce Bonze. Je lui demandai la permiſſion de le voir quelquefois ; il me l'accorda, & nous nous ſéparâmes.



LETTRE XCV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE Chevalier, qui n'a gueres de religion, s'imagine que tous les peuples qui sont au-delà de la ligne, n'en ont point du tout. Pour le convaincre qu'il y a d'autres nations sur la terre que la chrétienne qui ayent un dogme, je lui fis, en dernier lieu, l'analyse de notre croyance.

Nous autres Chinois, lui dis-je, nous croyons qu'il y a un Dieu, qui est le principe de tout, qui a créé le ciel & la terre, les hommes, les plantes & les animaux.

Nous croyons qu'il ne faut pas tuer; & que retenir le bien d'autrui, est une mauvaise action.

Nous croyons qu'il ne faut ni calomnier, ni médire de son prochain.

Nous croyons que Dieu est la vertu & la sagesse par excellence; que toutes

ses

ſes qualités ſont des perfections, & toutes ſes perfections des attributs de ſa divinité.

Nous ſommes perſuadés que, pour lui plaire, il faut être juſte & équitable, parce qu'il aime les bons, & hait les méchants.

Nous croyons que rien ne lui eſt caché dans l'univers; qu'il connoît les ſecrets des cœurs, & que ſa preſcience dévoile l'impénétrable abyme de l'avenir.

Nous croyons qu'il eſt juſte & équitable; qu'il récompenſera les vertus des hommes, & punira leurs vices.

Nous croyons que, pour lui être agréable, il faut ſuivre les loix de la nature & celles des hommes divins qu'il nous a envoyés pour nous conduire.

Nous ſommes convaincus que les calamités qu'il nous envoye ſont des avis pour la réformation de nos mœurs; & que la fin de ces maux eſt toujours ſuivie de bonté & de miſéricorde.

Nous croyons qu'il nous punit en pere, & non pas en ſouverain, qui veut ſe venger.

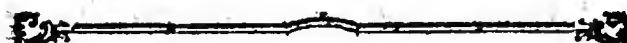
Nous croyons que cet Etre ſuprême dirige nos actions, ſans que cette direc-

tion blesse en rien notre liberté ; que nous sommes les maîtres de faire le bien, & que nous ne sommes point forcés à faire le mal ; qu'il ne faut pas attribuer nos bonnes œuvres à nous-mêmes ; mais à celui qui est la source de toutes les vertus.

Nous croyons qu'il y a une Providence qui conduit l'univers ; & que celui qui est le principe de tout, dirige tout, &c. &c.

Mais il me semble, me dit le Chevalier quand j'eus fini, que vous croyez-là de fort bonnes choses ; à ce que je vois, vous n'avez qu'un pas à faire pour devenir Chrétiens.

En vérité, vous autres Chinois, vous n'entendez gueres vos intérêts en fait de religion : que ne mêlez-vous à toutes ces croyances, celle de la naissance du Christ, de sa mort & de sa résurrection ? & vous serez alors meilleurs Chrétiens que nous-mêmes.



LETTRE XCVI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Lorette.

IL y a ici une Vierge à qui les Chrétiens ont une grande obligation ; car elle les dépouille tous les jours de leur luxe. Bientôt il n'y aura plus de bijoux en Europe ; cette Mere de Dieu les aura tous.

Outre que ſes habits en ſont couverts, elle a encore une boutique à part qui en eſt remplie, qu'on appelle le tréſor de Lorette. Un Mandarin le fait voir aux étrangers, & leur explique le nom des bienfaicteurs, qui ont ainſi fourni ſa toilette.

Il n'y a point de maiſon profane en Europe, qui ſoit plus garnie de colifichets & de ſuperfluités mondaines, que la *Santa Caſa.*

La vanité du ciel ne permet pas ici de fondre ces joyaux, pour aſſiſter les pauvres de la terre.

La famine feroit dans le Pays, & défoleroit tous les habitants, que *la Madona* de Lorette ne se déferoit pas du plus petit de ses bijoux.

Ce trésor, au-lieu de procurer l'abondance, est une des causes premieres de la misere.

Le Pays de Lorette est un des plus pauvres de la terre. La subsistance manque aux peuples.

On a tenté plusieurs fois, dit-on, de piller la maison sainte; il faudra bien à la fin en venir-là : car quand les peuples n'auront rien, & qu'elle aura tout, le seul remede qui restera alors sera de voler la Mere de Dieu.

La *Santa Casa* est proprement la maison du Christ; c'est dans celle-ci que sa Mere le mit au monde. Lors des couches, ce n'étoit qu'une cabane, mais c'est aujourd'hui un palais superbe.

Elle fut bâtie, pour la premiere fois, à sept ou huit cents lieues d'ici : mais ne se trouvant pas bien à sa place, elle se mit à voyager. Mais pour voir le pays plus commodément, elle fit plusieurs pauses, toujours portées par des Anges, qui à la fin vinrent la poser au lieu d'où je t'écris. Je ne voudrois pas que des

peuples raisonnables chargeassent la religion de semblables historiettes. Il faut que les cultes soient dépouillés de tout ce qui a un air d'absurdité, crainte que les étrangers ne les tournent en ridicule.



LETTRE XCVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

De quelque génie ou talent que soit doué un François, il lui est défendu de l'employer à l'avantage de la République, s'il n'est de la communion du Roi. Pour qu'un citoyen soit en état de rendre service à la Monarchie & au Prince, il faut qu'il fasse profession de croire que Dieu est contenu dans une particule d'un pouce de diametre. Sans cet aveu, fût-il un César, & possédât-il toutes les vertus militaires, il ne sauroit exercer aucun emploi dans l'armée; le plus habile Jurisconsulte ne peut devenir Juge, &c.

Un Gouvernement eſt bien malheureux, qui ſe prive ainſi de ſes propres reſſources. Tu peux juger delà combien de mérites anéantis, & de grandes qualités enfouies. Tu concevras aiſément quelle doit être la diſette des vertus dans un Royaume qui ſe prive de ceux de ſes ſujets, qui (eu égard à leur moindre ſuperſtition) doivent en avoir d'un ordre ſupérieur aux autres. Je dis moindre ſuperſtition, parce que moins une religion eſt chargée de cérémonies & de pratiques, & moins elle laiſſe de préjugés dans l'eſprit ; & c'eſt préciſément le cas du culte proſcrit. Je ne dis point que la Religion de ceux qu'on appelle ici Proteſtants, ſoit meilleure que celle des Catholiques Romains ; mais ſeulement qu'elle eſt plus dépouillée d'abſurdités.

Les idées ſur le dogme ſont les premieres que l'éducation donne aux hommes. Si elles ſont mal combinées, elles laiſſent dans l'eſprit une fauſſeté qui s'étend dans les ſuites ſur le reſte de la conduite humaine. Si je gouvernois la France, je voudrois mettre les Proteſtants à la tête des affaires politiques & civiles, non point parce qu'ils ne croyent point

à la Messe, mais parce que, libres d'un plus grand nombre de préjugés, ils sont plus en état de faire usage de leur entendement.



LETTRE XCVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Pékin.*

De Rome.

JE t'écris d'une Ville qui a troublé autrefois l'univers, & qui influe encore aujourd'hui sur le monde. Il y a des continents sur la terre qui semblent n'exister que pour affliger la nature humaine.

Cette Capitale fut jadis le centre de la force; elle est aujourd'hui le point fixe de la foiblesse.

Les Césars l'éleverent; les Papes l'abaisserent. Les vertus des uns exciterent l'admiration de toutes les nations; les vices des autres la firent mépriser de tous les peuples.

Je t'ai donné le portrait de Rome chrétienne dans celui que je t'ai fait de sa

politique. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet; ce que je pourrois t'en dire, ne seroit qu'une répétition de ce que tu en sais déja : car Rome, depuis ses Papes, fut toujours la même. Le Capitole varia souvent; mais le Vatican ne changea jamais. Les mêmes causes qui servirent à l'élever, contribuerent à le soutenir.

Je pourrois te faire ici le portrait des mœurs de Rome moderne; car c'est le seul endroit de cette Ville dont il me resteroit à t'entretenir; mais je craindrois de te faire frémir par le détail de ses crimes.

Ici la Religion cede toujours à la politique : celle-ci est la cause & l'effet de toutes les actions humaines. L'ambition est le culte général auquel tous les membres du sacré College sacrifient. Personne ne pense à être vertueux : la seule application est de le paroître.

La noirceur, la trahison, la perfidie & la scélératesse prennent les livrées du dogme, & s'exercent sous le nom de vertus chrétiennes.

On est méchant de dessein prémédité, & par le seul intérêt qu'il y a à l'être.

La volupté, la débauche, la satisfac-

tion des ſens ſe parent de violet (*), & le crime s'habille de pourpre - - - -

Je me hâte de finir ce portrait, qui fait honte à la nature humaine.

LETTRE XCIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

IL eſt à préſumer que les Chrétiens penſent que Dieu ſe décharge ſur ſes Saints du ſoin de l'adminiſtration du monde, & que l'univers aujourd'hui eſt en ſous-commandement.

Un Chrétien, qui ſait un peu ſa religion, ne s'adreſſe jamais à Dieu dans ſes prieres; il a toujours recours à ſes domeſtiques. Quand on a beſoin d'obtenir une faveur du Ciel, voici comme on s'y prend.

Les Mandarins Prêtres ordonnent des prieres publiques. Si les prieres n'ope-

(*) Ceux qui ſont en prélature.

rent pas, ils commandent des jeûnes ; les jeûnes ne faisant rien, on promene ce qu'on appelle le bon Dieu : & si tout cela ne prend point, on a recours au moyen immanquable ; on sort les images & les châsses.

Il y a ici une sainte Genevieve qui a sans doute la surintendance des eaux & forêts de Paris ; c'est elle qui est chargée d'arroser la ville & la campagne, quand elles en ont besoin. On la porte en procession, afin qu'elle voye par elle-même la sécheresse, & le tort où Dieu est de rester si long-temps sans faire pleuvoir ; car, dans la Religion chrétienne, les Saints sont toujours chargés de réparer les petites négligences du Ciel. Les Parisiens ne lui demandent cette grace qu'à toute extrêmité, & lorsqu'il a resté un très-long-temps sans pleuvoir ; ce qui est toujours une raison certaine pour qu'il pleuve bientôt : mais pour ne pas exposer la réputation de leur Genevieve, & assurer le miracle, on attend que le temps soit tout-à-fait à la pluie, & on prend si bien ses mesures, qu'ordinairement il pleut à verse, avant que l'idole ait fait la moitié du tour de la Ville. Alors tout

le peuple sort de ses maisons, se prosterne devant la châsse de la Sainte, éleve les mains au ciel, & crie miracle. Que dis-tu d'un peuple qui prend de si justes mesures, pour ne pas manquer d'être superstitieux?



LETTRE C.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

OUtre les Tribunaux qui gouvernent la France, il y en a un qui gouverne Paris, qu'on nomme la Police. L'objet de celui-ci est l'ordre & la sûreté de la Capitale. Ce tribunal a un grand inconvénient; c'est que tous ses Officiers sont de malhonnêtes gens: ce n'est qu'après s'être déshonoré dans le monde, & qu'on ne peut être reçu nulle part, qu'on entre à la Police. Il faut que sa corruption soit bien grande, puisque les François, qui se mettent assez au-dessus de certains préjugés, n'ont point encore surmonté celui-ci: un citoyen, à qui il

reste quelque probité, ne veut pas être de la Police.

On dit que toutes les mains qui la composent, sont coupables de péculat; avec de l'argent, les crimes les plus énormes y sont palliés. Ce tribunal inique a un œil fermé, & l'autre ouvert; il entend toutes les plaintes d'une oreille, & n'en écoute aucunes de l'autre.

La plupart des tripots & des mauvais lieux de cette Capitale sont privilégiés par lui; il est défendu à la justice ordinaire civile d'empêcher le crime. On prétend que, s'il n'y avoit point de police dans Paris, il y en auroit davantage. Depuis cet établissement, la licence y marche le front levé. Autrefois le vice de la fornication y étoit bas & obscur; aujourd'hui il se montre ouvertement; il en a la permission de Monseigneur le Lieutenant-Général. Les loix de l'Etat défendent les jeux de hasard, & la Police les permet; on joue ouvertement dans plusieurs maisons.

A l'égard du reste de son administration, elle est dans l'ordre. Les Inspecteurs, qui sont sur les vols, s'entendent avec les voleurs; ceux qui ont le département du jeu, s'accordent avec les frip-

pons; & les Officiers établis pour prévenir la corruption des femmes, les corrompent eux-mêmes. - - - -

Je tire le rideau ſur ce cloaque d'infamies ; mon deſſein n'eſt pas de te donner ici le tableau de l'abomination de la déſolation de Paris. Je finirai par ce trait. Tous les châtiments qu'on exerce dans ce tribunal malheureux, ne tombent que ſur des infortunés, qui n'ont pas les moyens d'y racheter leurs crimes, & qui par-là ne ſont bons qu'à ſervir d'exemples.

LETTRE CI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Naples.

NAples eſt une grande Ville remplie d'habitants : la magnificence éclate ſurtout dans ſes édifices. Les pagodes ſont ſuperbes : on ne ſait qui eſt le mieux logé, de Dieu ou des hommes.

Le luxe & la miſere s'y donnent partout la main. On y eſt riche d'un côté,

& pauvre de l'autre. Le faste & l'ostentation ont le pas sur les premiers besoins de la vie : on a tant de superfluités à Naples, qu'il est impossible qu'on ne se gêne sur le nécessaire.

Cette Ville, depuis les Romains, a appartenu successivement à plusieurs Maisons souveraines d'Europe, dont les unes l'ont détruite, & les autres l'ont rebâtie.

Il n'y a pas long-temps que la politique eut la curiosité de chercher à qui elle appartenoit de droit. Des Généraux géographes, qui eurent la précaution d'amener avec eux une bonne armée en Italie, trouverent qu'elle étoit du domaine de la Maison d'Espagne ; & en conséquence, un fils de cette Couronne vint en prendre possession : c'est le gros canon qui a fait cette découverte. Il fallut faire des sieges pour prouver l'évidence de cette branche de la géographie. Elle demeurera attachée à l'Espagne, jusqu'à ce quelque autre géographe Allemand, avec une plus grande armée, vienne prouver qu'elle doit appartenir à la Maison d'Autriche. On dit que le peuple Napolitain est le plus méchant de la terre ; je le croirois bien : sa méchan-

ceté eſt d'autant plus grande, qu'elle vient de loin. Les différents Gouvernements auxquels il a été ſoumis, lui ont apporté les vices de tous les climats de l'Europe.



LETTRE CII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

En France, l'amour eſt libre; c'eſt ici une maxime de ſociété civile. Il en eſt des engagements qu'un ſexe contracte avec les femmes, comme des traités avec les Souverains, qui ne tiennent qu'autant que les intérêts réciproques s'y rencontrent; dès qu'ils ne s'y trouvent plus, la convention finit.

En Aſie, le parjure rougit de l'être: ici, on n'a pas honte de ſa perfidie; on en fait même un aveu ſincere. Voici la copie de la lettre d'un de ces amants volages, qui, après les ferments les plus forts d'un amour éternel, ſe juſtifie ainſi.

MADAME,

» Ne vous en prenez point à moi si
» je ne vous aime plus ; je ne fais en
» cela que suivre le penchant sur lequel
» mon amour lui-même étoit fondé.
» Il est vrai que je vous avois promis
» de vous aimer toujours ; mais il étoit
» sous-entendu que vous seriez toujours
» aimable : car comment aurois-je pu
» protester de chérir éternellement ce
» qui cessoit de m'être cher ? L'amour
» est fondé sur le plaisir qu'on se procure
» mutuellement ; & lorsque ce plaisir
» n'est plus d'un côté, il faut qu'il y ait
» de l'autre une cause qui l'ait fait finir.
» Elle ne peut être de mon côté ; car
» j'agirois contre mes propres intérêts,
» c'est-à-dire, mes plaisirs.

» Mon inconstance n'est pas un vice
» qui soit en moi ; c'est un défaut qui
» est en vous. Quand je vous aimai,
» vous aviez des qualités qui faisoient
» que je vous trouvois aimable ; il faut
» qu'elles ayent fini, puisque je ne vous
» aime plus. Je vous aimerois encore,
» si vous aviez continué d'être ce que
» vous étiez alors à mes yeux.

» Peut-être avez-vous trop fait pour

» moi. Il y a des amants qu'il faut tou» jours mener par le chemin de l'espé» rance ; lorfqu'ils arrivent au comble » de leur bonheur, ils ne font plus heu» reux.

» Ne m'appellez pas ingrat ; j'aurois » de la gratitude, fi, en voulant me ren» dre reconnoiffant, vous ne m'aviez » pas forcé à ne pas l'être. »

Tu vois par-là que le parjure a raifon, & que celle qui s'eft piquée de conftance, eft dans fon tort. Il eft vrai qu'en Europe, le dernier en amour eft toujours en défaut. Pour éviter les reproches de part & d'autre, il faut s'aimer vîte, & fe quitter de même.



LETTRE CIII.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

LE peuple, en France, ne guérira jamais de la maladie de la nobleffe ; c'eft pour lui une fievre incurable. Le Tiers-Etat en fait tous les jours des contes plaifants ; il ne ceffe de la tourner en ridi-

cule ; cependant par-tout où le noble paroît, le roturier eſt confondu : on diroit qu'on eſt convenu ici de mépriſer la nobleſſe en gros, & de l'honorer en détail.

Tout le monde ſait par cœur que les qualités perſonnelles peuvent ſeules élever l'ame au-deſſus de la roture ; que les vertus des morts ne ſauroient illuſtrer les vivants ; qu'on n'eſt pas eſtimable, parce qu'on eſt iſſu d'une longue race d'ancêtres ; & que c'eſt un mérite bien mince que d'être poſſeſſeur de quelques vieux titres à moitié mangés des vers ; & cent autres obſervations de cette nature : & cependant la vénération qu'on a pour la nobleſſe, va juſques à l'idolâtrie.

Un noble, qui peut prouver ici les quatre quartiers, eſt ſûr de mettre à contribution tous les partiſans riches qui ont des filles à marier. On a beau faire des peintures ridicules de leurs mœurs & de leurs manieres, les rieurs ſeront toujours de leur côté. Leurs parchemins entraîneront toujours l'état de la finance. Une famille roturiere travaille, depuis pluſieurs générations, à accumuler des richeſſes ; le dernier deſcendant mâle de

cette famille n'a qu'une fille, qui possede des richesses immenses : elle est mariée à un noble, qui, dans six mois, détruit sa fortune. Tous ceux de la condition du pere plaignent le sort de la fille ; ils reprochent continuellement à ses parents de l'avoir sacrifiée : tandis qu'on déplore sa destinée, & que le bruit de son infortune se répand dans la Ville, un autre roturier plus riche encore, marie sa fille unique à un second noble, à qui il donne une dot immense, & qui est dissipée aussi promptement que la premiere.

Après tout, il faut que cela soit ainsi. Dans une Monarchie où il est permis à tous les particuliers d'attenter sur la fortune publique, où le travail & l'industrie attirent la plus grande partie des richesses de l'Etat, si ces alliances ne se formoient pas, les richesses seroient d'un côté, & la noblesse de l'autre ; les gens de condition seroient si pauvres, qu'ils n'auroient pas même les moyens d'aller se faire tuer à la guerre.

Sans ces alliances, il n'y auroit que deux Etats en France ; celui des riches, & celui des pauvres. Il faut que la roture travaille toujours pour la noblesse oisive, & que cette noblesse rende ce

travail au peuple, ſans quoi la circulation générale ſeroit arrêtée. Ce ſont deux corps incompatibles par leurs préjugés, leurs mœurs & leurs manieres; mais que l'intérêt unit.

LETTRE CIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

LA Religion chrétienne eſt bien myſtérieuſe. Tout y eſt d'un ſecret impénétrable. Je ne parle point de ſes myſteres incompréhenſibles, mais de ſes pratiques les plus ordinaires. Les peuples, qui s'adreſſent à Dieu, le font dans une langue qu'ils n'entendent point. Ce n'eſt que ſur la foi de leurs Mandarins qu'ils ſavent qu'ils l'invoquent; mais s'ils ſavent qu'ils le prient, ils ignorent preſque toujours ce qu'ils lui demandent. Les Chrétiens intercedent l'Etre ſuprême en langue payenne; c'eſt-à-dire, dans l'idiôme d'une ſecte idolâtre, qu'ils regardent eux-mêmes comme plus propres à

offenſer la Divinité, qu'à l'invoquer.

J'ai demandé la cauſe de cet acte de religion inintelligible, & on m'en a donné des raiſons aſſez plauſibles. On m'a dit que les Européens, & ſur-tout les François, ſont ſi indiſcrets, qu'ils demanderoient à Dieu des choſes déraiſonnables, s'ils ſavoient ce qu'ils lui demandoient.

Si une mere pouvoit s'adreſſer à Dieu en langue vulgaire, elle le prieroit ſouvent de lui accorder la guériſon d'un fils indigne de vivre, & qui fait néanmoins les délices de ſa vie. Une femme, qui ſouffre de l'abſence de ſon amant, le prieroit de hâter ſon retour, &c. &c.

Il y a pourtant des ſectes parmi les Chrétiens, qui, en s'adreſſant à Dieu, lui demandent diſtinctement leurs beſoins ; ce ſont des Réformés, qui, en ſecouant le joug de la religion du Pape, réformerent pluſieurs abus qui ſont encore attachés à cette ſecte.



LETTRE CV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

JE ne te parlerai point de la bigarrure de l'ajuſtement des Françoiſes, il faudroit pour cela avoir fait un cours de phyſique expérimentale, étudié le ſyſtême univerſel des couleurs, & ſuivi la nature dans toutes ſes gradations.

Chaque femme eſt ici un véritable arc-en-ciel; elle eſt nuancée depuis la tête juſques aux pieds. La couleur de roſe, le violet, le pourpre, l'amaranthe, ſont confondus enſemble dans ſa parure. Une Pariſienne a, pour l'ordinaire, la tête blanche, le col noir, le buſte rouge, & les pieds gris. Le lilas eſt aujourd'hui la couleur dominante; c'eſt elle qui prévaut, & qui a le deſſus. L'ajuſtement du ſexe en France forme un parterre, où l'on voit des arbres & des fleurs de toutes les ſaiſons. Cette bigarrure ne ſe borne pas aux plantes & aux fruits;

leurs habits contiennent ſouvent de maiſons, des châteaux avec leurs appartements; il y en a qui portent des villes entieres dans leurs robes; de maniere que leur ajuſtement forme une carte géographique. Quelques-unes y raſſemblent la terre entiere. Au côté droit eſt l'Afrique; au gauche eſt l'Amérique; pardevant, au-deſſous de la ceinture, eſt la zône torride. Dans ce dernier cas, une femme peut être conſidérée comme une mappe-monde. On y voit auſſi des animaux de toutes les eſpeces, des poiſſons, des oiſeaux, des chiens, des chats, des rats, des crocodiles, des lions, des loups, des renards & autres. Lorſqu'on y fait bien attention, on ne trouve gueres de femme en France, qui n'ait un ſinge en embuſcade, caché dans quelque endroit de ſon jupon.





LETTRE CVI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Naples.

NAples n'a point de puiſſance en propre. Sa principale force eſt dans l'éloignement des grands corps politiques. Pour l'accabler par terre, il faudroit paſſer ſur le corps de l'Egliſe Romaine, & ouler aux pieds le Lieutenant du Chriſt: profanation que la politique mépriſe trop pour l'exécuter. La conquête de ce petit Etat n'ajouteroit rien à la grandeur des Rois qui s'en empareroient; il n'augmenteroit les forces d'aucune Puiſſance. C'eſt qu'il eſt ſéparé du centre de la politique générale : comme il eſt ſûr de ſa poſition, il ne prend aucune précaution pour prévenir une invaſion.

Naples a une milice; mais elle n'a point de ſoldats : car il y a déja pluſieurs ſiecles que l'Italie a renoncé à la guerre.

Tous

Tous les autres moyens qui servent à l'agrandissement des Etats, sont inconnus à celui-ci.

Les arts & l'industrie y sont aussi en-arriere que les affaires de la politique.

Des Ministres actifs & vigilants se sont donné bien des mouvements pour radouber les branches de ce Gouvernement, qui avoient besoin d'être réparées. Il y a eu des grands projets sur le commerce étranger; on a fait parler au Turc; mais rien n'a pris.

Dans la plupart des Gouvernements du midi de l'Europe, il y a des causes physiques qui empêchent les progrès des arts; il est impossible de donner de l'activité à des cadavres, & de faire travailler des morts: & presque toute l'Italie est ensevelie sous les ruines de son luxe & de sa volupté.

A Naples, où la chaleur énerve le corps, la nonchalance est un vice du climat. Le monachisme acheve de jetter l'engourdissement dans le corps politique. Le nombre des Bonzes excede celui des autres citoyens. Cette nombreuse milice du Ciel affoiblit ici le systême de la terre.

Les ménagers, les marchands, les artisans même, s'enferment dans des cloîtres, où ils deviennent inutiles à la République. Il est défendu à l'administration de prévenir cette oisiveté. La politique ne doit pas s'en appercevoir. Les Ministres en ont l'ordre du Roi.



LETTRE CVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

LEs François ne boivent presque point de vin : ce n'est point par tempérance ; mais au contraire pour favoriser l'intempérance. Ils trouvent que cette liqueur brunit beaucoup, & empêche le visage d'être galant ; lorsqu'au contraire l'eau blanchit la peau, & lui donne cette couleur pâle & livide, qu'il faut avoir pour être aimable auprès du sexe.

Ce sont les femmes qui ont fait cette réforme ; & sur ce point, elles s'accordent avec le Législateur de l'Orient.

Le vin a un autre inconvénient ; c'est

qu'il donne de la rotondité & de la consistance au corps ; ce qui est contre les regles de la galanterie françoise ; car le véritable amour ici doit être presque impalpable.

Il faut, pour avoir le droit de se dire un aimable cavalier, être mince, fluet, & n'avoir pas six onces de chair sur les os.

Un homme, fort & bien nourri, passe pour un brutal qui n'a point de savoir-vivre. Il n'appartient qu'aux Suisses & aux cochers d'être gros & gras. Les jolis hommes François doivent ressembler à de véritables squelettes mouvantes.

Il ne suffit pas d'être maigre & exténué, il faut encore être malade. Ce n'est point du bon air aujourd'hui d'avoir une bonne santé : on auroit mauvaise opinion d'un homme qui auroit l'impertinence de se bien porter. Il n'y a que des rustres & des campagnards qui soient assez mal élevés pour avoir un bon tempérament. Dans les véritables regles de la politesse françoise, les gens de Cour & les petits-maîtres doivent l'avoir gâté. C'est sur-tout la grand'mode d'avoir la poitrine fêlée. Un jeune homme, qui

ne toufferoit pas un peu, n'oferoit paroître en bonne compagnie.

Tous les galants du bon ton aujourd'hui font à la diette blanche. Selon les mêmes loix de la politeffe, leur eftomac ne doit pas être moins délabré. Il faut fur-tout fe plaindre d'indigeftions fréquentes, & protefter hautement qu'on eft abymé de ce côté-là.

Un joli homme, qui veut faire fa cour à une Dame, ne fe nourrit plus que de paftilles, de crêmes, de poids verds & d'entre-mêts. Celui qui oferoit manger à fon fouper une piece de bœuf rôti, feroit déshonoré pour toujours, à moins qu'il ne mourût le lendemain d'ingeftion, pour juftifier fon eftomac.

Le galant à la mode, ou celui qu'on appelle ici l'homme du jour, a toujours une demi-douzaine de maladies à fes ordres, pour fe plaindre dans les occafions brillantes, où il veut fe faire honneur de fa mauvaife conftitution. Pour s'en faire auprès du beau fexe, il faut parler poitrine, rhûme, migraine, vapeurs, & fur-tout convulfions, quand les plus jolies de femmes de Paris font attaquées de cette maladie-là.

LETTRE CVIII.

Le Madarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

IL n'y a presque personne ici qui reste dans les bornes de sa condition; non-seulement les hommes, mais même les Saints se mêlent de ce qui ne leur appartient pas.

On voit ici des Vierges, dans les pagodes, qui font faire des enfants aux femmes; celles qui sont stériles, les invoquent, pour que leurs maris ne couchent pas en vain avec elles. Elles les prient de répandre sur leur lit nuptial une bénédiction si copieuse, que la génération s'ensuive.

Quand le miracle a opéré, & quand les femmes stériles ont accouché, on envoye un gros poupon, fait de cire, à la Vierge qui l'a rendu féconde. Il y a telle Vierge, dans certaines pagodes, qui a vingt enfants autour d'elle, dont on l'a regardée comme la mere.

On prétend néanmoins que ce prodige ne se fait jamais entre la Vierge & la femme stérile, & qu'il y a toujours un tiers qui opere ce prodige. Quand l'imposture se découvre, on traite alors l'image vierge, à peu près comme nous traitons nos idoles.

Il arriva ici, il y a quelque temps, à ce sujet, une aventure qui donna beaucoup à rire à ceux mêmes qui n'entendent pas raillerie sur la puissance miraculeuse des images.

Dans une petite Ville à deux lieues de Paris, où il y a une Vierge qui fait accoucher les femmes, il y avoit une jeune Dame, qui, depuis trois ans de mariage, l'invoquoit en vain, lorsqu'il passa par-là un Capitaine de Dragons, allant à l'armée. Le militaire étoit jeune, bien fait & vigoureux. Il parla, on l'écouta; il persuada, & il engendra. Après son départ, la jeune Dame s'étant apperçue qu'elle n'étoit plus stérile, courut à la pagode pour prier l'image vierge de la rendre féconde. Ses vœux furent exaucès; au bout de huit mois, elle accoucha d'un gros garçon. Toute la Ville cria au miracle; on admiroit la vertu de l'image, dont la puissance opéroit de

tels prodiges. Les acclamations publiques n'étoient pas encore finies, lorſque le Capitaine, de retour de l'armée, repaſſa dans cette Ville. Il fut outré d'apprendre qu'une image jouît du fruit de ſes travaux, & lui enlevât la gloire de ce miracle: il ſe rendit ſur le champ à la pagode; & s'étant approché de ſa niche, lui parla ainſi:

» Vous êtes bien plaiſante, Madame » la Vierge, de vous arroger un hon» neur qui n'eſt dû qu'à moi. Qu'avez» vous mis du vôtre, s'il vous plaît, » dans la création de cet enfant? N'en » ai-je pas fait moi-même tous les fraix? » A-t-il un cheveu ſur la tête qui vous » appartienne? Quand la jeune Dame, » que j'ai rendu féconde de ſtérile qu'elle » étoit, vous eût invoquée vingt ans, » en eût-elle plutôt accouché pour cela? » Il faut autre choſe que des vœux & » des prieres pour faire faire des enfants » aux femmes. Allez, Madame l'idole, » mêlez-vous de ce qui vous regarde; » ſi vous n'étiez pas du ſexe dont vous » êtes, je vous briſerois en mille pie» ces; mais l'honneur défend aux Mi» litaires François de porter leurs mains » ſur une femme. »

En finiſſant ces mots, il ſortit de la pagode, & ſe rendit chez la jeune Dame, pour eſſayer ſi elle vouloit qu'il opérât un ſecond miracle.

LETTRE CIX.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

JE ne ſais, me diſoit derniérement un François qui connoît tous les vices de l'adminiſtration, d'où vient que nos Rois attendent toujours à leur mort pour faire banqueroute. Il leur feroit bien plus avantageux, ainſi qu'à l'Etat, qu'ils la fiſſent pendant leur vivant. Quand une machine eſt uſée, & qu'elle ne peut point aller, il faut l'arrêter : c'eſt achever d'uſer les reſſorts, que de la forcer à un mouvement qu'elle n'eſt plus en état de ſoutenir.

Par exemple, ajouta-t'il, voilà Louis XV qui n'a pas de quoi vivre. Il dépenſe aujourd'hui les revenus qui lui étoient indiqués pour ſa ſubſiſtance dans l'année 1764. Il a pris ſur ſes propres

jours ; il s'eſt mangé lui-même d'avance. On peut dire qu'il eſt mort alimentairement. Ne vaudroit-il pas mieux qu'il expoſât l'état de ſes affaires à ſes peuples, que d'attendre qu'un déſordre affreux le porte à avoir recours à un remede, que la foibleſſe de l'Etat ne ſera plus en état de ſoutenir, quand on voudra l'appliquer ? On dit pour excuſe que le Gouvernement perdroit ſon crédit ; mais il le perdra bien mieux, lorſque ce Prince ſe ſera écraſé ſans reſſource, & qu'il aura confondu dans ſa ruine l'Etat & les peuples.

Je voudrois, continua-t-il, qu'il y eût tous les dix ans une réviſion générale de la poſition de la Monarchie, & que toutes ſes dettes fuſſent liquidées. Il faudroit pour cela uſer quelquefois de remedes violents ; mais ceux-ci ne feroient jamais tant de mal, que cette lime ſourde des dettes d'Etat, qui minent inſenſiblement le Gouvernement, & le réduiſent dans ce funeſte état, où les remedes à la fin deviennent un mal.

Mais voulez-vous que je vous diſe naïvement d'où naît ce déſordre ? Il ne vient point de nos Rois, qui, pour l'ordinaire, n'entendent rien aux affaires,

& qui sont presque toujours les derniers instruits de ce qui se passe dans le Royaume. La faute vient de leurs malheureux Ministres, qui ont pour maxime, de tirer l'opulence du Prince du sein même de l'indigence. Ils mettent, pour ainsi dire, la Monarchie à la presse; ils en tirent tout le suc qu'ils peuvent; & ils disent après : Voyez s'il manque des ressources à la France; voilà ce que c'est que d'avoir de l'intelligence & du génie. Il est vrai qu'un Ministre patriote n'auroit jamais imaginé cela; il n'y a que des hommes durs, impitoyables, qui puissent, à la faveur de leurs grandes lumieres, faire de semblables oppressions.

LETTRE CX.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

IL y a un temps dans l'année où les Chrétiens deviennent maigres & décharnés. Leur pagode ne leur permet de faire qu'un repas pas jour; encore faut-

il qu'il soit d'aliments légers, comme des légumes & du poisson. Il leur est défendu de manger de la viande, à moins qu'ils n'en achetent la permission du Pape, qui a le droit de leur vendre, dans le temps même des mortifications, tout ce qui peut satisfaire leur appetit.

C'est une pénitence générale qui prépare la nation au deuil public de la mort du Christ. Ce jour, qu'on nomme le Vendredi saint, est consacré à la tristesse : mais on devroit l'appeller le Vendredi profane, puisque les hommes, à ce que disent les Chrétiens eux-mêmes, commirent la plus grande de toutes les profanations, en condamnant à la mort l'Auteur de la vie. Il n'y a point d'homme à la mode, ce jour-là, qui ne soit habillé de noir, & qui n'exprime, d'une maniere comique, la douleur qu'il a de cet événement.

Mais si on mange peu pendant ce temps d'abstinence, en revanche on se divertit beaucoup. Tous les spectacles sont ouverts, & les théâtres plus fréquentés que jamais.

Plus on examine la morale chrétienne, & moins on la trouve conséquente à elle-même.



LETTRE CXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Naples.

LA religion de Naples est à l'Italienne; je veux dire remplie de superstitions. Les miracles en ont saisi toutes les avenues.

Il y a ici du lait de la Mere du Christ, qui devient liquide tous les ans au jour de son anniversaire; du sang de Saint Janvier, qui bouillonne toutes les fois qu'on en a besoin; & celui d'un saint Jean-Baptiste, qui fait la même chose lorsqu'on le souhaite; des Crucifix qui ont parlé, & qui sont prêts à parler encore toutes les fois que l'envie leur en prendra; des images de toile, qui ont ouvert la bouche, & se sont exprimées aussi distinctement que des créatures raisonnables.

Tu dois bien t'imaginer qu'un peuple, qui ajoute foi à tant de prodiges, ne doit pas croire au plus grand de tous,

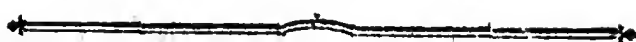
qui est l'existence d'un Etre suprême. La plupart de ceux qui croyent ici aux miracles, ne croyent point en Dieu.

Si les Napolitains formoient un paradis, ils placeroient le lait de la Vierge au premier rang; le sang de Saint Janvier au second; & ils mettroient Dieu au troisieme. Les Romains avoient travaillé dans cette Ville à la décoration des Eglises chrétiennes long-temps avant que le Christ fût venu au monde : on y a employé à la magnificence du vrai Dieu, les débris de ces idoles : ainsi l'orgueil & la vanité payenne ont servi d'ornement à l'humilité chrétienne.

Les tombeaux ne cedent en rien, à Naples, à la magnificence de la maison de Dieu. Les ossements des morts y ont de très-belles habitations.

Il y a ici des cadavres qui ont des hôtels à plusieurs étages. Le Roi Robert repose superbement dans cette Ville.

Quoiqu'il soit défendu d'y élever des tombeaux en l'honneur des Chrétiens qui ne croyent point à la Messe, on y fait voir, avec emphase, ceux des anciens qui ne croyoient pas en Dieu.



LETTRE CXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE t'ai parlé des coteries de cette Capitale; mais je ne t'ai rien dit de leur police & de leur forme de gouvernement. Il y en a de trois ſortes comme dans la politique.

La premiere eſt deſpotique. Dans celle-ci, il y a comme un Sultan qui a un pouvoir abſolu. Il ordonne, & ſes ſujets de la coterie lui obéiſſent. Il eſt la loi ſuprême, & la moindre de ſes volontés eſt un commandement.

On prétend que, pour parvenir au turban de la coterie deſpotiſque, il faut s'être dévoué long-temps au caprice des femmes qui la compoſent, avoir eſſuyé leurs humeurs & leurs bizarreries; car nul n'y peut devenir maître ſans avoir été eſclave.

La ſeconde forme eſt monarchique. Dans celle-ci, il y a une eſpece de Roi

qui eſt l'ame de la coterie. Il dirige les plaiſirs de toute la ſociété ; il regle pour le bal, la comédie ; ſe charge des parties de St. Cloud ; accouple les femmes avec les hommes ; eſt le confident de toutes les intrigues ; prévient le gros jeu ; empêche les grandes dépenſes ; donne le goût des parures ; entre dans les détails des ménages ; reconcilie les maris avec leurs épouſes ; conſeille les jeunes femmes dans leurs folies, & dirige les vieilles dans leurs extravagances.

La troiſieme eſt républicaine. Les ſujets de cette derniere coterie ſont libres, & indépendants les uns des autres. Ils n'ont d'autre affaire que de cenſurer le Gouvernement ; dans celle-ci, il n'y a preſque point de femmes, car elles aiment mieux avoir un deſpote, ou un Roi à leur tête, que de jouir d'une liberté qui ne les mene qu'à critiquer l'Etat. La forme de cette coterie eſt étrangere ; les politiques prétendent qu'elle tire ſon origine des *cluds* d'Angleterre ; d'autant plus qu'on commence à y boire, & que depuis quelque temps on y a introduit des pipes.

LETTRE CXIII.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

LE Chevalier vint me prendre, ces jours paſſés dans la matinée, pour aller promener au Palais-Royal. Après que nous eûmes fait pluſieurs tours dans le jardin, nous allâmes nous aſſeoir au bout ſous un ſuperbe berceau, fait par la nature, & que l'art a embelli.

Nous étions placés de maniere que nous pouvions voir toutes les figures de ce tableau mouvant : ainſi quand quelque objet me frappoit, je n'avois qu'à parler ; car le Chevalier, qui a réſidé pendant trente ans dans la grande allée, connoît tous ceux qui la fréquentent.

Monſieur, dis-je à mon compagnon, je vous prie de me dire quel eſt ce grand ſquélette ambulant qui ſe promene ſeul : je n'ai jamais vu d'homme vivant qui reſſemble plus à un mort.

Ce cadavre, qui ſe promene, me re-

pondit-il, eſt un Miniſtre étranger : il eſt venu à la Cour de France pour négocier en combinaiſon ſur le jeu : car celui-ci, en Europe, commence à devenir une affaire d'Etat. Ce Miniſtre tient réguliérement ſes conférences, qu'on peut appeller ſéances au pied de la lettre.

On lui donne beaucoup de cet eſprit politique, qui fait réſoudre les événements du haſard. Jamais agent des Couronnes ne connut mieux les intérêts des quatre Rois.

Il paſſe pour le plus habile Miniſtre de l'Europe pour décider un coup fin & ruſé au piquet. On l'appelle l'ornement du ſépulcre; mais s'il orne bien un tombeau, en revanche il dépare bien une poche : c'eſt le premier homme du monde pour couper une bourſe.

Ses négociations en France n'ont pas été infructueuſes; il a ramaſſé, dans ſon coffre, un million de livres tournois, par le moyen de cette politique fine & adroite, que les joueurs habiles trouvent au bout de leurs doigts.

Pouvez-vous me dire, ajoutai-je au Chevalier, quel eſt cet autre homme qui vient de l'accoſter ? C'eſt le Baron de

V***, autre négociateur du hasard. Ce second n'est pas dans le ministere; il a choisi l'épée; mais il ne cede en rien à l'agent, dans cette politique manuelle dont je viens de parler.

Les propres conférences de ce second ne doivent pas être petites; car ses dépenses sont très-grandes. Il entretient des filles d'Opéra, est logé & habillé comme un Prince, tient table ouverte, & a un superbe équipage; le tout aux dépens de ceux à qui il appartiendra.

Je vois un troisieme qui les approche : est-ce encore un politique de la Cour des quatre Rois? Oui, c'en est encore un qu'on nomme le Baron de St. S*** : il est exilé de Paris : il ne vient ici que par intervalles, & par congé du Ministre; ainsi il tâche de mettre à profit le peu de temps qu'on lui donne.

Quoi! encore des frippons, s'écria le Chevalier en appercevant un homme qui entroit dans l'allée. Il semble qu'ils se soient tous donné le mot pour venir passer ici en revue devant nous. Celui que vous voyez entrer dans la promenade, en me montrant du doigt une figure aussi commune qu'ordinaire, se nomme le Colonel Sorm *** : c'est un

Italien. Ce n'est pas sa faute si vous le voyez ici. Le Lieutenant de Police alloit le faire mettre à Bicêtre pour le reste de ses jours, quand un Prince du Sang lui accorda le privilege exclusif de fripponner au Temple (*).



LETTRE CXIV.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

JE t'annonce mon départ de Paris. Il y auroit encore beaucoup de choses sur lesquelles je pourrois t'écrire : car une Ville, qui renaît chaque jour, & qui se remonte, pour ainsi dire, tous les vingt-quatre heures, offre continuellement un nouveau champ de réflexions.

Si je n'ai pas tout-à-fait rempli les intentions de notre Cour au sujet de la France, j'en ai approché le plus que j'ai pu. Il y a une infinité de petites choses dans chaque nation, qu'un étranger ne peut pas décrire. Les yeux les saisissent ;

(*) Lieu privilégié dans Paris.

mais elles échappent à l'imagination, & l'on manque de termes pour les exprimer. On sent ce qu'elles sont : mais on ne sait pas les rendre. On pourroit, je crois, les appeller la méchanique de la société.

Mais un voyageur seroit trop instruit, s'il savoit tout. Il y a une infinité de ces petites choses qu'il faut abandonner à leur néant.

Tu recevras encore quelques-unes de mes lettres avant mon embarquement pour l'Angleterre. J'ai fait savoir à *Sin-ho-ei* de m'adresser les siennes à Bruxelles, où je passerai quelques jours.



LETTRE CXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Naples.

NAples est le Pays le plus éloigné du savoir : il y a cent mille lieues d'ici aux sciences.

Le cerveau des Napolitains n'est rempli que de sons. La musique tient lieu de la plupart des arts libéraux. Ce peu-

ple frédonne depuis le matin jusqu'au soir. Ses plus fameuses Académies sont des conservatoires de musique, où l'on s'exprime en chantant, & toutes ses expériences sont des expériences sur l'harmonie.

Les plus habiles de ses professeurs sont eunuques. Pour se distinguer dans cette science humaine, il faut renoncer à l'humanité, & cesser d'être homme pour divertir d'autres hommes. La barbarie elle-même est employé à enchanter les sens : on commence par être cruel, pour répandre plus de douceur dans la société.

Ne crois pas que ce physique empêche les hommes de se distinguer dans les sciences. Les ouvrages, qui sont aujourd'hui le plus d'honneur à l'esprit humain, ont été fabriqués sous ce ciel. Du temps des Romains, c'étoit le pays des lettres & du savoir. Il reprendroit son influence, si le Gouvernement l'aidoit; car on remarque que le climat, en Europe, ne fait rien tout seul.

Par la perfection où le peuple a porté l'harmonie, on peut juger des progrès qu'il feroit dans les sciences de spéculation : mais une infinité de causes premieres s'y opposent; & quand on n'ô-

tera pas ces entraves, la nation Napolitaine restera dans le même degré d'infériorité où elle se trouve. Peut-être que le monachisme est un des plus grands. Il n'est pas de l'intérêt des gens ignorants que le peuple devienne éclairé.

LETTRE CXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Paris.*

De Bruxelles.

De Paris à Bruxelles, on ne trouve pas une seule Ville qui mérite qu'on la nomme. Il n'y a presque point d'hommes; on ne rencontre sur la route que des Flamands.

On appelle ce pays-ci la Flandre Autrichienne, pour le distinguer d'un autre qu'on nomme la Flandre Françoise. Celle où je suis appartient maintenant à la Maison d'Autriche, dont les Etats principaux sont à deux ou trois cents lieues de Bruxelles; de maniere que s'il prenoit envie au Prince de voir ses sujets, il faudroit qu'il en

demandât la permiſſion à une demi-douzaine de Souverains.

Ce pays eſt bon & fertile; mais en temps de paix, il devient pauvre & indigent. Il n'eſt riche que dans la fureur des guerres ; & il ne tient pas à la France qu'il ne ſoit toujours opulent : car elle en fait le théâtre ordinaire des ſieges & des batailles.

Il faut que tous les dix ans on ſe tue en Flandre, pour que les habitants ayent de quoi vivre. Cela vient de ce qu'il y a beaucoup de denrées & peu d'argent. Le Flamand en général eſt lourd, peſant, ſans imagination, tirant ſur la machine, animal d'habitude. Il fait aujourd'hui ce qu'il fit hier, & fera demain ce qu'il fait aujourd'hui. Il ſe nourrit de lait & de beurre ; quelqu'un a dit plaiſamment, que s'il n'y avoit point de vaches, il n'y auroit point de Flamands.

Ce peuple cherche depuis long-temps à avoir de l'eſprit; & il y eût peut-être réuſſi, s'il avoit eu du génie.

La religion du pays eſt celle du Pape. Ce peuple a avec Rome même culte, mêmes cérémonies, & même ſuperſtition. Il vénere le Chriſt, & il adore les Saints.

Le Pays-Bas auroit beaucoup de noblesse, si un Duc autrefois ne l'avoit presque toute fait périr sur des échafauds. Elle souffrit la mort pour défendre sa liberté, qu'elle aimoit plus que sa vie. Maintenant les Flamands, ainsi que tous les autres peuples de l'Europe, sont façonnés au joug de la servitude. Il est vrai qu'ils défendent encore aujourd'hui leurs privileges : mais ceux-ci ne servent qu'à les rendre plus esclaves.

Ce peuple a un marché fait avec la Cour de Vienne ; c'est-à-dire, qu'il lui permet de le dépouiller de ses richesses, à condition qu'elle ne touchera pas à ses anciennes prérogatives.

Les Flamands n'ont rien à démêler avec la guerre présente du Nord ; cependant ils s'épuisent pour elle. Il n'est pas aisé de calculer les sommes qu'ils ont fait passer en Allemagne. Le capital de cette richesse suffiroit pour rendre un Etat florissant.



LETTRE CXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

Je vis derniérement ici une chose horrible; le Christ fait prisonnier. Vingt soldats, la bayonnette au bout du fusil, le conduisoient chez un malade, parce que le Mandarin de la pagode paroissiale avoit refusé de l'y conduire. Il faut que je t'explique succinctement la cause de cet emprisonnement du Dieu des Chrétiens, & pourquoi la milice entre aujourd'hui dans le Sacerdoce de cette secte.

Il y a environ un demi-siecle que les Chrétiens n'étant pas d'accord sur certains points de leur religion, le Pape leur envoya une ordonnance, par laquelle il leur enjoignoit de croire certains articles du culte, dont ils n'étoient pas convaincus; on appelle ce mandement, la Constitution. Mandarins, Bonzes, hommes & femmes, tous furent

obligés de ſigner ce qu'ils n'entendoient point; & qui pis eſt, ce dont ils n'étoient point perſuadés. On priva de leurs biens, on bannit de la ſociété ceux qui ne vouloient pas trahir leur conſcience. Le remede ne fit qu'augmenter le mal; la Conſtitution, qu'on avoit cru un traité de paix, ne ſervit qu'à ſouffler le feu de la guerre; l'animoſité des deux partis fut plus vive que jamais.

L'Alcoran chrétien fut ſouvent mis ſur le tapis : mais il y avoit cette difficulté, que ceux qui vouloient l'expliquer aux autres, ne l'entendoient pas eux-mêmes : ce n'étoit pas le moyen de s'accorder ; auſſi ne s'accorda-t-on pas. On ſe battit long-temps par ces opinions particulieres ; enſuite il y eut pluſieurs batailles rangées en ſaints peres ; c'eſt ainſi qu'on appelle les Philoſophes de cet Alcoran.

Mais la victoire d'un parti ne ſervit qu'à augmenter la force de l'autre; plus on ſe diſputoit, & moins on s'accordoit. On employa, de part & d'autre, tant de ſubtilités, qu'on parvint à la fin au ſublime degré d'intelligence de ne plus s'entendre. Tout le ſavoir de la diſpute diſparut; il ne reſta que l'animoſité.

Cependant un parti devint le dominant ; ce fut celui que Rome & la Cour corrompirent par des dignités, & qui vendit sa croyance aux honneurs. Celui-ci, qui avoit mis son nom au bas de la Constitution, fit un complot contre celui qui ne l'avoit pas signée. Les Mandarins Evêques de celui-là défendirent aux Prêtes subalternes de celui-ci d'administrer les malades, sous le prétexte, *qu'on ne doit pas donner aux chiens les choses saintes.* Pour recevoir le corps du Christ avant que de mourir, il falloit avoir un billet qui prouvât qu'on étoit de la secte de la Constitution. Le Parlement de Paris, qui croit avoir le droit de se mêler de tout, jusqu'à ce qui n'est pas de son ressort, se mêla de cette affaire : on exila les Mandarins rébelles ; mais plus on exiloit, moins on administroit. Il fallut souvent violenter les Prêtres, & les forcer quelquefois, la bayonnette au bout du fusil, de se rendre avec le Christ chez les malades.



LETTRE CXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Bruxelles.*

De Naples.

LE Roi de Naples a quitté, il n'y a pas long-temps, ses sujets, pour en aller gouverner d'autres ; car tu remarqueras ici en passant que les Souverains de l'Europe n'ont point de famille affectée. Chez eux, il n'y a point de filiation. Ils sont toujours prêts à devenir les Monarques du peuple qui est le plus puissant. Comme le pere de la grande famille ne tient à ses enfants que par les liens de l'intérêt, il les abandonne aussi-tôt que de plus grands l'appellent ailleurs.

Les couronnes, dans cette partie du monde, forment un commerce : on se bat, on négocie, on traite, on change en Europe, pour posséder la plus riche.

Ce trafic des trônes fait que les sujets ne s'attachent pas à une certaine personne, mais à un certain nom. Comment

pourroient-ils s'attacher à un Monarque, qui n'est à eux qu'autant que les révolutions de la politique ne l'appellent point ailleurs! Le Roi de Naples, avant son départ, fit un aveu bien humiliant; il déclara à toute l'Europe que son fils aîné étoit imbécille, & par conséquent incapable de régner, & fit passer la couronne qu'il abandonnoit, sur la tête d'un autre de ses enfants. Car si les Souverains sont au-dessus des premiers de l'Etat par leur rang, les loix de la politique les obligent quelquefois à faire des aveux qui les ravallent souvent au-dessous des hommes ordinaires; ce qui forme une sorte de compensation.

LETTRE CXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Bruxelles.

LE lendemain de mon arrivée à Bruxelles, j'allai faire mes soumissions au Prince Ch-l-s de Lorraine. Il permet cet honneur à presque tous les étrangers qui

paſſent par cette Ville. Il eſt Gouverneur des Pays-Bas ; c'eſt-à-dire qu'il a un brevet de la Cour de Vienne, qui lui permet d'être ſouverain à ſa place, & il cede lui-même ce brevet à un Miniſtre qui regne pour lui : car il y a des peuples en Europe qui ſont gouvernés de la troiſieme main.

Ce Prince eſt d'un abord doux, familier & affable : la vanité eſt flattée en l'approchant. Il ôte la diſtance infinie qu'il y a de ſa grandeur à la petiteſſe d'un particulier, & rétablit, en quelque façon, le niveau.

La plupart des Grands en Europe ne ſont bons que par principes d'éducation ; celui-ci l'eſt pas tempérament. Il va au-devant des malheureux, & prévient les infortunés. Tous les jours de ſa vie ſont marqués par quelque action bienfaiſante. Si tous les hommes reſſembloient au Prince Ch.-l-s, le monde ſeroit rempli de belles ames.

Au ſortir de ſon audience, je me rendis chez ſon Miniſtre le Comte de C---. Quelle différence du maître au valet! Je trouvai ce dernier bouffi d'orgueil. Il me reçut avec cette politeſſe mêlée de fierté, qui met les particuliers à dix

mille lieues de l'homme en place. Il étoit, en ce moment, avec un Capucin défroqué, à qui il venoit de dicter un article pour insérer dans la Gazette de Bruxelles. Après qu'il eut expédié le Moine apostat, il fut question de moi. Il m'interrogea sur le Gouvernement de la Chine, sur notre commerce, nos finances, nos arts & notre industrie, &c. &c. mais je m'apperçus, par les questions qu'il me fit, qu'il n'étoit point un homme d'Etat. Il tournoit toujours autour du Ministre, & ne le rencontroit jamais.

Il se leve tous les jours à quatre heures du matin, pour apprendre à avoir du génie ; il lit tout ce qui tombe sous sa main ; mais toute cette peine l'a conduit à être très-superficiel.

Tu peux bien t'imaginer qu'un homme, qui fait semblant de savoir beaucoup de chose, est vain, fier & hautain : je n'ai jamais vu de mortel plus orgueilleux. Il faut que tout plie sous lui ; c'est proprement le Pacha des Pays-Bas.

LETTRE CXX.

Le même, au même, à Pékin.

De Bruxelles.

DAns les Provinces des Royaumes d'Europe, où il faut faire preuve de noblesse, peur être admis dans les assemblées qui ne sont pas nobles, & dans lesquelles on doit toujours avoir le parchemin à la main pour prouver les seize quartiers, la ressource ordinaire des étrangers est le spectacle, où le gentilhomme & le roturier sont reçus pour leur argent.

J'allai hier à celui de cette Ville, où l'on jouoit une mauvaise comédie, représentée par de mauvais acteurs; néanmoins le théâtre & les loges étoient remplis de dames & de cavaliers. Le hasard fit que je me trouvai placé auprès d'un François, établi depuis plusieurs années à Bruxelles, & qui connoissoit presque tous les spectateurs.

Monsieur, lui dis je, voulez-vous me permettre de vous faire quelques quef-

tions sur les principaux personnages qui s'offrent ici à mes regards? Il répondit fort poliment à ma demande.

Je vous prie de me dire qui est cet homme dans cette loge à côté de celle du Prince, qui voit le spectacle au travers d'un verre, & qui fait des grimaces de possédé? C'est, répondit-il, le Prince d'Or--- Quoi! lui dis-je tout étonné, c'est-là un Prince? En verité, il faudroit être sorcier pour le deviner; je l'aurois pris pour toute autre chose: il y a quelquefois des figures chez les grands, qui sont à mille lieues de leur rang.

Je vois dans la même loge, repris-je, un je ne sais quoi d'imperceptible, qui peut bien absolument être un homme, mais qui n'est créé qu'à moitié. Qu'est-ce que c'est que cela? - - - C'est le Duc D----. Il est bien court! lui dis-je. Mais qu'est-il, ce petit avorton flamand? Il est Gouverneur de la Ville. Lui, Gouverneur! repris-je avec surprise. Oui, Gouverneur, ajouta-t-il; est-ce que vous le croyez incapable d'occuper cette place? Je ne dis pas tout-à-fait cela; il peut se faire qu'il la remplisse avec distinction; mais s'il gouverne bien, il représente bien mal.

Qui eſt cet homme dans cette loge ici en-bas à notre gauche, qui a un viſage d'une demi-aune de long ? C'eſt le Duc de St. A-----, un des Pairs du Royaume d'Angleterre. Qu'eſt-ce qu'il fait à Bruxelles ? Qu'eſt-ce qu'il y fait ! des dettes. Et d'où vient, repris-je, qu'il s'eſt tranſplanté en Flandres pour cela ? J'ai oui dire que les Anglois jouiſſoient de ce privilege ſans ſortir de leur Pays. Il y a apparence que celui-ci jouit impunément du même droit dans cette Ville ? Non pas tout-à-fait ; car on menace ſa perſonne. Comment, lui dis-je, eſt-ce qu'on traîneroit ce Duc en priſon ? Non ; mais on parle de lui donner une priſon ambulante (*), qui le ſuivra partout.

Je vous prie de me dire qui eſt ce cavalier qui fait les yeux doux à cette jeune Dame dans la loge du fond du théâtre, qui a l'air ſuffiſant, & qui affecte toutes les manieres d'un fat ?

C'eſt le Comte de la N----, nom reſpectacle en Europe, & dont les ancêtres ont preſque toujours été atachés à la Famille impériale. Celui-ci ne devroit

---

(*) Un Garde.

pas être-là ; ſon devoir ſeroit d'être à l'armée : mais il préfere de faire la petite guerre avec cette Dame, à ſe trouver à la grande qui ſe fait à préſent en Allemagne.

Comme les belles actions peuvent ſeules continuer à illuſtrer une maiſon, on peut dire que ſon pere, en mourant, finit la nobleſſe de ſa famille, & que lui a commencé la roture de ſa race.

Pouvez-vous me dire qui eſt ce jeune homme qui eſt à la troiſieme loge du côté de celle du Prince ? C'eſt un Anglois, qui ſemble n'être ici que pour faire honneur à ſa nation. Il a des maîtreſſes, des chiens, des chevaux & des coureurs. Il s'y eſt ſi bien pris, que, dans quatre ans, il a diſſipé toute ſa fortune. Il n'a que ſix mois à vivre dans la même ſplendeur, pour être tout juſte réduit à la mendicité à ſon retour à Londres. La femme que vous voyez aſſiſe à côté de lui, qui a des yeux noirs & des joues pendantes, eſt une créature qu'il épouſera ſans doute : car en fait de folies, les Anglois n'en demeurent pas à moitié chemin. Ils vont preſque toujours juſqu'au bout.

Qui eſt ce grand jeune homme qui

voit au travers d'une lorgnette, comme un Gentilhomme, mais qui a la figure d'un valet de chambre? C'est le frere du N - - - - ou du Ministre de Rome. Il a la rage de vouloir passer pour Marquis, en dépit de son pere, qui n'étoit que simple Marchand de Milan.

J'abuse peut-être de votre complaisance : mais je vous demande en graces de me dire qui est cet homme qui parle à toutes les femmes, & qui fait semblant d'être important? C'est le clerc d'un Notaire, me répondit-il, que la Cour de France a fait ici son Ministre.

J'ai fini : qui est ce cordon bleu qu'on voit sur le théâtre? C'est le Résident de L - - - - ; sans doute, repris-je, que celui-ci est noble? Il le seroit : mais son pere, en se mariant avec sa mere, ne se ressouvint pas d'une petite cérémonie. Il oublia de l'épouser : ainsi, si ce Résident est Gentilhomme, c'est un Gentilhomme bâtard.

En vérité, lui dis-je, voici une Cour qui brille beaucoup en Ministres : le plus noble est à peine roturier.

LETTRE CXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Bruxelles:*

De Naples.

LEs Napolitains sont logés à côté des diables; d'ici, au séjour des démons, il n'y a qu'un pas à faire. J'allai voir, ces jours passés, la plus grande porte de l'enfer qui soit sur la terre. Les naturels du Pays l'appellent le Vésuve.

C'est une montagne ardente d'où il sort des flammes & une fumée qui obscurcit continuellement le soleil. Cet inconvénient d'être dévoré par les flammes, n'est pas le seul: ce peuple est tous les jours à la veille d'être englouti dans les entrailles de la terre, par les concavités qui s'y forment, & ses tremblements fréquents. Une Ville entiere, avec tous ses habitants, fut jadis ensevelie par un de ces phénomenes. Tout est ici gouffre, fumée & flammes. Un venin subtil s'exhale de la terre, & y fait mourir les habitants.

Les Européens, comme je te l'ai déjà observé, font étranges dans leurs établissements. Les uns bâtissent des Villes au milieu des ondes de la mer, les autres au centre des gouffres de la terre. On n'habite point les plus beaux Pays de l'univers, & on se fixe dans des climats où les bêtes féroces elles-mêmes refusent d'habiter.

LETTRE CXXII.

Le même, au même, à Pékin.

De Bruxelles.

LE jour suivant, je me rendis au théâtre à la même heure, & j'y trouvai heureusement mon homme. Je m'approchai de lui; & après l'avoir prié de pardonner ma nouvelle importunité, je recommançai à le questionner.

Monsieur, je vous prie de me dire qui est cette Dame d'un certain âge, & d'une figure assez ordinaire, qui est dans cette seconde loge du premier rang ici à notre droite? C'est, me répondit-il, la Comtesse de Cop - - -, Allemande, fem-

me du Ministre, de la Maison de P---. Elle a l'air bien fier, lui dis-je. Vous pouvez trancher le mot, & dire qu'elle est hautaine & arrogante. Avec cela, il semble qu'elle ait dans le cœur quelque mortification qui l'humilie. Il vous semble bien; c'est un chagrin intérieur qui la dévore; elle n'en reviendra pas. Elle vouloit avoir le pas sur les Dames les plus qualifiées de Bruxelles; une Duchesse écrivit à Vienne, & la Cour décida que la femme d'un Ministre devoit marcher après les Duchesses. Elle a cette préséance sur le cœur, & tout le monde croit que cela la tuera: car l'orgueil humilié, chez une femme fiere & impérieuse, est un poison lent qui la conduit au tombeau.

Qui est cette jeune Dame, lui dis-je, qu'on voit dans cette loge au fond de la salle en face du théâtre? C'est, me répondit-il, la Princesse d'Or----. Etoit-elle née Princesse? Non, me dit-il, elle en a acheté le titre aux dépens de sa jeunesse & de sa beauté. Il y a des gens ici qui disent qu'elle l'a payé au-delà de son prix. Il est vrai que, lorsqu'une jolie femme sacrifie ses agréments à un homme vieux, cassé & dégoûtant, elle

met un trop haut prix au rang qu'elle tient de lui.

Ayez la bonté de me dire qui est cette belle Dame qui se fait remarquer dans la loge qui est à notre gauche ? C'est, me répondit-il, la Duchesse d'A - - - - -, Françoise, de la Maison de la M - - -. Je ne sais ce que c'est, lui dis-je ; mais en regardant cette femme, elle cause deux émotions différentes. On voudroit l'aimer : mais un je ne sais quoi qu'elle inspire pour la vertu, fait qu'on la respecte. C'est, me dit-il, la Dame de Bruxelles qui soutienne le mieux son caractere. Elle a toutes les qualités qui font qu'on respecte une femme, & aucun des vices qui puissent la faire mépriser. Comme femme, elle aura sans doute ses foiblesses ; mais elle sait si bien les ménager, qu'elles ne paroissent pas au-dehors : ce qui, dans le sexe, est la vertu par excellence ; car il n'est point question de n'avoir point de défauts, mais de les cacher si bien qu'ils ne se montrent pas.

Je voudrois savoir qui est cette Dame dans cette loge à main droite au-dessus du théâtre, qui a passé quarante ans, qui a le visage fort bien, & la taille assez mal ? C'est Madame la Chan - - - -, Dame

remplie de qualités. Elle a de l'éducation, de l'esprit, du savoir & de la politesse : mais je voudrois qu'elle se souvînt qu'elle ne devroit plus faire l'amour, ayant sur-tout une grande fille en état de la remplacer dans cette carriere. Au reste, à Bruxelles comme à Paris, c'est toujours la premiere chose que les meres oublient.

Si je ne vous importune point, je vous prie de me dire qui est cette Dame dans cette seconde loge à gauche au-dessus du théâtre ? C'est Madame de V---. Elle a de beaux yeux, lui dis-je. Cela est vrai, reprit-il; mais ces yeux l'ont perdue d'honneur. On dit qu'ils ont eu un tête-àtête avec le Prince C----, où ils ont eu le dessous: mais cette Dame est de la maison. Son mari entre dans la chambre du Prince, & elle entre dans son lit.

Qui sont ces deux jeunes & jolies demoiselles qui sont à côté de sa loge ? Ce sont deux sœurs nées à Liege, qui cherchent chacune un mari, & qui ne trouvent pas même un amant. Il y a des beautés qui sont condamnées à n'être ni aimées, ni épousées.

Je consens à ne plus vous faire de

questions, si vous voulez avoir la complaisance de me dire qui sont ces deux jeunes personnes aux secondes loges, qui ont au milieu d'elles une vieille femme, qui a le maintien vieux, & qui est habillée à la vieille mode? Cette douairiere, me répondit-il, est la veuve d'un homme, qui, à ce qu'on dit, portoit autrefois la livrée : les deux demoiselles sont ses filles. La mere a fait une grande fortune, à force de compter de l'argent. Personne ici ne les voit; la noblesse sur-tout affecte de leur donner toutes sortes de mortifications.

On ne méprise point les filles à cause qu'elles sont nées dans la boue, mais parce qu'elles sont riches. Mais elles se consolent de ce mépris, par l'endroit même qui le cause. Elles sont prêtes à épouser deux riches financiers de Paris, qui oublieront la livrée du pere, en considération des écus de leur mere.

Je pars demain pour l'Angleterre, d'où je t'écrirai aussi-tôt que je serai arrivé.

FIN DU TOME TROISIEME.



TABLE
DES MATIERES.

LETTRE I.

LETTRE II.

LETTRE III.

LETTRE IV.

LETTRE

LETTRE LI.

LETTRE LII.

LETTRE LIII.

LETTRE LIV.

LETTRE LV.

LETTRE XCVIII.

Comme il a déja fait le tableau de la poli tique de Rome, il se contente de faire distille le plus noir poison sur les mœurs de ses habi tants de nos jours.

LETTRE XCIX.

Les Saints, dans la Religion Romaine, pa roissent les seuls canaux des graces de la Pro vidence. Sainte Genevieve à Paris doit avoir l surintendance des cataractes du ciel.

LETTRE C.

Le tribunal de la police de Paris, fait pou y entretenir le bon ordre & les mœurs, n'e: composé que de gens sans foi & sans principe:

LETTRE CI.

Le luxe de Naples y entretient la plus grand misere. Sa souveraineté a passé dans différente Maisons. Le canon en a toujours décidé.

LETTRE CII.

La légéreté est de nos jours un appanage ir aliénable de l'amour François. La lettre d'u

Fin de la Table du Tome troisieme.

